This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

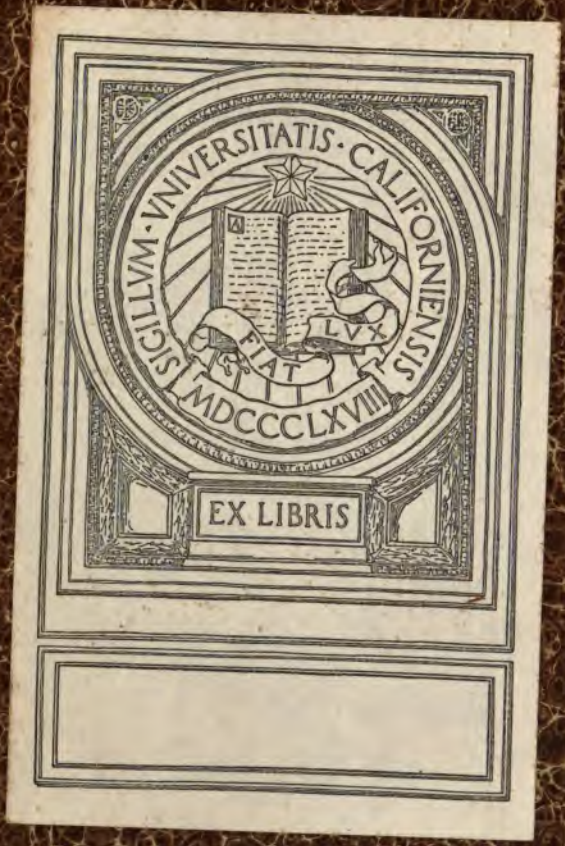
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

$B 139 369


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

RECUEIL

DE

POÉSIES DIVERSES.

SE TROUVE AUSSI

A Londres, chez Martin Bossange.
Leipsick, Brockaus.
Bruxelles, Lecharlier.
Anvers, Anselme.
Amsterdam, Dufour.
Milan, Giegler.
Genève, Paschoud.
Turin, Bocca.
Varsovie, Glüksberg.

OPUSCULES POÉTIQUES

DU

GÉNÉRAL L.-N.-M. CARNOT.

UNIV. OF CALIFORNIA

PARIS.

BAUDOUIN FRÈRES, IMPRIMEURS-LIBRAIRES, ÉDITEURS,
RUE DE VAUGIRARD, n° 36.

1820.

PQ1959
C43A6

UNIV. OF
CALIFORNIA

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Beaucoup des pièces contenues dans ces opuscules ont déjà paru à diverses époques, dans les écrits périodiques et ailleurs. D'autres ont circulé en manuscrit. Celles qui ont été imprimées ayant été favorablement accueillies du public, nous avons pensé que le recueil de ces pièces éparses lui serait agréable. C'est pourquoi nous avons rassemblé ici celles que nous avons pu nous procurer, tant imprimées que manuscrites, et nous les avons distribuées en trois classes, sans cependant nous astreindre à un ordre trop rigoureux. La première classe contient les pièces sérieuses et philosophiques, des stances, odes, sonnets, etc., et poésies sacrées. La seconde contient des pièces du genre simple, savoir : un poëme héroï-comique, des fables, contes, ballades, rondeaux, triolets, etc. La troisième enfin contient les pièces chantantes; c'est-à-dire, des pastorales, romances, brunettes, vaudevilles, etc.

L'auteur a emprunté un assez grand nombre de sujets des langues étrangères, et surtout des auteurs allemands : il en sera donné une courte notice dans la table.

M212501

Plusieurs des pièces chantantes ont été mises en musique par divers compositeurs ; ce qui sera également indiqué dans la table.

A l'exception des poésies sacrées et de quelques-unes des odes d'Horace, qui ont été rendues aussi littéralement que le comporte le génie de la langue française, l'auteur n'a guère fait que des traductions tout-à-fait libres, ou plutôt ce sont de simples imitations, où l'auteur ne s'est approprié que le fond du sujet.

Il nous reste à dire un mot sur le poëme héroïcomique placé au commencement de la seconde partie. Ce poëme contient environ dix-sept cents vers, distribués en six chants. La substance en est tirée du fameux roman de Cervantes (Don Quichotte). L'auteur du poëme s'est attaché à quelques-unes seulement des aventures principales du héros de la Manche ; mais il s'est permis de les arranger à sa manière, pour en faire un ensemble proportionné à l'étendue de l'ouvrage qu'il voulait composer, sans se faire aucun scrupule d'intervertir l'ordre de ces faits, de les modifier, et même de les dénaturer entièrement : seulement, il a tâché de conserver soigneusement le caractère de son héros, ainsi que celui, non moins original, de son fidèle compagnon *Sancho Pança*.

INVOCATION.

Venez, Bacchus, Amour, Illusions légères,
Du rêve de la vie embellir les tableaux;
Venez réaliser des biens imaginaires,
Et sur des maux réels étendre vos bandeaux.

UNIV. OF CALIFORNIA

LE CERCLE ANNUEL,

OU

LES QUATRE SAISONS.

L'HIVER.

Le père des Saisons vient d'achever son cours ;
Lentement il poursuit sa marche régulière :
Dans son cercle annuel ce grand astre des jours,
Recommence déjà sa nouvelle carrière.

Une épaisse vapeur absorbe ses rayons :
Son absence engourdit les principes de vie :
L'opacité des airs et l'aspect des glaçons,
Inspirent le silence et la mélancolie.

Le froid a fait tarir la source des ruisseaux ;
Les oiseaux sous les toits cherchent un lieu propice :
Dans leur étable obscure il retient les bestiaux ;
Les hommes ont besoin d'une chaleur factice.

UNIV. OF CALIFORNIA

Le frimas âpre et sombre, image de la mort,
Couvre au loin nos guérets de sa lugubre teinte :
Leur force productive a perdu son ressort ;
De la fureur des vents je vois partout l'empreinte.

La sève végétale a suspendu son cours ;
Les arbres désolés ont perdu leurs feuillages :
Mille asiles charmans, retraites des amours,
N'offrent plus à nos yeux que des antres sauvages.

O père des Saisons ! ramène le zéphir.
Pour nous, faibles mortels, admirons la nature :
Par la privation apprenons à jouir ;
Son sommeil la rendra plus féconde et plus pure.

LE PRINTEMPS.

Enfin l'égalité des jours avec les nuits
Annonce en ces climats les grâces printanières :
La neige a disparu ; sur les gazons fleuris
La violette attire un essaim de bergères.

Le zéphir a dompté les fougueux aquilons ;
Il répand dans les cœurs son heureuse influence :
Tout renaît au plaisir ; les côteaux, les vallons
Revêtent les couleurs de l'aimable espérance.

Le parfum enchanteur s'exhale des bosquets ;
Les arbres ont repris leur brillante parure :
La plaine retentit du son des flageolets ;
Les ruisseaux font entendre un gracieux murmure.

Mille oiseaux variés charment les alentours ;
Les airs sont traversés par l'agile hirondelle ;
Le ramier sur l'ormeau roucoule ses amours ;
Lep assant s'attendrit aux chants de Philomèle.

A des accens si doux le berger ingénu
Sent palpiter son cœur ; la jeune pastourelle
Eprouve un sentiment jusqu'alors inconnu,
Et du flambeau d'amour la première étincelle.

Aux instans de loisir que laissent les travanx,
Les filles, les garçons se rendent au bocage :
On danse sur l'herbette au bruit des chalumeaux,
Et l'amant sait trouver un favorable ombrage.

L'ÉTÉ.

Le géant embrasé qui domine les cieux,
De la zône torride a touché la limite :
Au solstice du Nord on le voit radieux,
Contemplant l'univers du haut de son orbite.

L'utile a remplacé de légers agrémens ;
Sur la terre tout prend des couleurs plus tranchantes ;
L'œil saisit les trésors qu'a promis le printemps,
Et des épis dorés les plaines ondoyantes.

La bergère brunie à l'ardeur du soleil
Cherche l'ombre d'un bois, le bord d'une fontaine,
Pour y prendre le frais, se livrer au sommeil,
Ou chanter ses amours et rêver à sa peine.

L'homme et les animaux sont épuisés le soir,
Par l'extrême chaleur et les longues journées :
Mais l'espoir soutient l'homme, où bientôt il doit voir,
Par une ample moisson ses peines couronnées.

Oh ! comme il est sensible après un doux repos,
Aux charmes de l'aurore, à la fraîche rosée !
Avec quelle gaîté l'on reprend ses travaux,
Dans la plaine cent fois de sueur arrosée !

Mais un orage gronde, et je vois des éclairs :
Il fond ; et c'est ainsi que la sage nature
Rétablit l'équilibre et rafraîchit les airs.
L'arc-en-ciel a paru, l'atmosphère est plus pure.

L'AUTOMNE.

Les fruits par leur volume et par leur coloris
Font voir en nos jardins le retour de l'Automne :
Des présens de Cérès les greniers sont remplis :
Et déjà les vergers offrent ceux de Pomone.

En récoltant ces fruits, enfans de ses labeurs,
L'homme des champs obtient sa juste récompense :
Bacchus en souriant étale ses faveurs ;
A nos yeux se répand la corne d'abondance.

La faulx a rajeuni la verdure des prés ;
Les champs sont découverts, la plaine plus vivante,
Le ciel moins orageux, les airs plus tempérés,
Le paysage frais, la campagne riante.

On voit au loin bondir de jeunes animaux;
Des poulains folâtrer dans de vastes prairies;
Le gibier foisonner, et le long des coteaux,
Des chasseurs et des chiens les bandes aguéries.

Mais tout vieillit enfin, tout perd ses ornemens,
La journée est plus courte et les arbres jaunissent;
La feuille se détache et roule au gré des vents :
Du soleil chaque jour les rayons s'affaiblissent.

Les climats du midi réclament son retour;
Il va porter ses feux sous un autre hémisphère :
Il doit dans tous les lieux se montrer tour à tour,
Pour partager ses dons aux enfans de la terre.

Hélas! ce dieu nous quitte en trompant le désir,
Un autre hiver s'annonce; ô toi, nouvelle année!
Je te vois commencer, te verrai-je finir?
Dans un calme profond j'attends ma destinée.

UNE JOURNÉE DU MOIS DE MAI.

Le ciel vers l'orient commence à s'éclaircir,
Les ombres de la nuit deviennent moins épaisses;
Je vois à mon zénith les étoiles pâlir,
Cybèle va bientôt déployer ses richesses.

Voici l'aube du jour, une douce clarté
Se fond avec l'azur de la voûte éthérée;
La ravissante aurore, avec suavité,
Compose du soleil l'auréole pourprée.

Il est encor caché, mais on voit ses rayons;
Il lance autour de lui des faisceaux de lumière :
Chaque objet se colore, et déjà sur les monts
L'on voit briller des points que sa présence éclaire.

Le trait part et tout sort de l'engourdissement :
Oh! quelle impression il fait sur mes organes!
Il dilate mon cœur; c'est un dieu bienfaisant,
Qui donne le ressort aux vapeurs diaphanes.

Salut! flambeau céleste, âme de l'univers!
Le sage, l'ignorant, te contemple et t'admire :
Les chantres des forêts t'adressent leurs concerts;
Reçois l'hommage pur de tout ce qui respire.

Du matin d'un beau jour que j'aime la fraîcheur !
Les troupeaux ont gaîment quitté leurs bergeries :
L'homme des champs dispos a repris son labeur ;
Le son des chalumeaux réjouit la prairie.

Devant moi se déploie au pied d'un long coteau (1),
D'un vignoble soigné la plaine verdoyante :
A peine l'œil embrasse en ce vaste tableau,
De cet heureux climat la contrée opulente.

De ce coteau fleuri, coupé par des vallons,
On voit mille vergers remplir les intervalles :
Des sentiers tortueux, des clochers, des maisons,
Couvrent de ses glacis les pentes inégales.

Du plus profond d'entre eux sort un large ruisseau,
Qui court en serpentant fertiliser la plaine ;
Fait mouvoir une usine, et dans chaque hameau
Va du cultivateur embellir le domaine.

Suivons de ce vallon les sinuosités :
J'aime à me recueillir en ces lieux solitaires :
J'admire en cheminant ces agrestes beautés,
Et m'y crois protégé par des dieux tutélaires.

---

(1) On pense que dans les vingt strophes qui suivent, l'auteur a voulu décrire le lieu même de sa naissance et le pays environnant.

L'eau se joue à travers des masses de granit
Eparses sur ses bords, et qui forment sur elle
Plusieurs ponts suspendus. Resserrée en son lit,
Elle ébranle en grondant leur voûte naturelle.

Un courant détaché du ruisseau principal,
Et longeant à mi-côte, atteste l'industrie
Du modeste habitant, qui tira ce canal,
Pour ses besoins divers et ceux de la prairie.

Après mille détours le terrain s'élargit,
Et de chaque côté s'éloignent les montagnes :
Le pays est ouvert et la charrue agit :
Je me vois entouré de fertiles campagnes.

Un bourg est établi sur ce large plateau ;
Là le peuple est nombreux, la route fréquentée :
Mais bientôt de ce sol rétréci de nouveau,
La gorge entre les monts se trouve contractée.

Ici s'offre à ma vue un mur de roche à pic,
Formant les deux parois de cet endroit sauvage,
Rarement visité, loin des yeux du public :
Le fond en demi-cercle en ferme le passage.

Là, du haut des rochers couronnés de bouleaux,
S'élance une onde claire en forme de cascade,
Qui se réduit en pluie, et rassemblant ses eaux,
S'échappe en serpentant sur la verte esplanade.

Sa chute me fait voir les couleurs de l'Iris;
J'aime à rendre en marchant cette image mobile :
Je circule à l'entour sur les gazons fleuris,
Qui garnissent les bords de son bassin tranquille.

Non loin, sur l'un des flancs de ce roc sourcilleux,
Sort un autre ruisseau d'une grotte profonde,
Qui fuyant au travers d'un terrain rocailleux,
Va chercher le premier, pour y mêler son onde.

C'est ce ruisseau commun qui poursuivant son cours,
Va se rendre à la plaine où finit la colline.
J'ai suivi la vallée en remontant toujours :
Dans ces rochers enfin j'en trouve l'origine.

Au bas, sur les talus s'étendent des bosquets,
Où des oiseaux sans nombre ont choisi leur asile :
Dans les trous du rocher logent des tiercelets;
Dans le plus vaste un aigle a pris son domicile.

Ecoutons à loisir les hôtes de ces bois :
Quelle variété! quelle douce harmonie,
De tant de sons divers, de timbres et de voix,
Exerce sur les cœurs sa tendre sympathie!

Amour seul les inspire, Amour seul les comprend :
Chaque espèce à ses tons, ses accens, son ramage;
Chaque amante répond au cri de son amant,
Et de tout autre au loin distingue son langage.

En parcourant des yeux cet imposant circuit,
Je reconnais un point où la roche est coupée :
J'y découvre un sentier qui vers le haut conduit;
Je prends pour y gravir cette route escarpée.

En suivant les détours du chemin tortueux,
Je parviens au sommet de ce roc formidable :
J'admire à chaque pas, de ce tissu pierreux
En couches de niveau, la structure admirable.

Sur l'agreste vallon que je viens de quitter,
Je fixe mes regards; j'en saisis l'étendue :
Mélange irrégulier, où l'on voit contraster
Mille objets dispersés sous un seul point de vue.

Auprès de ce tableau, que sont tous ces jardins
Construits à si grands frais ?.... Des sites en peinture.
Pouvons-nous égaler par l'œuvre de nos mains,
Ces traits majestueux de la simple nature?

Mais sur le haut du mont je rencontre un désert,
De débris confondus les masses étalées :
Par des blocs effrayans le terrain recouvert;
Des noyaux inclinés de montagnes croulées.

J'arrive au plus haut point; tout-à-coup à mes yeux
S'ouvre une immense plaine, un sol gras et fertile;
Des champs bien cultivés, un peuple industrieux;
Des routes, des canaux, des fermes, une ville.

Ici sont des vergers, des vignes, des guérets;
Là de nombreux troupeaux, de riches pâturages :
Plus loin c'est un château, des étangs, des bosquets,
D'agréables berceaux, de rians paysages.

Sur ma gauche je vois, au pied de ces coteaux
Couler tranquillement un fleuve navigable ;
Il porte à l'Océan le tribut de ses eaux,
Enrichit la contrée, à tous est profitable.

Cependant le soleil va bientôt de son bord
Toucher à l'horizon : sa force est moins active :
Un nuage léger de pourpre à frange d'or
Affaiblit à mes yeux sa lumière trop vive.

Le berger se dispose à parquer son troupeau ;
Le bruit des flageolets a cessé dans la plaine :
Chacun prend ses outils, pour gagner le hameau,
Jouir de son ménage et du fruit de sa peine.

L'épouse par ses vœux rappelle son mari,
Sûre d'en être aimée, et voulant lui complaire :
L'enfant court au-devant de son père attendri ;
La promise ressent un trouble involontaire.

Heureux, qui de ces biens sait goûter la douceur!
Qui de la paix des champs connaît les avantages!
Que sert la fiction pour peindre ce bonheur?
La fable n'offre point de si douces images.

UNE BELLE NUIT D'ÉTÉ.

Le soleil est déjà caché sous l'horizon ;
Par les monts d'Occident sa carrière est bornée :
Et le rouge du ciel en cette région
Pour demain nous promet une belle journée.

Le branle de la cloche a mis fin aux travaux ;
On voit rentrer le frère, et la mère, et la fille :
L'ouvrier fatigué, s'apprête un doux repos,
Dans un souper joyeux au sein de sa famille.

La perdrix et la caille appellent leurs petits ;
Un silence profond règne dans le bocage :
Les oiseaux nouveaux-nés se rangent dans leurs nids,
Sous leur mère attentive et pleine de courage.

La chauve-souris vole autour de la maison ;
C'est l'heure des hiboux, des animaux nuisibles ;
Où le chat malfaisant se glisse en trahison,
Pour troubler le bonheur de ceux qui sont paisibles.

Tout dort enfin, l'hymen a payé ses tributs,
Le sceptre de Morphée asservit la nature ;
Son pouvoir rétablit les ressorts détendus :
Quel bien est comparable à l'oubli qu'il procure !

O mortels assoupis ! ces rapides instans
Sont les plus doux de ceux que vous file la parque.
Ce dieu réparateur accorde aux indigens,
Des faveurs que souvent il refuse au monarque.

Je suis donc à moi-même et seul dans l'univers :
Je m'abandonne à vous, ô douces rêveries !
Peignez-vous à mon œil, vastes plaines des airs ;
Un atôme saisit vos beautés infinies.

Voûte majestueuse, auguste firmament :
O pompe ravissante ! ô soleils innombrables !
Flambeau de l'Éternel, éclat pur et touchant,
Mon cœur est plein de vous ; vos dons sont ineffables.

Quelle magnificence et quelle aménité !
Quel calme et quel trésor d'émotions profondes !
Mon être n'est qu'un point dans cette immensité,
Et mon âme s'élance au-delà de ces mondes.

Ah ! lorsqu'on peut jouir d'un spectacle si beau,
De la nature même admirer les merveilles,
Peut-on se contenter d'un informe tableau ?
A d'insipides jeux sacrifier ses veilles ?

Le pauvre jouit seul des célestes lambris,
Tandis qu'en son palais le riche s'emprisonne.
Oh ! si de ce qu'il a l'un connaissait le prix !
Si l'autre connaissait les biens qu'il abandonne !

Mortels, que sommes-nous dans un tout infini ?
Ce globe inaperçu n'est qu'une hôtellerie :
Le ridicule orgueil se trouve anéanti,
Pour qui voit dans les cieux la commune patrie.

Atôme organisé, tu crois vivre toujours :
Que font tes préjugés aux lois de la nature ?
Penses-tu par tes vœux interrompre son cours ?
Tu sortis du néant, ta demeure future.

Chaque être correspond à l'univers entier ;
Chaque point est un centre, un foyer de puissance :
Dans sa variété le monde est régulier ;
Entre ses forces règne une exacte balance.

Quel est ce trait de feu qui file dans l'azur ?
Un simple météore, une vapeur légère,
Que la chaleur enflamme au milieu d'un air pur ;
Qui réjouit les yeux et trompe le vulgaire.

J'aperçois une flamme errer dans ces roseaux ;
Est-ce un signe funeste, un sinistre prodige ?
Non, c'est un feu follet qui, sur le bord des eaux,
Est agité par l'air et sans règle voltige.

Qui brille en ce gazon ? Un petit ver luisant,
Un diamant qui vit, qui plait, séduit, attire :
Stratagème d'amour. Oui, son pouvoir s'étend
Sur toute la nature, et l'insecte soupire.

Mais un éclair parti des bords de l'Orient
M'annonce de la nuit la modeste courrière,
Dont le disque rougeâtre et qui paraît plus grand
Verse sur les objets sa paisible lumière.

Elle semble animée, et prête à me parler,
En sa forme analogue à la figure humaine :
Elle aide à ma pensée et craint de la troubler,
En dirigeant mes pas dans leur marche incertaine.

Sur le cours inégal des limpides ruisseaux
Ses rayons font briller les ondes vacillantes :
Quelquefois réfléchis par d'antiques vitraux,
Ils offrent au regard mille images touchantes.

Tantôt c'est une croix, tantôt c'est un rocher,
Un ancien mausolée, une tour en ruine :
Là c'est une cabane, ici c'est un clocher,
Que dessine à mes yeux sa lumière argentine.

L'imagination aime à se promener
Dans le vague des airs, qu'elle anime et colore :
Ce que je ne vois pas, je veux le deviner;
La prompte illusion vient l'embellir encore.

Ici l'histoire place un temple des Gaulois ;
Là fut le bois sacré fréquenté des Druides :
L'oracle dans ses lieux fit entendre sa voix,
C'est là qu'était l'autel des vestales timides.

Tout m'est site enchanteur, romantique tableau ;
Je crois voir une grotte, entendre des cascades :
C'est un viel ermitage, un gothique château,
Qu'une fée habitait dans le temps des croisades.

Mais voici que l'aurore annonce le retour
De l'éclatant Phébus ; les étoiles pâlissent,
Le silence est troublé, déjà paraît le jour,
Fantômes et bonheur, hélas! s'évanouissent.

LE SPECTACLE DE LA NATURE.

SONNET.

Le spectacle des cieux m'élève et me console :
Il affranchit mon cœur de ces prestiges vains
Dont le fracas du monde éblouit les humains,
Et dégage mes sens d'une pompe frivole.

Que le reste est petit! quelle sublime école,
Pour l'orgueil insensé qui cause nos chagrins!
Que sont des monumens, ouvrages de nos mains,
Ces titres, cet éclat, dont on fait une idole!

Nous vivons un instant dans une éternité;
Nous occupons un point dans une immensité :
Pourquoi tant de soucis sur ce grain de poussière?

O mortels! contemplons l'ordre majestueux,
Suivant lequel sont mus ces globes de lumière :
C'est là que tout est grand et digne de nos vœux.

SONNET SUR L'HOMME.

Vous dont je suis formé, corps, substance éthérée,
A demeurer unis quel lien vous astreint ?
Hôte d'un globe errant sous la voûte azurée,
Quelle est mon origine et le but qu'elle atteint ?

Atôme dans l'espace, instant dans la durée,
Molécule qui sent, conçoit, agit, se plaint ;
Fleur qui naît, éblouit, tombe décolorée ;
Etincelle qui brille, et se meut, et s'éteint.

Tel est l'homme, et son œil des sciences profondes
A su percer l'abîme : il balance les mondes,
Il dompte l'éléphant, il invente les arts.

Mélange de raison, d'orgueil et de tendresse,
L'héroïsme en son cœur s'allie à la faiblesse :
La nature y versa ses dons et ses écarts.

SONNET SUR LE BONHEUR.

Bonheur, ô toi pour qui tout se meut sur la terre!
Tes favoris sont-ils chez les grands, aux hameaux,
A Sparte, à Sybaris, aux camps, au sanctuaire?
Préfères-tu les bois, la garde des troupeaux?

Es-tu la volupté, la gloire, une chimère;
Le désir satisfait ou l'absence des maux?
Es-tu dans l'amitié, dans l'amour, sous la haire,
Dans la paix, le savoir, la vertu, les tombeaux?

Impatiens mortels! il est dans l'espérance,
Il vit dans notre cœur, couronne l'innocence :
Il résiste à nos vœux et vient inattendu.

Ce présent du Très-Haut, cette céleste flamme,
Ne peut se définir, c'est la santé de l'âme;
On n'en connaît le prix que quand on l'a perdu.

LA PENSÉE.

SONNET.

Que serviraient des lois sans leur intelligence?
L'ordre de l'univers sans des êtres pensans?
Le temps, l'éternité, les corps, le vide immense,
La chaleur, la lumière, et tant de mouvemens?

La Pensée a du monde attesté l'existence;
Sans elle, il n'est ni bien, ni mal, ni sentimens;
Ni beauté, ni vertus, ni but, ni jouissance :
Le passé, l'avenir, restent indifférens.

Elle remplit l'espace et perce tous les voiles :
Un instant lui suffit pour atteindre aux étoiles;
Le firmament par elle à la terre est uni.

Son centre d'action est la raison humaine :
S'élevant par degrés, elle forme une chaîne
Du néant jusqu'à nous, de nous à l'infini.

LE SOMMEIL.

SONNET.

C'est lorsque le sommeil, image de la mort,
De nos sens fatigués a suspendu l'usage;
Que la nature active, et bienveillante, et sage,
Ranime leur vigueur, augmente leur ressort.

Il nous fait oublier l'injustice du sort,
Et des soucis cruels écarte le nuage;
Délivre l'opprimé de son triste esclavage;
Enchaîne le despote et le droit du plus fort.

Morphée aime à calmer l'innocente victime;
Il fuit l'œil de celui qui médite le crime,
De l'être ambitieux, soupçonneux et jaloux.

Il répand ses faveurs sur la simple bergère;
Sur la fidèle épouse aux bras de son époux;
Sur l'enfant que soutient le pur sein de sa mère.

LES MŒURS PATRIARCALES.

SONNET.

Qui n'aime à retrouver les mœurs patriarcales,
Dans un lieu romantique, ombragé de bouleaux?
Le cœur s'épanouit au son des chalumeaux,
Au bruit d'une cascade, aux chansons pastorales.

Qui n'est ému de voir les vertus conjugales
Entretenir la paix au fond de nos hameaux;
Des enfans gais et sains, prenant soin des troupeaux,
Ou rangés au foyer, près de tables frugales?

L'homme est né pour les champs, les vergers et les bois;
Il les quitte à regret : une touchante voix
Le rappelle sans cesse aux champêtres asiles.

C'est en vain qu'il se livre à de bruyans plaisirs,
A la pompe des cours, au tumulte des villes :
Rien ne peut effacer ses premiers souvenirs.

WANDA,

REINE DE POLOGNE.

SUJET HISTORIQUE.

Ces vers sont consacrés aux mânes de Wanda;
Aux lieux où cette reine autrefois commanda,
Où ses nobles vertus eurent plus d'une émule :
Au peuple hospitalier des bords de la Wistule,
Fameux par tant d'exploits, de magnanimité;
Où le nom de patrie est cher à la beauté,
Où fleurissent les arts, au milieu des orages.

Les Sarmates étaient encor presque sauvages,
Lorsque par eux Cracus, le père de Wanda,
Fut placé sur le trône; et bientôt il fonda
Cette illustre cité, dans la suite agrandie,
Qui retint de son nom celui de Cracovie.
Son site est pittoresque, et ses vieux monumens
Impriment le respect que consacrent les ans.
Là chaque nouveau roi recevait sa couronne;
Là se voit son tombeau : l'ambition frissonne
A ce pompeux néant de la splendeur des cours.
Au pied de ses remparts la Wistule a son cours.

Cracus, brave guerrier, à la vertu propice,
Civilisa les siens, fit régner la justice :
Au dedans plein de zèle, il sut se faire aimer;
Au dehors il sut vaincre et se faire estimer.
Des regrets qu'il laissa pour transmettre la preuve,
A sa mort fut dressé sur la rive du fleuve,
Un pieux monument, non de marbre ni d'or :
Une éminence en terre et qui se voit encor.
Son fils lui succéda, mais il vécut sans gloire,
Et régna peu de jours, indigne de mémoire.

Wanda seule restait des enfans de Cracus :
Et du sceptre en ses mains les droits étant échus,
Des rives du Dniester, aux bords de la Baltique,
Elle vit tout soumis à sa puissance unique.
Ses États entourés de princes belliqueux,
Attirèrent bientôt sur elle tous les yeux;
Plus encor sa beauté, ses grâces, sa jeunesse :
Mais Wanda dès l'enfance abjurant la mollesse,
Sut unir constamment dans ses nobles travaux,
Les vertus d'une femme aux vertus des héros.
Les plus grands potentats voisins de sa frontière
Aspiraient à sa main : tous voulurent lui plaire ;
Ils s'offrirent en vain : aucun d'eux n'ébranla
La résolution qu'avait prise Wanda,
D'être toute à son peuple, et d'être indépendante.

Parmi ceux qu'animait une ardeur imprudente,
Ritiger, qui régnait sur un peuple germain,
Prétend ou la contraindre, ou punir son dédain :

Il rassemble une armée, et déclare la guerre
A la jeune princesse : indignée et trop fière
Pour daigner lui répondre, elle part en soldat,
S'arme au nom de l'honneur, et s'apprête au combat.
Les gens de Ritiger, honteux d'un rôle infâme;
Se refusent en masse à combattre une femme :
Ils quittent leurs drapeaux : Ritiger étonné,
Par ses propres guerriers se voit abandonné;
Et ne pouvant survivre à son ignominie,
Il se punit lui-même en s'arrachant la vie.

L'héroïne vengée et libre d'ennemis,
Retourne sans délai vers ses foyers chéris :
Le peuple dans sa joie accourt sur son passage;
A l'auguste Wanda chacun veut rendre hommage :
Sa beauté, son courage, ont gagné tous les cœurs,
Les chemins sont jonchés de rameaux et de fleurs.
Aux acclamations d'une foule enivrée,
La reine à Cracovie ayant fait son entrée,
Convoque à jour fixé les ordres de l'État :
Là, chacun doit paraître en son plus grand éclat,
Dans cette plaine immense où coule la rivière,
Et qui contient la tombe où repose son père.

Le jour étant venu, le peuple rassemblé,
Contemplant le spectacle à ses yeux déroulé,
Des chants religieux annoncèrent la reine :
Au haut du monument qui domine la plaine
Elle parut bientôt : un air de majesté
S'unissait dans ses traits à leur sérénité.

On la voit dans sa pompe, assise sur son trône,
Et son front virginal paré d'une couronne.
Des tourbillons d'encens montent vers un ciel pur ;
L'œil dessine Wanda sur ce tableau d'azur.
Attentifs, éblouis de sa magnificence,
Tous restent en suspens dans un profond silence.

Wanda se lève et dit : « Fidèles Polonais !
Les dieux nous ont donné la victoire et la paix :
Nous avons aujourd'hui des grâces à leur rendre :
C'est pour nous acquitter, qu'ici près de la cendre
D'un roi qui vous fut cher, auquel je dus le jour,
Je vous ai réunis : par des hymnes d'amour,
Exprimons envers eux notre reconnaissance,
Et du fond de nos cœurs adorons leur puissance. »
Des vestales alors les groupes séparés,
Font résonner les airs de cantiques sacrés :
Les assistans émus par ces voix innocentes,
Adressent à leurs dieux des prières ferventes.

Les chants ayant cessé, Wanda reprend ainsi :
« Polonais, si le ciel s'est montré notre ami,
C'est parce que pour nous, nous avions la justice :
Des êtres dépravés peut-il être complice ?
De notre territoire écartant le danger,
Il nous a garantis du joug de l'étranger :
Nous n'aurons d'autres lois que ses décrets suprêmes,
Les lois que nous voudrons nous donner à nous-mêmes :
Ses inspirations m'ont dicté mes devoirs :
C'eût été les trahir, profaner des pouvoirs

Dont le dépôt sacré fait ma sollicitude,
Que de les partager : non, mon unique étude,
Fut du nom polonais le salut et l'honneur :
Aucun être mortel n'eut de droits sur mon cœur :
C'est dans sa pureté que j'ai dû voir le gage
De votre indépendance : elle est votre apanage.
Veuillez la liberté : qui peut vous la ravir ?
Jurons de ne jamais nous laisser asservir. »

Mille voix à l'instant font retentir la plaine :
Oui, oui, nous le jurons, au nom de notre reine !
Ces mots de bouche en bouche au loin sont répétés :
A l'aspect de Wanda, les cœurs sont transportés.

« Généreux Polonais ! dit alors l'héroïne ;
Quel que soit l'avenir que le ciel vous destine,
Comment mon faible bras peut-il vous protéger
Contre tant d'ennemis ? Pourrais-je vous venger,
S'ils osaient se montrer aux traités infidèles ?
Soutiendrons-nous contre eux des guerres éternelles ?
Votre reine est l'objet de leur prétention,
Pour établir sur vous leur domination.
L'audacieux projet d'un prince téméraire,
Fut, quoique sans succès, un avis salutaire
Donné par le ciel même ; et j'ai dû pressentir,
Qu'il faut rendre un fardeau qu'on ne peut soutenir.
Le ciel m'appelle à lui ; j'ai rempli ma carrière :
Il ordonne à Wanda de rejoindre son père.
Les derniers de mes vœux sont pour votre bonheur :
Il est tout dans vos dieux, la patrie et l'honneur. »

Wanda descend alors ; tranquillement arrive
Au bord du monument ; s'arrête sur la rive,
Lève les bras au ciel, s'élance dans les flots,
Et passe de la vie à l'éternel repos.
C'est en vain qu'on accourt, qu'on gémit, qu'on espère :
L'héroïne n'est plus ; elle a rejoint son père.
Mais les lois du trépas n'effaceront jamais
Les vertus de Wanda du cœur des Polonais.

LES RAVAGES DU TEMPS.

La plus belle des fleurs est fanée en un jour ;
L'automne dégarnit les bois de leur feuillage :
Pour ravir à Zoë l'incarnat de l'amour,
Un seul lustre suffit au printemps de son âge.

Un siècle voit passer des générations ;
Les plus nobles cités, le plus puissant empire,
Du rang qu'ils ont tenu ne laissent que leur noms,
Et des blocs mutilés de marbre et de porphyre.

Par le feu des volcans, par les vents en courroux,
Les monts sont ébranlés ; leurs orgueilleuses cimes
S'abaissent par degrés, et leurs rochers dissous
Vont se précipiter dans le fond des abîmes.

Le soleil perd un feu qui s'échappe en torrent ;
La lumière est soustraite à sa source sacrée ;
L'étoile qu'on crut fixe éprouve un changement,
Qui fait pronostiquer la fin de sa durée.

Un seul objet est stable en ses aspects divers ;
La nature et ses lois : c'est son ordre ineffable
Qui sans cesse à nos yeux rajeunit l'univers.
Tout nous semble changer, quand tout est immuable.

Lorsqu'une rose tombe, une autre va fleurir;
Le printemps rend aux bois leur verdure première;
La beauté qu'à Zoë l'âge est venu ravir,
Renaît au même instant dans les yeux de Glycère.

La jeunesse succède à d'impuissans vieillards,
Et l'enfance folâtre à la verte jeunesse;
Le peuple belliqueux qui brave les hasards,
Au peuple abâtardi qu'a perdu la mollesse.

La plaine s'enrichit aux dépens des hauteurs;
Chaque jour rend ici ce qu'ailleurs il dérobe:
Aux sites ravagés d'autres lieux enchanteurs
Succèdent pour orner la surface du globe.

Les feux que perd un astre à d'autres sont livrés;
La nature les garde, et dans ses mains fécondes:
Vers de nouveaux foyers ces débris attirés
Des mondes épuisés forment de nouveaux mondes.

Quelques êtres auxquels la nature a voulu
Donner le sentiment de leur propre existence,
Vont au but ignoré qui leur est dévolu;
A différens degrés doués d'intelligence.

C'est pour eux que Vénus, par ses attraits vainqueurs,
Sait triompher du temps, malgré sa faulx cruelle;
Que son flambeau divin, par le besoin des cœurs,
Du feu qui les anime entretient l'étincelle.

Notre globe est restreint à trois règnes divers;
Combien sont inconnus! Ce qu'on nomme la vie,
Nos sens, nos facultés, ne sont dans l'univers
Que les premiers anneaux d'une chaîne infinie.

Oh! d'un atôme obscur, jouet des élémens,
Inconcevable orgueil, puérile ignorance;
Qui croit en sa folie et ses faux jugemens,
Que tout est pour lui seul en cet espace immense!

O faiblesse plus grande, et fatale au bonheur!
Ces êtres fugitifs, de leur frêle passage
Empoisonnent l'instant; frappés d'une terreur,
Que choque la nature, et bienveillante et sage.

Ah! plutôt, profitons des célestes bienfaits
De cette tendre mère : avec une âme égale
Souscrivons à ses vœux et jouissons en paix
Du spectacle pompeux qu'à nos yeux elle étale.

Aidons celui qui souffre et fuyons l'insensé;
Saisissons du présent les pures jouissances;
Par d'heureux souvenirs, rappelons le passé
Et flattons l'avenir d'aimables espérances.

L'OPTIMISME.

SONNET.

L'œuvre du Créateur ne peut qu'être parfaite :
Mais le mieux partiel n'est souvent que fictif :
Le bien est absolu, le mal est relatif :
L'intérêt personnel sert toujours d'interprète.

L'homme se prend pour type ; il adopte, il rejette
Ce qui flatte ses sens, ce qu'il trouve offensif :
Il juge pour lui seul, et sans autre motif ;
Le mal, c'est ce qu'il craint ; le bien, ce qu'il souhaite.

L'idéal en beauté n'est qu'une abstraction ;
Noble but auquel tend l'imagination ;
Grandiose aërien qu'inventa la peinture.

Au vrai seul appartient de plaire et d'émouvoir :
Le sublime est un choix qu'on fait dans la nature :
Mieux l'art sait se cacher, et mieux il se fait voir.

LA PROVIDENCE.

SONNET.

L'homme probe aime à voir en tout la Providence :
Il a besoin d'y croire ; elle allège ses maux :
Il y trouve la paix, le prix de ses travaux ;
Ses consolations, la vertu, l'espérance.

Tout s'explique à ses yeux par cette intelligence :
Tout n'a-t-il pas un but? Qui fit les cieux si beaux?
Qui régla les saisons? Qui nourrit les oiseaux?
Qui plaça le remords dans notre conscience?

C'est une vérité toute de sentiment :
On l'affaiblit toujours par le raisonnement :
L'esprit le plus borné comprend l'Être suprême.

Mais malheur au pervers, qui dépeint l'Éternel
Comme un tyran farouche ; et du Dieu qu'il blasphême,
Fait un maître perfide, implacable et cruel !

LES RUINES.

SONNET.

Tels sont donc les débris de l'antique château
Qui dominait au loin ! ces murs chargés de lierre,
Ces restes d'écussons, ces marbres, ce tombeau,
Sont des oiseaux de nuit devenus le repaire.

Ce séjour délaissé fut, dit-on, le berceau
D'un illustre guerrier, d'un des grands de la terre :
Peut-être, le vengeur, peut-être, le fléau
Des vassaux d'alentour rangés sous sa bannière.

Le temps a du héros dissous les ossemens ;
Sa cendre est aujourd'hui rendue aux élémens ;
Son corps robuste, aux vers, a servi de pâture.

Eh quoi ! telle est la fin de tant d'ambition !
A ce terme aboutit toute illustration !
La mort et l'abandon de toute la nature !

LA RELIGION.

SONNET.

Dans l'ordre naturel de la création,
L'homme est par sa raison au faîte du système :
Mais aux dogmes sacrés de la religion,
Il doit de s'élever au-dessus de lui-même.

Des êtres corporels quittant la région,
Son âme reconnaît une essence suprême ;
Et sentant qu'elle en est une émanation,
Son immortalité ne peut être un problême.

L'espoir en un Dieu juste est d'un peuple moral
Le trésor le plus pur, le lien social,
La consolation et le frein salutaire.

Mais l'hypocrite en fait un tissu de noirceurs,
Le superstitieux, l'objet de ses terreurs,
Le fanatique, un monstre inique et sanguinaire.

LES COMPENSATIONS.

SONNET.

Cette inégalité, ce défaut de balance,
Que le hasard a mis dans le sort des humains,
N'offre aux yeux éblouis qu'une fausse apparence,
Qui jamais ne forma la règle des destins.

Le pouvoir, les talens, les titres, l'opulence,
Ne sont du vrai bonheur que gages peu certains :
La paix avec soi-même est le bien qui compense
Cet éclat qui souvent masque tant de chagrins.

Le pauvre vit content du peu de nourriture
Qu'au prix de sa sueur lui fournit la nature,
Et ne se berce point d'un chimérique espoir.

Le riche est tourmenté par ses propres caprices :
Il n'a jamais assez pour ses besoins factices ;
Et sans cesse il poursuit ce qu'il ne peut avoir.

LA MORT.

SONNET.

Encore quelques jours, et nous serons égaux :
Grands, petits, confondus, tous réduits en poussière.
La Mort, d'un même coup, en promenant sa faulx,
Ainsi que l'humble fleur frappe la tige altière.

Ah! qu'importent la pourpre ou les tristes lambeaux,
Dont nous sommes vêtus lorsqu'on nous porte en terre?
Que sert d'avoir vécu seul avec ses troupeaux,
Ou d'un nom immortel poursuivi la chimère?

Le trépas est terrible à qui doit tout quitter :
Mais celui qui n'eut rien n'a rien à regretter.
Et l'être qui languit attend que l'heure sonne.

Quand d'un même limon nous sommes tous pétris,
Quand nous n'offrons aux vers que les mêmes débris;
D'où vient ce fol orgueil auquel on s'abandonne?

L'ENVIE.

Parmi tous les fléaux de l'ordre social,
Qui tyrannisent l'homme, empoisonnent sa vie,
Etouffent dans son cœur tout sentiment moral,
Aucun n'est comparable au serpent de l'envie.

Passion dévorante extraite des enfers,
Véritable vautour qui ronge les entrailles ;
Harpie aux yeux hagards, au langage pervers,
Qui s'abreuve de fiel et vit de funérailles.

Aucun lieu n'est exempt de sa contagion ;
C'est elle qui poursuit Miltiade, Aristides,
Elle condamne à mort Socrate et Phocion :
Nulle vertu n'échappe à ses trames perfides.

C'est elle qui dissout les plus nobles liens,
Qui remplit l'univers de débats mercantilles,
Qui sème la discorde entre les citoyens,
Arme les nations, divise les familles.

Heureux sont ceux auxquels ce monstre est inconnu.
Que le bonheur d'autrui ne met point au supplice,
Qui satisfaits pour eux des dons qu'ils ont reçus,
Honorent le mérite et lui rendent justice!

Mais combien il est peu de ces cœurs généreux!
Cependant la nature est toujours équitable :
Elle n'a pas voulu que l'un fût malheureux,
Parce qu'un autre avait un sort plus favorable.

Ce sont nos préjugés, nos institutions,
Qui font naître l'orgueil, l'envie et l'avarice :
Mille besoins nouveaux, fruits des opinions,
Soumettent l'homme à l'homme, et le monde au caprice.

Le hasard t'a fait naître avec assez de bien,
Tu peux vivre tranquille, élever ta famille :
Mais tu meurs de tristesse, et tu crois n'avoir rien,
Vu qu'Albert plus que toi, par sa fortune brille.

Tu vis considéré dans un cercle bourgeois,
Ton commerce va bien, on t'estime, on t'honore;
Mais ton égal a su parvenir aux emplois :
La fièvre te saisit, le chagrin te dévore.

Tu passes justement pour être bon époux;
Ta femme est sage et belle, on cite ton ménage :
Mais peux-tu t'empêcher de devenir jaloux?
Ton ami va, dit-on, faire un grand mariage.

Jusqu'à ce jour Agnès vécut modestement;
Mais la tête lui tourne, et c'est un vrai délire :
C'est que sa belle-sœur possède en ce moment,
Une robe à la mode, avec un cachemire.

Sur un cerveau malade et digne de pitié,
Si la raison pouvait conserver quelque empire,
J'oserais demander : T'a-t-on sacrifié ?
Depuis peu ton état est-il devenu pire ?

Serait-ce à tes dépens qu'un tel s'est enrichi ?
Son élévation t'a-t-elle fait descendre ?
L'héritage qu'il fait t'aurait-il appauvri ?
La place qu'il obtient, y pouvais-tu prétendre ?

Ah ! qu'importe, dis-tu, ce qu'est la chose en soi ?
Nous sommes tous néant; mais lorsque je compare,
Je ne saurais souffrir quelqu'un plus grand que moi :
Tout homme pense ainsi, tout le monde s'égare.

— D'accord; la passion se laisse décevoir;
Et César nous apprend à bien connaître l'homme,
Quand il dit en passant : J'aimerais mieux me voir
Premier dans ce hameau, que le second dans Rome.

Je suis aussi jaloux, je veux en convenir :
Eh bien ! atteints tous deux de même maladie,
Voyons si nous pourrons ensemble nous guérir,
Et chasser de nos cœurs cette triste manie.

Que gagnons-nous d'abord avec notre chagrin ?
Nous aggravons nos maux, et nos plaintes sont nulles :
A nous fâcher ainsi contre notre destin,
Nous attirons sur nous mépris et ridicules.

Pour un mieux prétendu nous quittons le vrai bien :
L'âme flotte incertaine et jamais ne repose :
Un cœur préoccupé ne jouit plus de rien ;
Ce qu'on possède est nul, quand on veut autre chose.

Connaissons-nous d'ailleurs ce que nous désirons ?
Ces faveurs que l'on croit, par don pur accordées,
Savons-nous à quel prix, quelles conditions,
Par ces heureux du siècle elles sont-elles possédées ?

Remarquons-nous en eux plus de sérénité ?
Sans contrainte en tout temps les voyons-nous sourire ?
Leur maintien montre-t-il cette franche gaîté
Qui prouve un être heureux et que le calme inspire ?

Il est deux grands écueils pour la félicité ;
Le trop et le trop peu : ce défaut de balance
Est un mal inhérent à la société :
De l'un provient l'abus, de l'autre l'indigence.

Mais le travail distrait et nourrit l'indigent,
Rétablit l'équilibre et forme les vrais sages.
L'or donne des palais : mais là, le plus souvent,
La détestable envie exerce ses ravages.

Le riche est le jouet des plus lâches flatteurs ;
L'importun parasite à le suivre s'obstine ;
Sa sotte ambition croît avec ses grandeurs :
Son sommeil est troublé, la crainte le domine.

La nature est toujours abondante en moyens ;
C'est nous qui leur manquons, nos besoins s'affaiblissent :
Avec profusion elle répand ses biens ;
Mais souvent c'est en vain, et nos sens nous trahissent.

Qui veut outre-passer ce que prescrit sa loi,
Eprouve du dégoût les mortelles atteintes ;
Si des dons qu'il obtint il pervertit l'emploi,
Il en porte bientôt les fatales empreintes.

Des excès qu'il commet il est toujours puni ;
Sa jouissance est fausse et sa santé s'altère ;
De la surabondance il éprouve l'ennui,
Tout lui devient poison, rien ne saurait lui plaire.

Un homme est en pouvoir, on l'enivre d'encens ;
Mais il est accablé par un trop grand ouvrage ;
Il ne peut disposer d'un seul de ses momens,
Son travail obligé le tient en esclavage.

En prenant une charge il s'est mis dans les fers ;
De résultats sans nombre il s'est rendu comptable :
Seul il soutient le poids de cent travaux divers ;
De succès incertains il s'est fait responsable.

Il est circonvenu par les séductions,
Pour ses moindres erreurs on est inexorable ;
Réussit-il enfin ? à ses intentions,
On prête un but perfide, et c'est un grand coupable.

Ceux-ci, pour leurs exploits, viennent d'être anoblis ;
De ceux-là dès long-temps la race est illustrée ;
A la froide étiquette ils sont assujettis ;
Leurs rubans et leurs croix ne sont qu'une livrée.

Ce brave commandant est créé général ;
Mais il veut être encor gouverneur de province :
Il est déshonoré s'il n'est fait maréchal :
Cet autre est nommé duc, mais il veut être prince.

Florimon fait des vers depuis plus de vingt ans,
C'est un très-bel esprit, qu'avec raison l'on vante,
Et pour l'Académie il s'est mis sur les rangs :
Dans peu c'est fait de lui, s'il n'est un des quarante.

Les jours de ce richard ne sont que volupté :
Que faut-il pour jeter le trouble dans son ame ?
Le moindre passe-droit qui blesse sa fierté,
Un rival préféré, le dédain d'une femme.

Un simple accès de goutte, un rien qui tourne mal,
Une cause perdue, un chagrin domestique,
Une discussion de cérémonial,
Suffit pour dissiper ce bonheur fantastique.

Abjurons, ô mortels! cette fatale erreur,
Qui confond à nos yeux follement idolâtres,
Le bonheur apparent, avec le vrai bonheur;
Les lois de la nature, et les jeux de théâtres.

Aux sublimes beautés dont chacun peut jouir,
Pouvons-nous comparer une pompe frivole :
Par des plafonds dorés nous laisser éblouir,
Quand nous pouvons fixer la céleste coupole?

Que peuvent nous offrir pour dédommagement
Les maîtres de la terre en nous rivant des chaînes?
Peuvent-ils nous donner un meilleur jugement,
Des organes plus sûrs, ou des têtes plus saines?

Non, mais des dignités, des titres, des cordons :
Tout ce qui n'est pas nous; tout ce qui nous enivre,
Attise dans nos cœurs le feu des passions,
Et pour la liberté nous empêche de vivre.

La Mort arrive enfin, qui met tout à niveau;
Marchant d'un pas égal, forçant toutes les portes;
Et sans distinction entraînant au tombeau
Protecteurs, protégés, les rois et leurs cohortes.

Osons donc nous soustraire au sort de l'envieux;
Et voici les conseils que donne la sagesse :
Fréquenter ses égaux, mépriser l'orgueilleux,
Et laisser le flatteur croupir dans sa bassesse.

Dédaigner les grandeurs de pure opinion ;
Accoutumer ses yeux aux beautés naturelles ;
Aux grandes vérités élever sa raison,
Attacher sa pensée aux choses immortelles.

S'exercer au travail, et tâcher d'éviter
Le commerce des grands ; se suffire à soi-même ;
Restreindre ses besoins, et sans rien convoiter,
D'un cœur indépendant faire son bien suprême.

HARANGUE DE SATAN

AUX

GRANDS DE SON EMPIRE.

Le prince des démons, l'effroyable Satan,
Ayant au consistoire assemblé son divan,
Se lève, et composant, et son geste, et sa langue,
Roule ses yeux ardens, puis tient cette harangue.

Illustres compagnons! je vous ai convoqués,
Pour vous donner avis des moyens compliqués,
Par lesquels sourdement contre nous l'on conspire;
Et de l'état critique où se trouve l'empire.
Non qu'on puisse jamais saper ses fondemens:
L'enfer brave du ciel les efforts impuissans.
Je suis de ce séjour souverain légitime;
Mes droits sont établis, ce sont les droits du crime.
En vain Dieu tenterait de nous anéantir:
Immortels comme lui, nous ne saurions périr.
Ces lieux sont interdits aux anges de lumière;
Il existe entre nous une éternelle guerre:

Mon odieux rival ne peut franchir ce seuil,
Aggraver nos douleurs ni dompter mon orgueil.
Mais il s'agit ici du soin de notre gloire :
Notre essence est de nuire, et de rendre illusoire
Sa prédilection, en séduisant les cœurs,
Égarant les humains et corrompant les mœurs.
Blasphêmer, insulter, narguer la Providence,
Sur ses enfans chéris épuiser la vengeance,
Entraîner dans l'abîme et rendre criminel,
Celui que son amour destinait pour le ciel :
Vous ne l'ignorez point, illustres coryphées !
Des esprits infernaux ce sont là les trophées.
Pourrions-nous supporter sans indignation,
Qu'on voulût nous ravir notre illustration ?
Cependant chaque jour, c'est chose trop connue,
De nouveaux arrivés le nombre diminue :
Ils ne sont plus ces temps, où, sortant du trépas,
Les mortels à l'envi se jetaient dans nos bras.
Plus de pacte avec nous, plus de pouvoir magique :
Nul ne prête l'oreille au cri d'un fanatique.
Depuis que la raison lance au loin ses éclairs,
L'esprit de tolérance envahit l'univers ;
Et nous ne voyons plus de ces guerres sacrées,
Au nom d'un Dieu de paix dévaster les contrées ;
Les peuples s'égorger pour leur religion,
Ou la faire servir à leur ambition.
Plus de miracles faux, plus de fraude pieuse :
L'hypocrite a quitté sa marche tortueuse :
La sagesse en tous lieux prêchant l'humanité,
Combat, et le faux zèle et l'incrédulité :

L'athée est sans crédit, comme le fanatisme,
Et partout le bon-sens démasque l'égoïsme.
C'est peu d'avoir perdu le pouvoir de tromper :
Un immense pays vient de nous échapper,
Qui s'étend de la Gaule aux colonnes d'Hercule ;
Berceau du jésuitisme et de ce vain scrupule,
Qui peuplait les couvens, les cachots et l'enfer.
Un zéphir en Espagne a désinfecté l'air,
Les bûchers sont éteints, plus de sainte Hermandade,
De doux inquisiteurs, de bénigne estrapade,
Pour donner l'avant-goût de ce qu'on trouve ici.
Voilà, chers compagnons, ce qui fait mon souci.
Oh ! que sont devenus les siècles d'ignorance,
Les persécutions, l'heureuse intolérance,
Qui des pauvres humains faisaient le désespoir ?
Les générations pleuvaient dans ce manoir.
Où sont les Constantin, où sont les Charlemagne,
Ces grands convertisseurs de Rome et d'Allemagne ?
Un Philippe, un duc d'Albe, un Pizarre, un Cortez,
Un docteur Escobard, un Guignard, un Sanchez,
De nouveaux Albigeois, de nouvelles croisades ;
Ces Huguenots sabrés, ces nobles Dragonades ;
Ces guerres de trente ans, ces Saints-Barthelemys ;
Sous la triple couronne un Alexandre Six ;
Les fureurs de la Ligue, un massacre d'Irlande ;
Frère Jacques-Clément placé dans la Légende ?
Quand verrons-nous fleurir ce code féodal,
Qui prenait sa racine au séjour infernal ;
A beaux deniers comptans vendre les indulgences,
Les parts de paradis, les bulles, les dispenses,

Pour la banque du pape ; et dans les cabarets,
Octroyer des pardons pour les futurs forfaits ?
Que les temps sont changés ! qui voyons-nous encore
Venir de loin en loin dans ces lieux qu'on abhorre ?
Quelques ambitieux que la mort a surpris ;
Des amis du bon vin, de jeunes étourdis :
D'un amour malheureux quelque faible victime,
Dont un cœur trop sensible a causé tout le crime :
Un père de famille, ou d'autres bonnes gens,
Auxquels un prêtre a fait refus des sacremens.
Nous en serions émus d'une pitié subite,
Si chez-nous la pitié n'était point interdite.

Ainsi s'évanouit avec rapidité,
La splendeur de ce trône autrefois respecté :
Contre nous la raison fait pencher la balance,
Et chaque jour ajoute à notre décadence :
Ces lieux d'horreur enfin, qui causaient tant d'effroi,
Eux, qui faisaient trembler, et le pâtre et le roi,
Dans peu, je le crains bien, par un retour bizarre,
On n'y croira pas plus qu'aux fables du Ténare.
Vous voyez, compagnons, combien il est urgent,
D'arrêter ces progrès d'un mal toujours croissant ;
De remonter enfin jusqu'à son origine,
D'extirper le bon sens jusque dans sa racine.
Hâtons-nous d'étouffer le monstre en son berceau ;
De la raison humaine éteignons le flambeau.
Avec cet instrument l'être le plus débile,
Le plus privé d'instinct et le plus indocile ;

L'homme enfin, sans secours a pu s'organiser,
Se réunir en corps, et partout maîtriser
Les autres animaux; prendre Dieu pour modèle,
Et se placer lui-même au sommet de l'échelle.
Il parle, écrit, discute, et par l'impression
Sait mettre sa pensée en circulation.
C'est là qu'est le poison; l'éclair est moins rapide
Que le bon sens porté par la feuille perfide,
Qui répand le savoir et dissipe l'erreur.
Bientôt l'homme, défait d'une lâche terreur,
Soumet les préjugés à sa philosophie,
Et lutte avec succès contre la tyrannie :
Il veut la liberté, la justice et les lois,
Invoque la nature, en réclame les droits.
Pensez-vous qu'aujourd'hui se trouvât un seul homme,
Assez mal avisé pour mordre dans la pomme
Qu'Eve reçut de moi? En vain d'un beau serpent
Je prendrais la figure et le meilleur accent :
La femme se rirait de ma tendre requête,
Et très-impoliment m'écraserait la tête.
L'homme veut tout savoir et tout examiner,
Ne croit plus sur parole, et prétend raisonner;
Or, comment rétablir avec un tel système
Le culte de Baal? bannir l'Être suprême,
Ou le faire passer pour injuste et cruel?
L'homme avec sa raison proclame l'Éternel,
Bienfaisant par essence, et par qui tout respire :
C'est donc cette raison que nous devons proscrire;
Et c'est pour cet objet, illustres compagnons,
Qu'ici je vous fais part de mes intentions.

Je veux que la raison en mortelle ennemie,
Soit, par force et par ruse, en tous lieux poursuivie.
J'ai pour ce grand dessein, déjà fait réunir
Dix de mes légions : qu'on les fasse partir,
Et sans aucun délai, pour semer la discorde
Parmi ces raisonneurs, et dompter cette horde
Qu'on nomme race humaine; étouffer le bon sens,
Et des siècles passés ramener l'heureux temps.
De comte et de marquis les uns joûront le rôle,
Assiégeront les cours, encenseront l'idole,
En feront l'instrument de leur cupidité,
Et fermeront l'accès à toute vérité :
Puis sauront, égarant le monarque lui-même,
Exercer en son nom l'autorité suprême.
Pour un si digne but tout doit paraître bon;
Injustice, mensonge, abus, corruption.
Réclamer de faux droits, rétablir l'esclavage,
Provoquer les fureurs contre qui porte ombrage;
Opprimer, accabler, dépouiller l'orphelin,
Telle est leur mission, tel est le droit divin.
D'autres, sous des habits de prélats, de chanoines,
De prêcheurs ambulans, d'ignorantins, de moines,
Ameuteront le peuple; et du pied de la croix
Lanceront l'anathème et le mépris des lois :
Vomiront la terreur, brouilleront les familles,
Et des bras de la mère arracheront ses filles.
Compagnons, exploitez jusque dans les hameaux :
Pour vous indemniser de vos brillans travaux,
Vendez les sacremens, opérez des miracles,
Et d'un air inspiré proférez vos oracles.

Sachez dîmer encor sur la mendicité ;
Engraissez-vous du sang d'un public hébété ;
Livrez à sa fureur quiconque vous méprise :
Se moquer des cagots, c'est insulter l'église :
La momerie est tout, les œuvres ne sont rien,
Pourvu qu'on soit tranquille en mourant, tout va bien.
Faites-vous tout à tous, et soyez, mes chers frères,
Suivant nos intérêts indulgens ou sévères.
Ayez une morale à l'usage des grands :
S'il est avec le ciel des accommodemens,
C'est sans doute pour eux : il est incontestable,
Qu'avec de l'or en poche on n'est jamais coupable.
Pour l'honnête homme obscur, gardez donc vos rigueurs :
Que le vice éclatant soit comblé de faveurs.
Aux gens de qualité, loin de troubler leurs joies,
De la perdition aplanissez les voies :
Un casuiste habile au confessional,
Est l'arbitre suprême et du bien et du mal :
Lui seul change à son gré les vertus même en crimes,
Et les tissus d'horreurs en actions sublimes.
Consultez sur ce point les fils de Loyola ;
Feuilletez Bellarmin, Bauny, Mariana :
Instruisez-vous à fond de leur probabilisme,
De leur duplicité, de leur prosélytisme.
Il faut bien l'avouer : ces pères de la foi,
Dans l'art de tout corrompre en savent plus que moi.
N'épargnez, ainsi qu'eux, ni sermens, ni parjures,
Ayez toujours en main deux poids et deux mesures :
Nul ne sut aussi bien que ces hommes pervers,
Joncher d'aimables fleurs la route des enfers.

Des dévots charlatans employez le prestige ;
Répandez sur le globe un esprit de vertige :
Soyez les confesseurs de tous les souverains,
Et gouvernez par eux le reste des humains.

Ainsi parla Satan : les voûtes en frémirent ;
Et par des cris affreux, les démons applaudirent.

TRADUCTION LIBRE

DE L'INSCRIPTION FAITE PAR LE DANTE, EN ITALIEN, POUR LA PORTE DE L'ENFER.

PORTE DES ÉTERNELS SUPPLICES ;
Dernier séjour de tous les vices :
Lieu d'horreur qui fut érigé
Pour engloutir l'ange rebelle ;
Pour venger sur l'homme infidèle
Le divin amour outragé.

Franchis le seuil du gouffre immense ;
Méchant, ton arrêt est dicté :
Pour toi s'ouvre l'éternité ;
Pour toi se fermé l'espérance.

LE BON SENS.

SONNET.

La meilleure morale est celle du bon sens;
Pour obtenir l'estime il est le plus sûr guide :
Moins saillant que l'esprit, il est bien plus solide ;
Et ne s'égare point en sophismes brillans.

S'appuyant sur les faits il avance à pas lents ;
Toute subtilité se brise à son égide :
De tout système faux il démontre le vide :
Par lui tout est soumis à l'épreuve du temps.

Ce qui doit le choquer ne peut être durable ;
L'exagération le trouve inexorable :
Il réduit chaque chose à sa juste valeur.

Des folles passions il blâme le délire :
L'orgueil philosophique éprouve sa rigueur,
Et la vérité seule a sur lui de l'empire.

L'AMBITIEUX.

SONNET.

Tel est l'ambitieux; le souci le dévore;
Il sèche, il dépérit, il ne voit rien qu'en noir.
Qu'importe ses grands biens? Il aspire au pouvoir;
Et lorsqu'il est au faîte, il veut monter encore.

Le sommeil fuit ses yeux; il devance l'aurore,
Pour gagner l'antichambre ou ramper au boudoir:
Rien n'est sacré pour lui, ni sermens, ni devoir:
Il encense humblement l'idole qu'il abhorre.

Débilité par l'âge, au bord de son tombeau,
Il conserve la soif de quelque rang nouveau.
Enfin l'heure a sonné, la mort saisit sa proie.

Sa dépouille mortelle obtient de vains honneurs;
Sous un deuil apparent chacun cache sa joie:
La discorde est bientôt parmi ses successeurs.

LA MÉDIOCRITÉ.

SONNET.

La médiocrité fait le bonheur du sage,
Le dérobe à l'envie, assure son repos;
Prévient l'ambition, anoblit les travaux;
Et de l'indépendance offre le plus sûr gage.

L'opulence corrompt; elle a pour apanage
L'oisiveté, l'orgueil, et mille autres fléaux :
L'indigence avilit et produit tous les maux :
L'une et l'autre toujours mènent à l'esclavage.

C'est dans l'état moyen qu'on sait régler ses vœux;
Des emplois trop brillans fuir l'éclat dangereux,
Cultiver les beaux-arts, s'adonner à l'étude.

L'homme content de peu passe des jours sereins;
Sur ses premiers besoins exempt d'inquiétude,
Qu'a-t-il à désirer? Son sort est dans ses mains.

L'ANTI-MACHIAVEL.

SONNET.

Loin de nous à jamais ce système odieux,
Qui fonde le pouvoir sur la scélératesse ;
Sur l'art d'en imposer, d'éluder sa promesse,
De trahir ses sermens, de fasciner les yeux !

Qui fait servir au crime, et la terre et les cieux ;
L'autel et le poignard, l'audace et la souplesse :
La loi n'est qu'un vain nom, la justice est faiblesse ;
Le tyran un héros, pourvu qu'il soit heureux.

Pour qui prétend régner tout devient légitime :
Quiconque ose penser doit périr sa victime :
Tout mérite est l'objet de son ressentiment.

Les machinations, les actes arbitraires ;
Le fanatisme aveugle et l'abrutissement ;
De ses sombres terreurs sont les auxiliaires.

LA SANTÉ.

SONNET.

Que sont tous les trésors auprès de la santé ?
Que sont de vains honneurs, des titres, la naissance ;
Des décorations, la faveur, la puissance ;
Les dignités, la gloire, et même la beauté ?

Près d'un morceau de pain qu'on mange en liberté,
Des biens d'opinion placés dans la balance,
Que pèsent-ils ? rien. A qui vit de souffrance,
L'or ne peut procurer un instant de gaîté.

Privé des vrais plaisirs dont s'embellit la vie,
Son sort semble souvent être digne d'envie,
Quand l'ennui le dévore au fond de son palais.

Cesse donc, être ingrat, d'accuser la nature ;
Toi, qui d'elle a reçu le plus grand des bienfaits ;
De tout bonheur réel, la source la plus pure.

LE VIN.

SONNET.

Du vigneron Noë nous sommes tous enfans :
C'est de lui que nous vient cette liqueur vermeille :
Amis, il ne faut pas renier ses parens :
Le berceau de nos rois fut un berceau de treille.

Le vin est des héros le plus doux passe-temps :
Sur les amans toujours il opéra merveille :
L'orgueilleux philosophe, à défaut de bon sens,
Trouve au moins du babil au fond de sa bouteille.

Il fut dans tous les lieux favorable aux beaux-arts ;
Le père de la joie et le lait des vieillards :
L'ennemi du mensonge et l'honneur de la table.

Il unit les vertus et l'efficacité,
Des eaux de l'Hippocrène à celles du Léthé :
La force à la douceur, l'utile à l'agréable.

ODE A L'ENTHOUSIASME.

Sublime essor des grandes ames,
Enthousiasme, amour du beau,
Principe des plus nobles flammes,
Éclaire-moi de ton flambeau.
O rayon d'essence divine!
C'est à ta céleste origine
Que je voudrais puiser mes chants :
Déjà ma voix s'est élancée,
Épure, agrandis ma pensée;
Donne la vie à mes accens.

Tu n'es point une folle ivresse,
Tu n'es point la froide raison :
Tu vas plus loin que la sagesse,
Sans sortir de sa région.
Instinct délicat qui devance,
Et les conseils de la prudence,
Et les calculs du jugement.
Instruit par la simple nature,
Ta marche est toujours prompte et sûre,
Et ton guide est le sentiment.

Tu hais la morne indifférence,
Comme l'aveugle emportement;
Et la stupide insouciance,
Et le désir extravagant.
Tu fuis l'horrible fanatisme,
La licence, le despotisme,
Et tous les sentimens haîneux.
Le ciel t'a formé pour la gloire,
Pour vivre au temple de mémoire,
Par les procédés généreux.

On te vit toujours accessible
Aux touchantes émotions :
C'est par toi que l'homme est sensible
Au charme des illusions.
Brillant d'une noble assurance,
Sous les drapeaux de l'espérance
Tu te montres plein de candeur :
Tu formes l'aimable apanage
Du genre humain dans ce bel âge,
Où l'on croit encore au bonheur.

On te dut la mythologie,
Ses héros et ses immortels;
Les emblèmes, l'allégorie,
Qui fit ériger tant d'autels.
Sur eux tu fondas ta morale;
Et ta règle primordiale,
Fut d'aimer et craindre les dieux :

Aux bons ils furent favorables;
Et des enfers pour les coupables,
Tu créas le séjour affreux.

C'est ton feu pur que Prométhée
Fut ravir au plus haut des cieux;
Anacréon, Sapho, Tyrthée,
Par toi se rendirent fameux.
Codrus affranchit sa patrie,
Numa fait parler Égérie,
Et les Romains sont attendris :
Jeanne d'Arc à ta voix sacrée,
Est une héroïne inspirée,
Qui sauve et venge son pays.

Les arts te doivent leur magie,
Euterpe ses tendres accords,
Calliope son énergie,
Et Melpomène ses transports.
Par toi tous les êtres s'expriment,
Par toi les élémens s'animent,
L'éther, le feu, la terre et l'eau :
Dans les airs les sylphes soupirent;
Le marbre et la toile respirent,
Sous ton maillet et ton pinceau.

Tu changeas en flamme épurée
L'amour qui n'était qu'un besoin;
Il devint la source sacrée
Du bonheur, notre unique soin.

Par lui les peuples s'humanisent,
Les sauvages se civilisent,
Et les noms d'époux sont connus.
De la tendresse conjugale,
De la piété filiale,
Jaillissent toutes les vertus.

Tu mets en œuvre le génie,
Qui sans toi manque de ressort :
C'est ton souffle qui vivifie,
Qui féconde un sublime effort.
Père des grandes entreprises,
Tu parles, tu nous électrises,
Tu séduis par le merveilleux.
Sur les pas de Pierre Lhermite,
Un peuple entier se précipite
A la conquête des saints lieux.

L'honneur, l'amour et la patrie,
En passions sont érigés ;
Tu créas la chevalerie,
Et toléras ses préjugés.
Il est des vérités fatales,
Barbares, anti-sociales,
Que tu blâmes par sentiment :
Quand l'ordre du monde est factice,
Il se soutient par artifice,
Et l'erreur en est le ciment.

Admirateur de la nature,
Tu prêtes l'oreille à sa voix :
Tu pénètres dans sa structure,
Tu découvres enfin ses lois :
Newton dissèque la lumière,
Franklin dirige le tonnerre,
Lavoisier décompose l'eau :
La terre n'est plus immobile,
Et le miracle est inutile
Pour expliquer un fait nouveau.

Par toi s'inventent l'écriture,
Les métiers, les arts libéraux;
L'art des tissus, l'architecture,
Celui d'extraire les métaux.
Tu vogues sur le sein des ondes,
Tu découvres de nouveaux mondes,
Tu domptes tous les animaux.
Mais bientôt seul roi de la terre,
L'homme à lui-même fait la guerre,
Et détruit ses propres travaux.

IMITATION
DE L'ODE D'HORACE,

Solvitur acris hiems etc.

L'haleine du tendre zéphire
Chasse les rigueurs de l'hiver :
Déjà le pilote à la mer
Songe à remettre son navire.

Déjà sur la verte prairie
Les enfans se livrent au jeu ;
Le laboureur quitte son feu,
Et le troupeau sa bergerie.

Les ris, les grâces ingénues,
Folâtrent sur le bord des eaux :
Et Vulcain forge les carreaux
Qui doivent embraser les nues.

Un ciel d'azur nous rend nos fêtes,
Philomèle a repris ses chants ;
Cueillons les roses du printemps,
De myrte couronnons nos têtes.

Hâtons-nous, nos jours sont rapides,
Ne formons point de vains projets :
Demain les plus touchans attraits
Ne nous offriront que des rides.

Le fatal ciseau de la Parque
Tranche, hélas ! indistinctement
Le fil des jours de l'indigent,
Et le fil des jours du monarque.

Quittons la frivole espérance
Dont nous berce un long avenir :
Qu'importe un faible souvenir,
Seul reste de notre existence ?

Caron nous attend au rivage ;
Songeons à faire nos adieux,
A nos festins délicieux,
A la beauté qui nous engage.

ODE A LA FOLIE.

O toi ! qui née avec le monde,
Dois subsister autant que lui :
Folie en tous temps si féconde,
C'est toi que j'implore aujourd'hui.
Mère des passions humaines,
Des chutes où tu nous entraînes,
Déroule à nos yeux le tableau ;
Dis combien d'usages barbares,
Que de conceptions bizarres,
Éclaire chaque jour nouveau.

Les annales de la folie
Sont l'histoire du genre humain :
A peine eut-il reçu la vie,
Qu'elle s'en empara soudain.
Jetés sur un globe en ruine,
Les mortels, dès leur origine,
A la discorde sont livrés :
En tous lieux le plus fort opprime ;
Le plus faible devient victime,
Et de faux dieux sont adorés.

Qui peindra l'orgueil en délire,
Prenant un ridicule essor :
L'avare qui toujours désire,
En séchant auprès d'un trésor ?
Qui peut raconter les ravages
Qu'exercèrent dans tous les âges
Le pouvoir et l'ambition :
De combien d'actes de démence,
Furent capables la vengeance,
L'amour, la superstition ?

Qui dira de l'intempérance
Quels sont les funestes excès :
Des jeunes gens l'effervescence,
Du jeu les sinistres effets ?
L'inquiétude inséparable
De cette soif insatiable,
Des dignités et des honneurs :
Des procès l'absurde manie,
D'un cœur atteint de jalousie
Le désespoir et les fureurs ?

Jamais aucune extravagance
Manqua-t-elle de défenseurs ?
La philosophique arrogance
Consacra toutes les erreurs.
Nous prodiguons le nom de sages,
A de fastueux personnages,
Qui trompèrent l'antiquité :

La Grèce adonnée aux sophistes,
Vit ses illustres moralistes
Prêcher le cynisme effronté.

Combien d'impertinens mystères,
De faux prodiges, de martyrs !
Que de druides sanguinaires,
De Talapoins, Bonzes, Fakirs !
Combien de préceptes frivoles,
D'Imans, de Fétiches, d'Idoles,
De Pagodes, de Talismans,
De Pythonisse, de Sibylles,
De prédictions puériles,
D'Aruspices, d'enchantemens !

Jusque chez les hordes sauvages
On voit des castes et des rois :
Les préjugés et les usages
Y tiennent la place des lois.
Tel a pour aïeule une carpe,
Porte des boyaux en écharpe,
Ou se décore avec un os.
Chacun vante son origine ;
Et même l'ordre de l'urine
Existe chez les Hottentots.

Le Caraïbe anthropophage,
Aime à dechiqueter son corps ;
Il déforme et peint son visage :
Là, tout appartient aux plus forts.

Quand la flèche homicide échappe,
Malheur à celui qu'elle frappe,
La rage enivre les guerriers :
C'est après mille et mille outrages,
Que parmi ces affreux sauvages,
On dévore les prisonniers.

Le monde encore en son enfance,
Voit paraître Sémiramis :
La fureur des meurtres commence,
L'Égypte vomit Sésostris.
L'amour met en feu la Phrygie ;
Argos exerce sa furie,
Sous les auspices de ses dieux :
Illion est réduite en cendre,
Et loin des rives du Scamandre,
Les vainqueurs vont se battre entre-eux.

Le bon goût, les arts agréables,
Sont dus à ce peuple léger :
Ses chefs-d'œuvres inimitables
Toujours le feront surnager :
Mais de proscrire la mémoire
Des hommes qui faisaient sa gloire,
Il eut l'irréparable tort.
D'Alexandre enfin la puissance,
L'englobe en cet empire immense,
Qu'on voit s'écrouler à sa mort.

Après avoir conquis la terre,
Par tant de hasardeux combats,
Rome courbe sa tête altière,
Sous les plus vils des scélérats.
Néron plongé dans les délices
Lui fait adorer ses caprices;
La terreur étouffe sa voix.
Sous des Goths sa puissance expire;
Elle voit démembrer l'empire,
Et d'un prêtre subit les lois.

Aux disputes théologiques
L'Orient est abandonné :
Arène ouverte aux scolastiques,
Au fanatisme forcené.
Pendant mille ans l'arianisme,
Les conciles, le pédantisme,
Des empereurs font leur jouet.
Constantinople enfin succombe,
Et tout le bas-empire tombe
Sous le sceptre de Mahomet.

Par Charlemagne réservée
A supporter un joug cruel,
La Germanie est abreuvée
De sang humain, au nom du ciel.
La ferveur, la galanterie,
Entraînent l'Europe en Asie,
Pour combattre le Sarrasin.

Dans le désordre et la licence,
Des croisés remplis de jactance,
Vont périr au bord du Jourdain.

A l'Est, d'innombrables Tartares
Sont amenés par Gengiskan;
Cent autres hordes de barbares
Exterminent sous Tamerlan.
Colomb découvre un nouveau monde;
L'Espagnol aussitôt l'inonde,
Ivre de sa cupidité;
Et sous l'étendard catholique,
Dans le Pérou, dans le Mexique,
Assouvit sa férocité.

L'ambition sacerdotale,
L'orgueil des pontifes romains :
Leurs noirceurs, leur affreux scandale,
Soulèvent les peuples voisins.
Le ciel mis à l'encan s'irrite;
Un schisme éclate, il a pour suite
L'horrible guerre de trente ans.
Le Nord triomphe de l'intrigue;
Mais dans Paris s'ourdit la ligue,
Et le meurtre des protestans.

En vain la malheureuse France,
Serve sous mille usurpateurs,
Et vouée à l'intolérance,
Réclame contre tant d'horreurs.

Quand, de plus en plus opprimée,
A la fin, de ses droits armée,
Elle lève un bras colossal :
Et bravant la fureur impie,
D'une implacable olygarchie,
Abat le monstre féodal.

Inabordable dans son île,
La fière et jalouse Albion,
Fut, toujours en guerre civile,
Un foyer de corruption.
A Cromwel on la voit soumise;
Le monopole à la Tamise
Donne l'empire du trident.
Mais cette rapace Angleterre,
Ne doit sa puissance éphémère,
Qu'aux désastres du continent

Tandis qu'on voit en décadence
Tomber le règne du croissant;
Le despotisme et l'ignorance,
Hâter ce grand événement :
A la honte de sa patrie,
Sur les côtes de Barbarie,
L'Européen est insulté :
Des forbans nous chargent de chaînes,
Et dans leurs cités africaines,
Nous traînent en captivité.

Mais quoi ! des chrétiens continuent
L'infâme commerce des Noirs :
Des sycophantes s'évertuent
A trahir leurs plus saints devoirs.
Avec la doctrine infernale
De la restriction mentale,
On pervertit les nations :
Les vertus ne sont que chimères :
On mutile encore ses frères,
Pour en faire des histrions.

Ah ! l'expérience est perdue
Pour les peuples et pour les rois :
La raison partout méconnue
Fait en vain retentir sa voix.
Honteux parfois de nos faiblesses,
Nous nous faisons mille promesses,
Pour déjouer de noirs complots :
Mais la turbulente folie,
A sa marotte nous rallie,
Dès qu'elle agite ses grelots.

IMITATION

DE L'ODE D'HORACE,

Beatus ille qui procul negotiis etc.

Heureux qui, libre des affaires,
Cultive de ses propres mains,
Ainsi que les premiers humains,
Le champ qu'il reçut de ses pères !

Son ame, exempte d'avarice,
Goûte les douceurs de la paix,
Loin des grandeurs, loin des palais,
Loin des suppôts de la justice.

Ni la trompette meurtrière,
Ni le déchaînement des flots,
Ne viennent troubler le repos
Dont il jouit dans sa chaumière.

Tantôt il attache sa vigne
Aux branches des jeunes ormeaux;
Abat d'infructueux rameaux,
Greffe ses plans et les aligne.

Tantôt il visite ses ruches,
Ou voit folâtrer ses chevreaux;
Coupe la laine à ses troupeaux,
Renferme son miel dans des cruches.

Il cueille aux abords de l'automne,
Sa pêche mûre et ses raisins.
Quel plaisir de voir ses jardins
Couverts des trésors de Pomone!

Il consacre aux dieux des montagnes,
Des prés, des forêts, des vallons,
Qui l'enrichissent de leurs dons,
Les prémices de ses campagnes.

Quelquefois sous un chêne antique,
Sur les bords fleuris des ruisseaux;
Il s'endort au chant des oiseaux,
Dans l'atmosphère balsamique.

Quand les frimas couvrent la terre,
Avec ses chiens il prend l'essor :
Il force un cerf au bruit du cor;
Aux sangliers il fait la guerre.

Parfois c'est un lièvre timide,
Qu'il a surpris dans un guéret;
Parfois il prend dans un filet
La grive ou le canard avide.

Ah ! quel est celui qui n'oublie
Dans ces agréables labeurs,
L'amour et ses charmes trompeurs,
La cour, la ville et leur folie?

Mais la félicité suprême
Est de revoir en son séjour,
Quand il rentre à la fin du jour,
Épouse, enfans, tout ce qu'il aime.

Tout s'empresse dans le ménage;
On a préparé du bon vin,
Des légumes pris au jardin,
Des œufs, des fruits et du laitage.

Combien ces mets sont préférables
Au gibier du mont Imaüs,
Aux poissons des bords de l'Indus,
Qui des grands surchargent les tables !

Salut, ô mauve salutaire !
Olive née en mes vergers !
Pomme d'or de mes orangers !
Agneau, qu'au loup j'ai pu soustraire !

Mais déjà s'offrent à ma vue
Les troupeaux rentrans au bercail :
Que j'aime ce nombreux bétail ;
Ces bœufs ramenant la charrue !

Ici ce n'est qu'une famille ;
Maître et valets ont même emploi :
Tous sont heureux autour de moi,
Serrés près d'un feu qui pétille.

Après un discours aussi sage,
Mondor plein d'un projet charmant,
Retire, sans perdre un instant,
Tout l'argent qu'il plaçait sur gage.

Enthousiasmé de culture,
Il quitte son vilain métier,
Sans doute, et le voilà fermier ?....
Point du tout il refait l'usure.

LA FEMME FORTE.

ODE.

La femme forte est, dit le sage,
Le plus beau présent que du ciel
Puisse recevoir en partage
Un être sensible et mortel.
Heureux l'époux qui la possède!
La pureté qui la précède
Est le gage de leur bonheur :
L'honneur avec elle s'installe;
Aucune richesse n'égale
Le trésor qui vit dans son cœur.

La paix, l'ordre, la confiance,
S'établissent dans sa maison :
Tout est réglé par sa prudence,
Tout se conforme à sa raison.
Mais, entière à celui qu'elle aime,
Ses désirs font sa loi suprême;
Elle la cherche dans ses yeux.
La douceur fait tout son empire;
On la chérit comme on l'admire;
On vole au devant de ses vœux.

La candeur est sur son visage,
La décence est dans son maintien :
Les grâces ornent son langage ;
Tout charme dans son entretien.
Elle inspire la bienveillance,
La bonté, la noble assurance,
L'épanouissement du cœur.
Mais réservée en ses paroles,
Elle hait les discours frivoles,
Et fuit un encens corrupteur.

Des passions désordonnées,
Les malheurs lui sont inconnus :
Elle embellit ses destinées
Par les talens et les vertus.
Sa retenue est imposante ;
Sa simplicité ravissante
Confond le coupable désir.
Elle est trop au-dessus du vice,
Pour que l'audace et l'artifice
Osent tenter de la flétrir.

C'est dans le sein de sa famille,
C'est au milieu de ses enfans,
Que sans contrainte en elle brille
La fleur des plus doux sentimens.
Dans ses tendres sollicitudes,
Elle préside à leurs études,
Elle partage leur gaîté :

Et de ces ames ingénues,
Sait, par ses leçons assidues,
Préparer la félicité.

Dans son état toujours contente,
Elle ignore l'ambition :
Une vanité turbulente
Pour elle est sans illusion.
Le bruit dont s'étourdit le monde,
Les faux plaisirs dont il abonde,
A ses yeux n'ont aucun appas :
Vers les objets de sa tendresse,
L'instinct la rappelle sans cesse
Loin d'un insipide fracas.

Jamais au-dessus de son sexe,
Elle ne tend à s'élever :
De l'esprit chagrin et perplexe,
Elle veille à se préserver.
Loin des prétentions brillantes,
Dans les discussions savantes
On ne la voit point s'immiscer.
Gardant un modeste silence,
Elle renferme sa science
Dans le bonheur de bien penser.

Jamais l'affreuse médisance
Ne trouva chez elle d'accès :
Elle protége en leur absence,
Ceux qui sont en butte à ses traits :

D'indulgence elle est un modèle ;
Le malheureux trouve auprès d'elle
Asile et consolation.
Tout ce qui vient d'elle profite :
On est meilleur quand on la quitte,
Et son conseil est toujours bon.

Elle jouit de la fortune,
Sans s'enivrer de ses faveurs :
Jamais par la plainte importune
Du sort n'accuse les rigueurs.
Elle est toujours la femme forte :
D'une ame égale elle supporte
Et l'injustice et les revers :
Mais à la voix de la nature,
Sa charité sublime et pure,
Voudrait embrasser l'univers.

Soumise à la loi salutaire
Qu'impose sa religion ;
Sa piété, douce et sincère,
Évite l'ostentation.
Lorsque sa dernière heure approche,
Celle qui vécut sans reproche
Sait l'envisager sans frayeur :
Confiante en la Providence,
Le calme est dans sa conscience,
Son espoir dans le Créateur.

IMITATION

DE L'ODE D'HORACE,

Odi profanum vulgus etc.

Muse! Instruis-moi des vérités sublimes
Dont t'enrichit le commerce des dieux :
Révèle-moi leurs profondes maximes ;
Vains préjugés, n'offusquez plus mes yeux.

Les rois entre eux se partagent la terre ;
Mais à Jupin tous ces rois sont soumis :
Et les Titans frappés de son tonnerre,
De leur orgueil se sont trouvés punis.

Tel est comblé des biens de la fortune ;
Tel accumule emplois, titres, faveurs :
L'un vit orné de vertu peu commune,
L'autre veut être entouré de flatteurs.

Mais ô mortels! ô fureur sans seconde!
Êtres d'un jour; qu'importe le manteau,
Qui vous revêt sur la scène du monde,
En cheminant vers la nuit du tombeau!

Les doux concerts, les loisirs de la table,
Ne charment point un tyran éperdu :
Le sommeil fuit de sa tête coupable,
Lorsque sur elle un glaive est suspendu.

Sur le méchant pour clore sa paupière,
Morphée en vain prodigue ses pavots :
C'est au hameau, c'est sous l'humble chaumière,
Qu'il faut rester pour goûter le repos.

A nos besoins la nature est propice,
Et tous ses vœux sont d'innocens désirs :
Mais elle sait, proscrivant le caprice,
Faire un tourment de tous les faux plaisirs.

Quand on s'en tient à ce qu'elle réclame ;
Quand on se fixe à la droite raison ;
On ne craint point qu'un hasard nous affame,
Par les rigueurs d'une ingrate saison.

Le riche oisif est à charge à lui-même ;
Blasé sur tout, même sur ses lingots ;
Du changement il a pris le système ;
Pour s'éviter il va fendre les flots.

Toujours en proie au dégoût qui l'obsède,
Il veut en vain fuir la satiété :
S'il monte en char, l'ennui qui le possède
Vient en bâillant s'asseoir à son côté.

Son cœur se tait, les parfums d'Arabie
Ne peuvent rien contre un fléau pareil :
S'il s'étourdit au milieu d'une orgie,
Il se retrouve au moment du réveil.

Faut-il qu'avec des palais magnifiques
Je fasse envie à mes concitoyens ?
Il faut si peu pour les besoins physiques !
La paix de l'ame est le premier des biens.

IMITATION

DE L'ODE D'HORACE,

O diva gratum etc.

O fortune ! c'est toi qui régis l'univers,
Tu disposes de tout ; ta volonté suprême
Attache les mortels à leurs destins divers ;
Les élève soudain, les abaisse de même.

Tu tiens lieu de talens, d'équité, de vertus ;
L'orgueilleux conquérant reconnaît ton empire :
Vers toi, nos yeux, nos bras, nos cœurs toujours tendus,
Invoquent tes faveurs, attendent ton sourire.

L'inquiet laboureur t'adresse tous ses vœux,
Pour sauver le trésor qu'il confie à la terre :
Et l'avide marchand, pour le retour heureux
D'un vaisseau hasardé sur un autre hémisphère.

Comme aux chances du jeu chacun attend son sort :
Le délire est partout ; on pâlit, on s'agite :
Il n'est point de périls, il n'est plus de remord,
Quand l'or brille à nos yeux, quand ta voix nous excite.

L'homme heureux est seul sage, à nos yeux prévenus;
Qu'importe un grand courage, une ame magnanime?
La gloire est au vainqueur, le blâme est aux vaincus,
Et le droit du plus fort est toujours légitime.

Les peuples policés, les peuples ignorans,
Dans leur crédulité consultent tes auspices;
Les fiers dominateurs, les mères des tyrans,
Assiègent tes autels, redoutent tes caprices.

Ils craignent les fureurs d'un peuple mutiné,
Pressé par le besoin et devenu féroce;
Ou conduit par un chef dans sa rage obstiné;
Qui veut de leur puissance abattre le colosse.

L'horrible faim précède, et ses cris effrayans
Remplissent la cité d'une terreur profonde:
Les crocs, le plomb fondu, les leviers menaçans,
Sont les avant-coureurs de l'orage qui gronde.

Tout se cache, tout fuit, à l'aspect du danger:
La fidélité seule, et calme et courageuse,
Te suit dans ta disgrâce, aime à la partager,
Et soutient ton espoir dans la crise orageuse.

Lors on voit s'écouler la tourbe des flatteurs;
Celui qui vous dut tout s'éclipse et vous évite;
L'infâme courtisane insulte à vos malheurs,
Et cherche une autre dupe, avec le parasite.

Siècle lâche et pervers ! de combien d'attentats
Tu t'es rendu coupable ! Ah ! dans ces jours de crimes,
Qu'avons-nous respecté ? Que d'horribles combats !
Que d'autels profanés ! que d'illustres victimes !

O fortune marâtre ! il n'est que le trépas
Qui fasse apprécier tes faveurs mensongères ;
Les perfides présens que tu fais ici-bas,
Tes fantômes de gloire et tes folles chimères.

SONNET

IMITÉ DU COMMENCEMENT DE L'ODE D'HORACE,

Justum et tenacem etc.

Celui que la nature en sagesse féconde,
Doua d'une ame forte et d'un cœur généreux,
Inébranlable aux coups du sort capricieux,
Franchit comme un torrent cette scène du monde.

Que le ciel en courroux tonne, frappe, confonde
Les divers élémens; qu'en un désert affreux
Se changent nos cités, nos palais fastueux;
Il vit sur ces débris dans une paix profonde.

Il contemple sans crainte et d'un œil assuré,
Les fureurs d'un tyran, ou d'un peuple égaré:
Sa vertu lui suffit, il souffre sans murmure.

Planant sur l'avenir, il reste indifférent
Aux cris des factieux, à leur lâche imposture:
Et sans daigner le voir, foule aux pieds le serpent.

L'ENFANCE.

SONNET.

La nature se plaît à prodiguer ses charmes
A celui que naguère ont façonné ses mains :
De l'être qui prend place au milieu des humains,
Tous partagent la joie et les moindres alarmes.

Tout intéresse en lui ; son sourire, ses larmes ;
Et son regard naïf, et ses pas incertains :
Il marche sur des fleurs, tous ses jours sont sereins ;
Ses grâces, sa candeur, sont d'invincibles armes.

Ses soucis enfantins sont nuages légers ;
Il vit sans rien prévoir, sans crainte des dangers ;
Exempt des passions, du soupçon qui dévore.

Le Ciel a de son cœur pris un soin généreux ;
Mais comblé de ses biens, hélas ! il les ignore :
C'est plus tard qu'il saura combien il fut heureux.

LE MÉRITE DES FEMMES.

SONNET.

La compagne de l'homme obtint de la nature
Un don plus cher encor, plus sûr que la beauté :
Le ciel en la formant doua sa créature
D'un cœur fait pour l'amour et la félicité.

Soit fille, épouse ou mère; en toute conjoncture,
Elle est comme un rayon de la Divinité.
Quels sentimens exquis! quelle ame tendre et pure!
Quel courage sublime, et quelle aménité!

Elle aime à s'immoler; c'est là sa jouissance;
Et n'a que sa douceur, ses pleurs, sa patience,
Pour désarmer un sexe oppressif et jaloux.

Pourquoi lui reprocher des erreurs, des caprices,
Effets de notre empire et de nos artifices?
D'elle sont ses vertus; ses défauts sont de nous.

LE MOI.

SONNET.

Le grand instinct du moi, ce trait indélébile,
Dans l'ordre naturel, dans l'ordre social,
De tout être vivant est l'unique mobile :
Tout dérive de lui, le bien comme le mal.

A ce ressort caché l'égoïsme docile,
Souvent à notre insu n'a point d'autre fanal.
Tel pour gagner le ciel, à plaisir se mutile :
Pour la gloire un héros reçoit le coup fatal.

Prétendre anéantir la loi de la nature,
C'est bâtir sur le sable. Une morale pure
N'imposera jamais cette abnégation.

C'est à mettre d'accord nos vœux, nos espérances,
Éclairer, balancer nos droits, nos jouissances,
Que doit seul aspirer la législation.

LES PASSIONS.

SONNET.

Nés des premiers besoins, les désirs modérés
Sont de nos actions les ressorts nécessaires ;
Mais de nos maux aussi, sources trop ordinaires
Sitôt qu'en passions ils sont dégénérés.

Des plaisirs à nos sens justement mesurés,
De la nature sont les présens salutaires :
Nous perdons ces vrais biens par nos vœux téméraires,
Si la droite raison ne les a tempérés.

N'attendons pas qu'un feu tout-à-coup nous dévore :
Prévenons la tempête ; il en est temps encore,
Avant que notre cœur ne soit trop engagé.

Il est beau de lutter au plus fort de l'orage ;
Mais le vaisseau toujours en est endommagé :
Heureux ! s'il peut du moins éviter le naufrage.

L'EMPIRE DE LA COUTUME.

SONNET.

Dès sa naissance l'homme imite son semblable;
C'est par-là qu'il commence à se civiliser :
Au bien-être commun cet instinct favorable,
En corps de nation tend à l'organiser.

Pour que l'ordre établi demeure profitable,
Il ne faut pas vouloir se singulariser :
Fronder un préjugé, même déraisonnable,
C'est blesser des égaux, qu'on semble mépriser.

Être sage tout seul ressemble à la folie :
L'usage est un tyran devant lequel tout plie :
L'être isolé s'expose à mille froissemens.

Accueilli par la haine et par le ridicule,
Il veut percer la foule, et malgré lui recule :
Pour un mieux idéal ses vœux sont impuissans.

SOUHAITS

POUR

UN NOUVEAU NÉ.

Te voici parmi les vivans,
Nouvel être de qui les charmes,
Les sons, les premiers mouvemens,
Font notre joie et nos alarmes.
O toi! fruit du plus tendre amour,
Puisses-tu, comblant la tendresse
De celle dont tu tiens le jour,
Être l'appui de sa vieillesse!

Que les grâces dans ton berceau
De ses traits nous offrent l'image;
Que ses conseils soient ton flambeau,
Et ses vertus ton héritage.
Selon son cœur, selon nos vœux,
Toujours guidé par la nature,
Puisses-tu, constamment heureux,
Remplir ta carrière future!

Puisse le prix de la santé
T'être connu sans maladie !
Parviens exempt d'infirmité
Au plus long terme de la vie.
Que dans tes mœurs toujours égal,
Ton esprit soit toujours lucide :
Que la raison soit ton fanal,
L'éducation ton égide.

Puisse un regard plein de candeur,
La gaîté, l'aimable franchise,
Donner à ton extérieur
Un attrait que rien ne déguise !
Puisses-tu trouver des amis
Inaltérables dans leur zèle ;
Par l'estime à toi réunis,
Auxquels tu sois toujours fidèle !

Puisses-tu par de légers soins,
Par ton travail, par tes études,
Sur l'objet des premiers besoins
Être affranchi d'inquiétudes !
Puisse la médiocrité,
Gage du bonheur de la vie,
Dérober ta sérénité
A la pitié comme à l'envie !

Puisse du brillant des honneurs
Ton ame n'être point émue,
Et la passion des grandeurs
T'être pour jamais inconnue.
Puissent tes modestes désirs,
Toujours réglés par la sagesse,
N'amener aucuns repentirs,
N'exiger aucune bassesse!

Tout peuple a respecté les dieux;
Il poursuit de sa juste haine,
Quiconque ose afficher contre eux
Une incrédulité hautaine.
Que la publique opinion
Par tes égards soit consacrée;
Que par toi la religion
En tous climats soit révérée.

Puissent les dieux te garantir
De ces mortels pleins d'égoïsme,
Toujours esclaves d'un désir,
Et s'honorant d'un vil cynisme!
Pour qui le lien social
N'est qu'un préjugé ridicule;
La décence un être idéal,
Et le remords un vain scrupule!

Puissent-ils détourner de toi
L'intolérance atrabilaire;
Des inquisiteurs de la foi
Le fanatisme sanguinaire;
L'aveugle superstition,
Le monstre de l'hypocrisie,
Les fauteurs de délation,
Les artisans de calomnie!

Qu'ils daignent de tes jeunes ans
Long-temps protéger l'innocence,
Et d'un nouveau besoin des sens
Prolonger l'heureuse ignorance!
Que tes premiers vœux soient constans,
Pour celle qui les fera naître!
Qu'un doux rapport de sentimens
T'ait seul appris à la connaître!

Puisses-tu trouver le bonheur
Dans les liens de l'hyménée;
Content de posséder le cœur
De celle qui t'est destinée :
Voir prospérer les heureux fruits
De ton union conjugale,
Et de tes soins trouver le prix
Dans leur piété filiale!

Veuille le ciel te procurer
La faveur d'aider tes semblables !
Que tes mains puissent se livrer
Aux douceurs d'être secourables :
Puisse un noble instinct te porter
Au vif amour de la patrie !
Que tes bras puissent ajouter
A sa gloire, à son industrie !

Puisse au jour de l'adversité,
Ton ame de peine assaillie,
Conserver sa sécurité
Dans ces tempêtes de la vie !
Inaccessible aux coups du sort,
Puisses-tu contre l'imposture,
Trouver un doux refuge au port
Qu'offre une conscience pure !

Puisqu'un jour nous devons rentrer
Au sein de la nuit éternelle ;
Puissent les humains honorer
De pleurs ta dépouille mortelle !
Que tes amis, que tes parens,
Conservent toujours ta mémoire ;
Et que parmi tes descendans
Elle soit un titre de gloire !

UNIV. OF CALIFORNIA

SOLILOQUE D'UN VIEILLARD.

J'ai parcouru le cercle de la vie ;
J'ai de chaque âge éprouvé les désirs ;
Tous les ressorts d'espérance et d'envie ;
Les biens, les maux, les chagrins, les plaisirs.

J'ai pu juger du prix de l'existence,
Et comparer les objets de nos vœux :
Chez les mortels tout se contrebalance,
Et le vieillard n'est pas le moins heureux.

Comme d'un point garanti des orages,
Je plane au loin, sans risquer mon repos,
Sur cette mer trop fertile en naufrages,
Où si long-temps je fus battu des flots.

Mes premiers ans, mes douces rêveries,
S'offrent à moi comme un tableau vivant :
Mais revêtu de couleurs adoucies,
Tel qu'un lointain par le soleil couchant.

Désenchanté, mais non pas insensible,
Je tiens encore à mes affections :
Moins ébloui, mais toujours accessible
Au souvenir de mes illusions.

UNIV. OF CALIFORNIA

Je te rend grâce, auteur de la nature,
Des jours sereins que tu m'as réservés;
Oui, dans mon cœur le sentiment s'épure,
Vers ton séjour mes yeux sont élevés.

Contens du sort, sans regrets, sans alarmes,
A votre terme allez, ô mes vieux jours!
De l'amitié goûtez encor les charmes;
Et dans le calme achevez votre cours.

L'ILLUSION ET LA VÉRITÉ.

Je laisse errer mes yeux émerveillés ;
Ce que je vois me ravit et m'enlève :
Mais sommes-nous certains d'être éveillés ?
La vie est-elle autre chose qu'un rêve ?

Ce globe obscur sur lequel nous vivons,
En spectateurs des célestes prodiges,
Semble créé pour les illusions,
Et pour flotter au milieu des prestiges.

Tel qu'un produit du choc des élémens,
L'homme paraît jeté sur cette terre :
Organisé pendant quelques instans,
Il sent, s'agite et retourne en poussière.

L'illusion nous accueille au berceau,
Nous accompagne en passant d'âge en âge ;
Nous suit enfin jusqu'au bord du tombeau ;
Sourit encore, et nous dit : bon voyage !

L'homme entouré par tant d'êtres divers,
L'esprit troublé des choses qu'il ignore;
De farfadets a peuplé l'univers;
Croit les toucher, les craint et les adore.

Son ame en vain cherche un solide appui,
Dans cet espace en tous sens perméable :
Tout ce qu'il voit est énigme pour lui;
Lui-même il est la plus inexplicable.

Ce ne sont point des mouvemens réels,
Que l'œil saisit dans les grands phénomènes :
L'illusion les fait paraître tels,
En nous offrant tant d'admirables scènes.

Pour adoucir sa trop vive clarté,
Toujours il plut à la sage nature,
De nous montrer l'austère vérité,
Sous les dehors d'une aimable imposture.

Sur les objets qu'elle veut faire aimer
Elle prend soin de répandre ses grâces;
Et sait partout, habile à nous charmer,
De leurs défauts nous dérober les traces.

Nos sens hâtifs à prendre leur essor,
Nous font souvent des rapports infidèles;
Et quelquefois nous égarent encor,
En contrôlant leurs erreurs mutuelles.

Nos passions sont des prismes trompeurs,
Changeans au gré des lieux, des habitudes;
Nos intérêts, des principes d'erreurs,
De préjugés et de vicissitudes.

Si nous prenions notre instinct pour fanal,
Nous marcherions aveo plus d'assurance :
Mais étouffé dans l'ordre social,
Il faut qu'il cède aux lois de convenance.

L'homme au hasard, riche, grand ou petit,
Semble ignorer le sort qui l'a fait naître :
Tous les égards dont il s'enorgueillit
N'ont rien qui soit inhérent à son être.

Les qualités dont il est envieux
Sont des effets de bizarres caprices :
Nos vrais besoins sont moins impérieux,
Moins exigeans que nos besoins factices.

C'est en tous lieux que ces déceptions,
Des biens, des maux sont les sources communes :
Chaque mortel doit aux illusions,
Ses plus beaux jours, comme ses infortunes.

En promettant à nos cœurs enivrés
D'un vain éclat les faveurs mensongères;
Du bonheur pur, de biens exagérés,
Elles nous font poursuivre les chimères.

D'elles naquit la superstition,
Et des béats les préceptes frivoles;
Les talismans, la divination,
L'auto-da-fé, le culte des idoles.

Nous leur devons les disputes de mots,
Du faux savoir les absurdes systèmes;
L'air doctoral qui subjugue les sots,
Des charlatans la toge et les emblèmes.

Péniblement du peu que nous savons,
Nous procédons à d'autres inconnues;
Pour arracher quelques conclusions,
De vérités faiblement aperçues.

Mais du désir de connaître le vrai
Nous éprouvons l'attrait irrésistible:
Et chaque jour, par quelque heureux essai,
Notre raison fait un progrès sensible.

L'expérience et l'observation
Ont résolu d'intéressans problèmes:
De la nature on comprend la leçon:
Le vrai savoir est dans les faits eux-mêmes.

L'art de tout voir et de tout disséquer,
De la physique a banni l'alchimie;
Tout mouvement peut enfin s'expliquer,
Sans cause occulte et sans astrologie.

L'agriculture et les arts libéraux,
Sont d'heureux fruits de la persévérance :
On découvrit le travail des métaux,
Par le bon sens armé de patience.

On voit cesser les persécutions,
Et des bûchers le monstrueux scandale ;
L'affreux mépris des générations,
Le droit divin et l'hydre féodale.

Et toutefois la vérité déplaît
A ceux que berce un séduisant délire :
De sa censure ils redoutent l'effet,
Et par instinct repoussent son empire.

De la gaîté, des volages désirs,
On la suppose implacable ennemie :
Le fier autan avec les doux zéphirs,
Peut-il ainsi se mettre en harmonie ?

Mais la sagesse admet l'illusion ;
Elle est sensible et toujours tolérante :
Sans offusquer l'imagination,
Notre raison est toujours agissante.

L'homme de goût ne peut-il à la fois,
Aimer l'histoire et chérir l'apologue ?
De la nature étudiant les lois,
Être savant sans être pédagogue ?

Croire un Dieu seul auteur de l'univers,
Et s'amuser de la mythologie?
Chanter Bacchus, l'olympe et les enfers,
Sans déroger à la philosophie?

On aime à voir l'auguste vérité
Se revêtir d'une gaze légère;
L'air enchanteur de la naïveté
Faire contraste avec le doux mystère.

La vérité s'allie aux fictions,
Et le sens droit avec l'allégorie :
Les arts sont nés des inspirations,
Du jugement qu'échauffe le génie.

Le grand, le beau, le doux, le gracieux,
Sont du ressort des filles de mémoire :
Et tour à tour leur luth harmonieux
Chante Vénus, Thémis et la victoire.

Sur un bon fond l'édifice construit,
Doit être orné par le goût et les grâces :
A l'imposant l'élégance s'unit,
La belle forme à la grandeur des masses.

La fiction sait répandre des fleurs
Sur la science, en ses routes paisibles :
Et par degrés elle adoucit les mœurs,
En détruisant les préjugés nuisibles.

L'illusion prête à la vérité
Un coloris qui la rend plus aimable :
La raison plait unie à la beauté ;
Et j'aime moins un sermon qu'une fable.

Est-ce une erreur que l'amour et ses jeux ?
Suis-je trompé quand je tiens ce que j'aime ?
Pour qui jouit, pour qui se croit heureux,
L'illusion est la vérité même.

IMITATION DU PSAUME

Cœli enarrant gloriam Dei.

Le firmament révèle un créateur;
De l'éternel j'y vois les mains fécondes,
Animant tout, dispensant la chaleur,
Réglant le cours de mille et mille mondes.

De chaque jour les prodiges nouveaux
Au jour qui suit attestent sa puissance;
Et de la nuit les scintillans flambeaux,
Parlent encore en ce vaste silence.

Ah! dans quel cœur n'as-tu pas retenti,
Divin concert, éloquente harmonie?
Quels sont les lieux, le sauvage abruti,
Que n'ait frappé ta sublime énergie?

Dans le soleil il fixa sa maison,
L'éclat du trône et la pompe royale :
Brillant de gloire il quitte l'horison,
Comme l'époux sa chambre nuptiale.

Tel qu'un géant il monte au haut des airs,
Son œil voit tout, et tout lui rend hommage :
De sa splendeur il remplit l'univers,
Et chaque objet nous offre son image.

O dieu puissant ! que j'entende ta voix :
Inspire-moi ta salutaire crainte :
Touche mon ame et dicte-lui des lois ;
Ta voie est droite et ta volonté sainte.

Heureux celui qui la garde en son cœur !
Heureux celui qui cherche la sagesse !
Aucun bonheur n'égale son bonheur ;
Aucun trésor n'égale sa richesse.

La douce paix qu'elle verse en mes sens,
Est preférable au nectar des abeilles.
Dieu, soutiens-moi : plein de désirs fervens ;
Je marcherai contemplant tes merveilles.

Mon rédempteur, mon unique secours ;
Daigne m'aider à sortir de l'abîme :
A toi, seul grand, je veux avoir recours ;
Efface en moi jusqu'à l'ombre du crime.

LE JUGEMENT DERNIER.

IMITATION

De la Prose latine : *Dies iræ, dies illa* etc.

O jour affreux d'alarme et de vengeances!
Jour que doit suivre un silence éternel :
Terme effrayant des humaines puissances :
Astres sanglans, derniers regards du ciel!

Du jugement l'heure est déjà prescrite;
Dieu paraîtra, les sens seront glacés,
L'œil stupéfait, la parole interdite;
Les os tremblans, les cheveux hérissés.

Le son aigu des fatales trompettes,
Pénétrera jusqu'au séjour des morts :
La cendre émue en ses sombres retraites,
En sortira pour ranimer les corps.

Tous sont égaux, potentats et manœuvres;
Dans le néant le monde est confondu;
Dieu reste seul, avec l'homme et ses œuvres;
Et la mort même a déjà disparu.

Le livre s'ouvre, actions et pensées,
Tout est connu; le voile est déchiré;
Chacun y lit ses offenses passées,
Sa vertu feinte, et son crime ignoré.

Oh! quel moment, pour moi faible et coupable!
De mes forfaits qui pourra me laver?
Lorsqu'à l'aspect du livre redoutable,
Le juste à peine aura pu se sauver!

O Dieu de gloire et de miséricorde!
Garantis-moi du supplice éternel!
Au sang d'un fils, que ta clémence accorde
Ce que ta loi refuse au criminel.

Oui, devant toi, je suis cendre et poussière:
Prends en pitié mon cœur humble et brisé;
Prête l'oreille à ma faible prière,
Sois par mes pleurs, par ton sang apaisé.

Toi, qui voulus sauver la pécheresse,
Toi, qui pour nous expiras sur la croix;
Christ Rédempteur! daigne en notre détresse
Intercéder auprès du Roi des rois.

PENSÉES DE JOB. (*)

Seigneur ! écoutez Job. L'homme vit peu d'instans,
Et c'est pour la douleur : ses jours sont chancelans :
Fleur que l'on foule aux pieds, nuage qui s'efface,
Ombre qui disparaît sans qu'il reste de trace (1).

Il languit, il aspire au séjour des tombeaux,
Comme le mercenaire au but de ses travaux :
Dès le sein de sa mère à l'amertume en proie,
Il vécut pour souffrir, son trépas fait sa joie (2).

(*) Ces Pensées sont traduites presque littéralement du Livre de Job. Seulement on s'est borné à un petit nombre, et on les a mises dans l'ordre qui a paru le plus convenable pour former un ensemble. On a indiqué par des notes mises au bas des pages, les chapitres et versets du texte, dont les strophes offrent la traduction.

(1) Chap. VII, vers. 9; — chap. XIV, vers. 1, 2, 5; — chap. VII, vers. 9.

(2) Chap, XIV, vers. 6; — chap. III, vers. 21, 22.

Pourquoi donner la vie aux êtres malheureux?
A quoi bon la lumière à celui dont les yeux
Ne sont que pour les pleurs; qui cherche les ténèbres,
Et travaille sans cesse à ses apprêts funèbres? (1)

Non, rien n'est comparable à l'excès de mes maux.
Tous mes os sont criblés, mes chairs sont en lambeaux.
J'ai dit : ô pourriture! Oui, vous êtes mon père :
Vers! Vous êtes mes sœurs, et vous êtes ma mère (2).

Je crains le point du jour, signal de mes tourmens;
Le soir, j'attends en vain quelques soulagemens :
J'espère être la nuit consolé par ma couche;
Mon angoisse s'accroît; les cris forcent ma bouche (3).

O mon Dieu! Nul espoir n'est-il donc en vos mains?
Oh! m'accorderez-vous quelques jours plus sereins,
Avant que je ne tombe en la terre proscrite,
Où séjourne la mort, où le chaos habite? (4)

Mais, que dis-je? c'est là qu'on trouve le repos,
Que l'esclave et le maître ont des titres égaux.
Là vont s'anéantir et l'orgueil et l'envie :
Là se termine enfin le bruit que fit l'impie (5).

---

(1) Chap. III, vers. 20, 23; — chap. XVII, vers. 16.
(2) Chap. XXIII, vers. 2; — chap. XIX, vers. 20; — chap. XVII, vers. 14.
(3) Chap. XVII, vers. 4, 13; — chap. III, vers. 24.
(4) Chap. X, vers. 20, 21, 22.
(5) Chap. III, vers. 17, 19.

Un homme vit superbe au milieu des festins;
Un autre vit rongé par les sombres chagrins :
Tous deux ils dormiront; et dans la sépulture,
Aux vers ils serviront tous les deux de pâture (1).

Ma misère a chassé mes anciens adhérans;
Par ma femme insulté, quitté par mes enfans;
D'hypocrites amis accusent ma constance;
Comme si j'en doutais, prouvent la Providence (2).

Non, Dieu n'a pas besoin de ce perfide appui :
Les colonnes du ciel frémissent devant lui;
Il commande au soleil, il guide le tonnerre,
Il marche sur les flots, il ébranle la terre (3).

Interroge le ciel, interroge les mers;
Interroge l'insecte, et l'habitant des airs :
L'abîme répondra, les cieux te parleront;
L'insecte comprendra, les oiseaux t'instruiront (4).

---

(1) Chap. XXI, vers. 23, 25, 26.

(2) Chap. XIX, vers. 14, 17; — chap. XXXVII, vers. 5 et suiv.; — chap. IV, vers. 5; — chap. XXXIV, vers. 7, 8, 37, 38.

(3) Chap. XXVI, vers. 2, 11; — chap. IX, vers. 6, 7, 8; — chap. XXVIII, vers, 26.

(4) Chap. XII, vers. 7, 8.

Il a pesé les eaux, il a pesé les vents;
Sa sagesse a dompté l'orgueil des élémens :
A la mer en furie il posa des limites;
La mer mugit en vain, ses bornes sont prescrites (1).

Sur le vide il balance, et le septentrion,
Et l'astre du matin, et l'ourse, et l'orion.
Il élève les eaux, il en gonfle la nue :
Sur le néant il tient la terre suspendue (2).

Ecoute le Seigneur confondre ton orgueil;
Ose lui répliquer, ose lever ton œil.
Etiez-vous là, dit-il, quand je fondais la terre;
Quand je formais le monde et créais la lumière? (3)

Assujettissez-vous les astres dans leur cours?
Avez-vous séparé les nuits d'avec les jours?
Fites-vous l'arc-en-ciel, la rosée et la grêle?
Montrez-vous à l'aurore un lieu marqué pour elle? (4)

Avez-vous départi le germe aux végétaux,
Aux hommes la raison, l'instinct aux animaux?
Quand vous devez mourir, et quand vous deviez naître,
Avant que d'exister l'avez-vous pu connaître? (5)

---

(1) Chap. XXVIII, vers. 25; — chap. XXVI, vers. 10, 12.
(2) Chap. XXVI, vers. 7, 8; — chap. IX, vers. 9.
(3) Chap. XXXVIII, vers. 2, 4, 24.
(4) Chap. XXXVIII, vers. 12, 22, 28, 31.
(5) Chap. XXXVIII, vers. 21, 36.

Dites, qui peut fournir la pâture aux oiseaux?
Dites, de l'éléphant et du rhinocéros,
Pourquoi l'un est docile et l'autre est indomptable;
Pourquoi l'autruche met sa ponte dans le sable? (1)

Mortels, que sommes-nous vers cette immensité
Des œuvres du Très-Haut, du Dieu de vérité?
C'est à nous d'adorer : sur nos vœux téméraires,
Gardons-nous de juger d'ineffables mystères (2).

Pouvons-nous disputer avec le Dieu jaloux?
Lui dirai-je : Seigneur, pourquoi m'affligez-vous?
Moi, qui marchai toujours loin des sentiers du vice;
Qui fis dans ma maison régner votre justice (3).

Car qui peut être juste aux yeux de l'Éternel?
L'ange même a failli : devant le Dieu du ciel
La lune est sans éclat, l'étoile n'est point pure :
Combien moins l'homme encor, lui qui n'est que souillure! (4)

---

(1) Chap. XXXVIII, vers. 41; — chap. XXXIX, vers. 9, 4.

(2) Chap. XXVI, vers. 14; — chap. XXIX, vers. 28; — chap. XLII, vers. 3.

(3) Chap. IX, vers. 3, 12; — chap. XXIII, vers. 12; — chap. XXIX, vers. 14.

(4) Chap. IV, vers. 17, 18; — chap. XXV, vers. 5, 6.

J'ai dit dans mes transports : Pourquoi ces maux cruels,
Dont je suis accablé ? Vos yeux sont-ils charnels ?
Et tandis que je traîne une pénible vie,
Pourquoi voit-on fleurir la race de l'impie ? (1)

Lui pour qui le blasphème est rempli de douceur,
Qui dit : Qu'est-il besoin d'honorer le Seigneur ?
Qui contriste la veuve ; et dans ses jours de crimes
Dépouille l'orphelin, insulte à ses victimes (2).

L'assassin dès l'aurore a quitté son réduit,
Et l'adultère attend le moment de la nuit :
Ils cherchent les détours ; dans leurs obliques voies,
Ainsi que les hibous, ils vont chercher leurs proies (3).

Mais ils sont réservés au jour du jugement ;
Déjà le bras vengeur prépare leur tourment :
Ils boiront sa fureur, et du sein des délices,
Ils seront transportés dans le lieu des supplices (4).

On rira de leurs maux, on les outragera,
A leurs cris furieux l'enfer applaudira :
Leur chute épouvantable étonnera la terre,
Et les fils porteront la peine de leur père (5).

---

(1) Chap. XXXIX, vers. 35 ; — chap. X, vers. 2, 3, 4 ; — chap. XXI, vers. 7, 8.

(2) Chap. XXI, vers. 14, 15 ; — chap. XXIV, vers. 3, 4, 11.

(3) Chap. XXIV, vers. 14, 15.

(4) Chap. XXI, vers. 20, 30 ; — chap. XX, vers. 22, 23.

(5) Chap. XXII, vers. 19 ; — chap. XXI, vers. 19, 33 ; — chap. XVIII, vers. 20.

Mais il sera béni l'appui des malheureux,
Qui fut l'œil de l'aveugle, et le pied du boiteux :
Qui, méprisant l'orgueil d'une vaine richesse,
Voulut lui préférer le don de la sagesse (1).

Au sein de l'Éternel, et comblé de faveur,
Alors il comprendra le but du Créateur,
Et le prix de ces maux, souffrance passagère,
Par lesquels Dieu voulut l'éprouver sur la terre (2).

---

(1) Chap. XXIX, vers. 13, 15; — chap. XXVIII, vers. 12, 15, 16.

(2) Chap. XIX, vers. 25, 27; — chap. XXIII, vers. 10.

DON QUICHOTTE,

POEME HÉROI-COMIQUE, EN SIX CHANTS.

CHANT PREMIER.

Sujet du Poëme. — Naissance et Éducation de Don Quichotte. — Son Départ avec son Écuyer Sancho Pança. — Aventure des Forges. — Combat du Moulin à vent. — Nuit passée chez des Chevriers.

A Don Quichotte, au héros de la Manche,
Ma faible Muse a consacré ces chants;
Quand *d'Arouet* il faudrait les talens,
Et d'un Stentor la voix sonore et franche,
Pour célébrer tant de faits éclatans.
N'importe; il faut conter les aventures
Du Castillan, la fleur des chevaliers :
De ses exploits, de ses traits singuliers,
J'esquisserai les naïves peintures.
Inspirez-moi, Nymphes du Toboso,
Vous, dont je dois chanter la Dulcinée,
Qui du héros fixa la destinée.

O Don Quichotte! illustre Ecce-Homo!
Vrai parangon d'honneur et de constance!
Qui peut savoir le nombre des géans
Qu'eût transpercés ta redoutable lance,
Sans le tissu des noirs enchantemens,
Qui contre toi firent tourner la chance?
Qui sait combien ta trop brusque vaillance
Fit sur ton chef pleuvoir de horions?
Des vieux romans les fameux champions,
Les chevaliers dits de la table ronde,
Les douze pairs de valeur sans seconde,
Les Amadis, les Renaud, les Roland;
Tout ce qu'on vit de chevaliers errans,
Seront au plus les rivaux de ta gloire :
Aussi bien qu'eux tu vivras dans l'histoire;
Aussi bien qu'eux tu servis Cupidon;
Aussi bien qu'eux tu perdis la raison.

Dans un château d'antique architecture,
Notre héros ayant reçu le jour,
Dès son jeune âge entendit la lecture
Des romanciers, et leurs propos d'amour.
Bientôt il fut savant en courtoisie :
Nul ne connut mieux que ce paladin
Les us et lois de la chevalerie,
Seule science utile au genre humain.

Dans son grenier il découvre une armure,
Une rondache, un vieux casque brisé :

Il s'en revêt, l'ajuste à sa figure,
Et s'admirant, marche ainsi déguisé.
Dès ce moment sa cervelle égarée
Ne rêve plus que tournois, que combats,
Traître éprouvant la force de son bras,
Brigands occis et beauté délivrée.
Allons, dit-il, me voilà chevalier;
Il ne faut plus qu'un fidèle écuyer,
Puis de mon cœur une belle adorée,
Mon cimeterre, avec un dextrier.
Or, tout cela m'est chose très-facile;
J'ai Dulcinée au palais Toboso,
Et Rossinante, et mon fermier Sancho.
Ciel! à mes vœux quand tout devient docile,
Sois favorable à mon juste désir.
Des pleurs alors sur son maigre visage
Coulent à flots : il pousse un long soupir,
Puis s'agenouille, et d'un doux avenir
Au fond de l'ame il sent l'heureux présage.

De cinquante ans il avait bientôt l'âge;
D'un noble objet l'amour contemplatif
Convenait fort au chevalier pensif.
Sa Dulcinée était une meunière,
Très-bonne fille, et qui ne pensait guère
A captiver un brillant chevalier;
Bornant ses vœux et son bonheur à plaire
Au riche fils d'un honnête meunier.
Sancho Pança, le futur écuyer,
S'entendait bien à recueillir ses gerbes;

Mais assez mal à son nouveau métier :
Au demeurant grand diseur de proverbes,
Plein de bon sens, quoiqu'un peu singulier ;
Bon paysan, de grotesque figure,
Large du ventre et petit de stature.

Le chevalier l'instruisit en secret
De tout son plan, et ce hardi projet
Du bon Sancho déjà tourne la tête,
Quand il entend que son maître promet
De partager avec lui la conquête
Qu'ils doivent faire, et faire en peu de jours,
D'un beau royaume et de ses alentours.
Pour leur monture ils avaient Rossinante,
Fameux cheval, fort ami du repos,
Et qui jamais ne prenait l'épouvante ;
Bref, digne en tout de porter le héros.
Voilà pour un, qui déjà se pavane,
En caressant son modeste coursier ;
Et l'on convient que Sancho l'écuyer
Qui n'en a point, montera sur son âne.
Enfin un soir tout étant préparé,
Lorsque chacun chez-soi fut retiré,
Qu'on ne vit plus ni valet ni servante ;
Nos deux guerriers sortent de la maison ;
Le chevalier perché sur Rossinante,
Et l'écuyer monté sur son grison.

Par des détours en hâte ils cheminèrent
Toute la nuit, et tout le jour d'après :

Dans un vallon enfin ils s'arrêtèrent,
Fort satisfaits de ce premier succès.
Impatiens de nobles aventures,
En attendant le lever du soleil,
Nos deux héros, accablés de sommeil,
Avaient déjà débridé leurs montures,
Pour se livrer aux douceurs du repos;
Quand tout-à-coup, du fond de la montagne,
Un bruit affreux qu'un grand vent accompagne,
Semble annoncer le retour du chaos.
Un cliquetis de chaînes, de ferrailles,
Par mille échos autour d'eux retentit :
Des coups pressés comme dans les batailles
Doublent l'effroi de cette sombre nuit.

Sancho Pança tombe tout interdit,
Et la frayeur lui coupe la parole :
Mais Don Quichotte, incapable de peur,
Avec plaisir voit commencer son rôle,
Et le danger fait palpiter son cœur.
Sur Rossinante aussitôt il s'élance;
Prend sa rondache, et sur chaque étrier
Il s'affermit; puis, brandissant sa lance,
Tient ce discours au tremblant écuyer :

Tu vois l'horreur de ce vallon sauvage;
L'obscurité nous dérobe les cieux :
Eh bien! ceci redouble mon courage,
Et ce moment vient combler tous mes vœux.
Ami Sancho, je vais braver l'orage;
Demeure ici; tu m'attendras trois jours;

Tu connaîtras alors ma destinée :
Si je péris, va dire à Dulcinée,
Que je suis mort fidèle à mes amours.

Le bon Sancho pleurait à chaudes larmes,
De tout son cœur regrettant son foyer,
Et maudissant le dur métier des armes.
Comme il aimait pourtant le chevalier,
Pour le sauver de ce péril extrême,
Il s'avisa d'un nouveau stratagême :
Serrant la sangle, il passe adroitement
Près de la croupe, et fait un nœud coulant
Autour des pieds du coursier Rossinante.
Le chevalier voulant partir alors,
Pique des deux et fait de vains efforts ;
Il presse, il crie, il bat, s'impatiente ;
Des pieds, des mains, il a beau batailler,
Son dextrier ne fait que sautiller,
Et le héros ne peut rien y comprendre.
Mon cher Sancho, dit-il en soupirant,
Il faut enfin me résoudre à descendre ;
Je ne puis vaincre un tel enchantement :
Demain peut-être, au lever de l'aurore,
Le ciel pour nous sera moins rigoureux :
Prends du repos, et mange si tu peux.

Pendant qu'ainsi Don Quichotte déplore
L'événement dont il est accablé,
Le bon Sancho saisissant la bouteille,
Du contre-temps est bientôt consolé.

Le lendemain avant l'aube vermeille,
Notre héros ne se doutant de rien,
L'écuyer fut retirer le lien
Qu'à Rossinante il avait mis la veille.

Le chevalier voyant poindre le jour,
Se lève et dit : Compagnon, voici l'heure
D'aller combattre au nom du tendre amour ;
Voyons enfin si la chance est meilleure.
Il dit, et s'arme, et pique plein d'ardeur :
Le cheval part, et d'un air intrépide
Marche à grands pas sous la main qui le guide :
Sancho de loin le suit transi de peur.

A peine ont-ils pénétré dans les gorges,
Que le mystère à leurs yeux s'éclaircit ;
Un gros torrent faisait mouvoir des forges ;
C'était de là que venait tout le bruit.
A cet aspect, trompé dans son attente,
Le chevalier demeure confondu :
Quant à Sancho, son rire contenu
Faisait gonfler sa face rayonnante.

Cherchons ailleurs des dangers plus réels,
Dit Don Quichotte, et par notre constance
Soumettons-nous des destins trop cruels :
La gloire est due à la persévérance.

De leurs exploits reprenant donc le cours,
Ils vont errans dans ces lieux romantiques :

Le chevalier noyé dans ses amours,
Et poursuivant ses projets fantastiques,
Croit voir partout des créneaux et des tours :
Au moindre bruit son oreille attentive,
Veut reconnaître à chacun des détours
L'accent plaintif d'une belle captive,
Qui d'un donjon l'appelle à son secours.

Comme ils passaient auprès d'une colline
A nuit tombante ; il croit voir un géant.
Sancho, dit-il, voici certainement
Un beau hasard que le ciel nous destine.
Comme un éclair il part au même instant.
Sancho regarde et dit : Qu'allez-vous faire ?
Monsieur, Monsieur ! c'est un moulin à vent.
Le chevalier que rien ne peut distraire,
Avance et dit : Oses-tu, téméraire,
Braver ainsi la force de mon bras ?
Il frappe alors, en invoquant sa belle,
Sur le moulin, qui du bout de son aile
Lui donne un coup et le jette à vingt pas.

Le bon Sancho crut n'avoir plus de maître :
Il vient en pleurs, il le trouve gisant ;
Et Don Quichotte en le voyant paraître
Lui dit : Mon fils, un être malfaisant
M'a tout-à-coup arraché la victoire :
Je la tenais, lorsqu'un enchantement,
Dont il n'est point d'exemple dans l'histoire,
En un moulin a changé mon géant.

Le sort, mon fils, est jaloux de ma gloire.
Monsieur, dit l'autre, allons au plus pressé;
N'auriez-vous pas une grave blessure?
Le héros dit : je suis un peu froissé,
Et ne suis pas sans quelque meurtrissure;
Mais c'est de quoi je m'abstiens de parler;
Un chevalier ne doit jamais se plaindre :
De mille coups dût-il se voir cribler;
C'est une loi qu'il ne faut point enfreindre.
Sancho parvient alors tant bien que mal,
A replacer Don Quichotte à cheval,
Et dans l'instant lui-même est sur son âne.

Après avoir quelque temps cheminé,
Notre écuyer avise une cabane :
Monsieur, dit-il, nous n'avons pas dîné,
Et le repos vous serait nécessaire :
Entrons ici; sous cette humble chaumière,
Peut-être, est-il des gens hospitaliers :
Notre héros répondit : volontiers.

Les paysans très-bien les accueillirent;
Ces montagnards étaient des chevriers;
Ce qu'ils avaient, de bon cœur ils l'offrirent;
Tous à l'envi choyant les voyageurs :
De leur cabane ils firent les honneurs,
Leur meilleur vin dans une outre ils servirent;
De la marmite on tira du chevreau,
Qu'un des pasteurs servit sur une peau;
Puis tout au tour, pêle-mêle ils s'assirent;
Et du souper chacun prit un morceau.

Pour le dessert on donna du fromage,
Bien conservé, dur comme du ciment :
Sur toute chose on présenta du gland,
Fort renommé dans ce pays sauvage.

Le chevalier cherche à se recueillir,
Prend de ce gland qu'il contemple à loisir,
Puis tout-à-coup parle ainsi d'abondance :
Qu'est devenu ce siècle d'innocence,
Cet âge d'or, où les hommes égaux,
Vivaient heureux sous la loi de nature ?
Ces glands étaient leur seule nourriture :
Dans leur cabane ils goûtaient le repos ;
Les passions n'agitaient point leur ame ;
D'un amour pur ils connaissaient la flamme ;
Lui seul d'hymen allumait le flambeau :
Le sot orgueil, la sordide avarice,
Ne brisaient pas des liens le plus beau :
Nul d'un tyran ne craignait le caprice :
L'horrible guerre et le droit du plus fort,
Sur une terre en tous lieux ravagée
N'étendaient point l'empire de la mort,
Et la vertu n'était point outragée ;
L'appât du gain qui trouble l'univers,
N'exigeait point que l'on passât les mers :
On tressaillait au seul nom de patrie.
Mais dans nos jours d'affreuse barbarie,
Pour protéger la veuve et l'orphelin,
On a besoin de la chevalerie.

Pour vous, amis, dans ce siècle d'airain,
Seuls vous menez une innocente vie;
De tous vos soins mon ame est attendrie;
C'est parmi vous que je retrouve enfin
Ces heureux traits de l'enfance du monde.
Ah! puissiez-vous d'un semblable destin
Jouir long-temps dans une paix profonde!

Les chevriers ravis de ce discours,
A l'écouter fussent restés toujours;
Mais il leur dit : Vos yeux doivent se clore;
Par le sommeil allez vous restaurer.
On obéit; et seul jusqu'à l'aurore,
Pour Dulcinée il alla soupirer.

CHANT SECOND.

Aventure des troupeaux de moutons. — Comment Sancho perd et recouvre son âne. — Rencontre d'une troupe de comédiens de campagne. — Conquête de l'Armet de Membrin. — Nuit passée dans une hôtellerie. — Disgrâce qu'éprouve Sancho dans cette hôtellerie.

Le lendemain, dès l'aube matinale,
On fut debout, et nos deux cavaliers,
Dispos de corps et d'humeur joviale,
Prirent congé de leurs bons chevriers.
Ils vont ensuite, au gré de leurs montures,
Par monts, par vaux, chercher des aventures.

Le chevalier, toujours préoccupé,
Ne voit partout que scènes merveilleuses;
Il se repaît de chimères flatteuses,
Toujours déçu, mais jamais détrompé.

En traversant une vaste bruyère,
Il aperçoit différens tourbillons,
Qui sont formés de l'épaisse poussière
Que font voler des troupeaux de moutons.
Sancho, dit-il, voici des bataillons;
Préparons-nous à dignement combattre :
Dans peu d'instans la plaine que tu vois,
Va devenir un immense théâtre
De faits brillans et de nobles exploits.
Pardon, Seigneur, mais je me donne au diable,
Dit l'écuyer, si de près ou de loin,
S'offre à mes yeux aucun objet semblable.
Eh bien! Sancho, tu vas être témoin,
Dit le héros, de ce combat terrible.
N'entends-tu pas déjà de toutes parts
Les cris confus des enfans du dieu mars,
Et des clairons le tintamarre horrible?
Ne vois-tu pas flotter ces étendards?
C'est des chrétiens la phalange invincible :
Vois les écus de nos preux chevaliers,
Leurs casques d'or, leurs superbes coursiers;
Ces contingens de toutes les puissances;
Ces boucliers, et ces forêts de lances.

De l'autre bord viennent les Sarrasins,
Le roi d'Alger avec ses Africains,
Ceux de Tunis et les Tripolitains :
De leur *allah* les échos retentissent ;
Leur damas brille, et leurs chevaux hennissent.
Je crois, Seigneur, que vous avez raison,
Répond Sancho, vaincu par l'éloquence
Du chevalier ; oui, vers cet horizon,
C'est à coup sûr l'ennemi qui s'avance ;
Mais nous saurons confondre cette engeance.

Or, des moutons déjà le bêlement
Se fait entendre, et l'on voit à l'instant
De mérinos un troupeau magnifique.
Le chevalier frappé d'étonnement,
Sans facultés contre un pouvoir magique,
Maudit cent fois l'indigne enchantement
Qui le poursuit d'un tel acharnement.
Dans son courroux il pousse Rossinante
Au milieu d'eux, lève son morion ;
Puis dit ces mots à la troupe bêlante :

Fiers Musulmans ! dans quelle abjection
Vous a plongés l'oubli de votre gloire !
Quoi ! des héros qu'appelait la victoire
Sont déguisés sous cette humble toison !
Quand tout à l'heure, entourés d'un nuage,
Je vous voyais avancer à grands pas ;
Je me flattais que de braves soldats,
Que des guerriers dignes de mon courage,

Venaient tenter la force de mon bras,
Par leurs exploits méritant mon hommage.
Fiers Musulmans! quelle était mon erreur!
Reprenez donc votre forme première;
Venez du moins tomber avec honneur:
On peut sans honte avouer pour vainqueur
Un chevalier que l'Espagne révère.
Mais ils sont sourds. Eh bien! gent moutonnière,
Suis ton instinct; allez, soyez tondus;
Vous n'êtes faits que pour la bergerie,
Que pour brouter, que pour être vendus,
Et dépecés dans une boucherie.

Quand Don Quichotte eut fini de parler,
Tous les moutons se mirent à bêler,
Et les bergers éclatèrent de rire.
Le chevalier les voit avec dédain;
Sancho l'imite; et filant sans mot dire,
Il suit son maître en un bosquet voisin.

Le chevalier jugea que la prudence
Voulait, qu'étant si près des ennemis,
Qu'il avait vus en moutons travestis,
Il redoublât la nuit de vigilance.
Il voulut donc demeurer à cheval,
Et s'endormit appuyé sur sa lance.
Sancho campé sur son bon animal,
En fit autant, par pure obéissance.

Pendant qu'ainsi nos deux guerriers ronflaient,
Tout auprès d'eux certains vauriens passaient,

Qui trouvant bon de s'approprier l'âne,
Mirent en place un rondin de platane,
Par ses deux bouts posé sur des tréteaux.
Le tout fut fait sans troubler le repos
De l'écuyer : un bât de cette sorte
N'est pas bien tendre, il est vrai, mais qu'importe?
Il n'en sent rien; l'âne est déjà parti,
Et l'écuyer ne sachant qui le porte,
De ce qu'on fait ne prend aucun souci.

Mais au matin, quand il voit sa monture
Ainsi changée en un morceau de bois,
Il devient pâle, il change de figure;
Il veut parler et perd soudain la voix.
Ne pouvant plus garder son équilibre,
Il tourne autour de cet axe qui vibre,
Et tombe à terre en poussant un grand cri.
D'un cas si rare ayant pris connaissance,
Le chevalier en demeure ébahi,
Et cependant fait bonne contenance.
Mon fils, dit-il, reprends un peu tes sens :
C'est un effet de ces enchantemens
Qui sans relâche en tous lieux nous poursuivent :
Console-toi; si d'un âne ils te privent,
Je saurai bien réparer ce malheur :
Avant deux jours je veux par ma valeur,
Te conquérir une jument brillante,
Pour figurer auprès de Rossinante.
Par ce discours Sancho mystifié,
Jurait tout bas, ne pouvant pas mieux faire :

En attendant, il faut qu'il aille à pied.
Il marche donc, tout bouffi de colère,
Pinçant sa barbe, et réduit à se taire.

Comme ils passaient à quelque temps de là,
Auprès d'un champ ils entendirent braire :
Sancho regarde et dit : Parbleu ! voilà
Mon âne ; eh oui ! ce n'est point un peut-être.
C'était lui-même ; ayant senti son maître,
Au grand galop le pauvre âne accourait,
Et le voleur qui pour lors le montait,
Ne pouvait plus le tenir par la bride.
Notre grison, tandis qu'il hésitait,
D'un soubresaut culbutant le perfide,
A le quitter brusquement le décide :
Le chevalier déjà le poursuivait.
Il s'enfuit donc, laissant aller sa proie,
Et se tenant pour dûment averti.

Mais de Sancho qui peut peindre la joie ?
Il est heureux, il retrouve un ami :
Il le caresse, il l'embrasse, il le panse,
Il lui fait part de sa maigre pitance.
Cher compagnon de mes rudes travaux,
Toi qui, dit-il, me les rends supportables,
Toi qui gaîment partages tous mes maux ;
Ah ! désormais soyons inséparables.
L'âne sensible à de si doux propos,
D'un air soumis lui présente son dos
Pour y monter ; puis levant l'encolure,

D'un andaloux il affecte l'allure,
Obéissant et souple sous la main.

Comme ils suivaient un jour le grand chemin,
En admirant le site pittoresque;
Voici venir au trot un paladin,
Et d'histrions une troupe grotesque,
Allant en foire en costume d'acteur,
Et qu'on dirait échappés du Ténare.
L'un est ermite, un autre est ramoneur;
Tel est sorcier, tel autre est en simarre,
Tel est démon, tel autre est empereur.
De tous ces gens l'accoutrement bizarre
Monte la tête au noble chevalier;
D'une aventure il ne fait aucun doute,
Et va se mettre au milieu de la route,
Lance en arrêt, ferme sur son coursier.
Allons, dit-il, il est temps de combattre :
Sans hésiter il pousse au paladin,
Et fait tomber ce héros de théâtre :
Son casque roule et le vainqueur soudain
Le reconnaît pour l'armet de Membrin.
J'avais juré d'en faire la conquête,
Dit-il, je l'ai. Quittant alors le sien,
Il saisit l'autre et le met sur sa tête.

Toute la troupe accourt pour secourir
Le paladin couché dans la poussière;
Sur Don Quichotte on tombe à coups de pierre :

Sancho-Pança trouvant prudent de fuir,
Voit le combat du haut du Mont-Pagnote :
Dans un instant son maître est en compote.
Les histrions croyant l'avoir occis,
Se hâtent tous de vider le pays,
En laissant là le pauvre Don Quichotte.
Sancho retourne accablé de chagrin
Vers le héros qui respirait encore,
Le chef couvert de l'armet de Membrin.
Il le relève, et du ciel qu'il implore
Obtient enfin de voir ses yeux ouverts ;
L'aide à monter sur le bon Rossinante,
Et l'y soutient, quoiqu'un peu de travers.

Non loin de là, par bonheur se présente
Une maison, sise au pied d'un coteau :
Cette maison n'est qu'une hôtellerie ;
Le chevalier la prend pour un château ;
Et l'aubergiste à face rebondie,
Pour le seigneur de la châtellenie.
On les reçoit et sans cérémonie,
On les relègue au fond d'un galetas,
Où, sur des ais servant de matelas
On dresse un lit pour le héros malade.

Dans cette chambre où gît le chevalier,
Il ignorait qu'il eût un camarade ;
Ce camarade était un muletier,
Qui s'était fait un lit bien plus commode,
De foin, de paille, arrangés à sa mode.

Notre héros, tout brisé qu'il était,
Dans la maison vit bien qu'il existait,
Outre la dame épouse respectable
Du châtelain, une personne aimable,
Que pour leur fille il reconnut d'abord :
Dès qu'il la voit, c'est ainsi qu'il raisonne :
Assurément cette jeune personne
Secrètement s'intéresse à mon sort :
Un cœur bien né ne peut être insensible
A tant de gloire, à si haute valeur :
Certes, l'amour lui parle en ma faveur,
Et j'en aurai quelque preuve infaillible.

Une autre fille était dans la maison,
Grosse gagui, Maritorne est son nom :
De cette auberge elle était la servante ;
Riant toujours, et pour les voyageurs
Très-attentive, alerte et prévenante.
Tous désiraient d'obtenir ses faveurs.
Le muletier réussit à lui plaire ;
La belle enfant lui promit qu'elle irait
Sans y manquer l'entretenir d'affaire,
Pendant la nuit, quand chacun dormirait.
A l'heure dite, en simple camisole,
Elle arriva pour tenir sa parole ;
Mais Don Quichotte avait l'œil aux aguets :
Il croit que c'est la jeune châtelaine
Dont il avait admiré les attraits,
Qu'auprès de lui le dieu des cœurs amène :

Il tend ses bras, d'une main la saisit,
Et la contraint de s'asseoir sur son lit.
Dans cet état, la pauvre Maritorne
N'ose souffler, et le héros lui dit :
Illustre objet qu'un doux penchant conduit,
A ma tendresse il n'est aucune borne ;
Le ciel en vous rassembla ses beautés,
Et je vous rends le plus sincère hommage ;
Mais dans l'état où m'a mis mon courage,
Je suis bien peu digne de vos bontés :
De plus je suis l'amant de Dulcinée,
Et mes sermens ont engagé ma foi :
Des chevaliers c'est la suprême loi,
Aucun ne manque à parole donnée.

Le muletier entendant chuchoter,
Du quiproquo commence à se douter ;
Il vient jurant ; le chevalier s'étonne :
De coups de poing le héros est meurtri,
Comme l'on sait qu'un muletier les donne,
Quand on lui prend ce qu'il croit être à lui.
Au bruit qu'ils font, tout le monde s'éveille ;
L'hôte et sa femme arrivent à grands pas,
La lampe en main, pour voir cette merveille :
L'hôte interroge, on ne lui répond pas :
Adroitement Maritorne s'esquive,
Le muletier retourne à son grabat ;
Le chevalier craint de faire un éclat,
Bien convaincu que c'est l'aimable enfant
Du châtelain qui lui rendait visite.

On conclut donc que c'est un revenant;
Chacun alors va reprendre son gîte.

Au point du jour gaîment le lendemain,
Notre héros monté sur Rossinante,
Fait ses adieux au seigneur châtelain;
Puis il soupire en lorgnant son infante.
Le maître approche et réclame son dû;
De tous les frais, dit-il, voici la note.
Y pensez-vous? répondit Don Quichotte;
Tout chevalier sans payer est reçu
Dans les châteaux; vous devez l'avoir lu.
Je n'entends rien à la chevalerie,
Répliqua l'autre avec un ton bourru;
Cette maison est une hôtellerie,
Où de payer un chacun est tenu.
Le chevalier, sans parler davantage,
Pique des deux; il est déjà bien loin :
Mais par malheur Sancho restait en gage,
Qui du débat venait d'être témoin :
On le saisit; sur une couverture
Il est contraint de se laisser porter;
Huit forts gaillards en tiennent la bordure,
Et l'on s'égaye à le faire sauter :
Enfin la troupe après ce badinage,
Sur son baudet l'ayant fait remonter,
A l'écuyer souhaite un bon voyage.

CHANT TROISIÈME.

Beau discours de Don Quichotte sur l'importance de la chevalerie. — Rencontre d'une duchesse et de son époux à la chasse. — Réception brillante qu'ils font au chevalier dans leur château. — Discussion de Don Quichotte avec l'aumômier. — Romance chantée par la duchesse.

Nos voyageurs se trouvant réunis,
Assez long-temps furent sans se rien dire.
Du fond du cœur chacun des deux soupire,
Secrètement rongé par les soucis.
Le bon Sancho rompt enfin le silence.
Monsieur, dit-il, je n'ai pas bien compris
Jusqu'à ce jour, en quoi gît l'importance,
Quels sont le but, les honneurs, les profits,
Si fort vantés de la chevalerie.
Nous avons eu passablement de coups;
Rien autre chose; et moi, de plus que vous,
Comme écuyer de votre seigneurie,
On m'a berné dans cette hôtellerie,
Ce que j'aurai très-long-temps sur le cœur.

Mon cher Sancho, répondit Don Quichotte,
Il est bien vrai; le sort avec rigueur
Nous a traités; ce n'est pas notre faute :
Mais nous verrons finir notre malheur.
Des enchanteurs obstinés à me nuire,
A chaque instant renversent mes projets;

De leurs noirceurs je ressens les effets :
Mais ces complots, je saurai les détruire.
En attendant tu désires savoir
Les vrais secrets de la chevalerie;
Avec plaisir, je me fais un devoir
De t'en donner toute la théorie.

Dès qu'une fois le héros est connu,
Que sur des faits il a fondé sa gloire ;
De ses succès voici quelle est l'histoire :
Déjà son nom est au loin répandu,
On est au fait de tout ce qui le touche,
Et le récit en va de bouche en bouche :
Avec éclat il arrive à la cour
D'un grand monarque ; et dans la capitale,
De son entrée on a fixé le jour.
Pour relever sa marche triomphale,
Le roi lui-même à son grand escalier
Vient recevoir l'illustre chevalier;
Lui prend la main ; puis l'embrasse et le mène
Au grand salon, où se trouve la reine,
Avec l'infante aux yeux pleins de candeur;
Mais qui ne peut s'empêcher d'être émue,
Au sentiment que fait naître la vue
D'un chevalier si digne de son cœur.
Lorsque finit cette courte entrevue,
On le conduit dans son appartement,
Qui de cristaux, d'or et d'azur éclate :
Il est suivi d'un cortége brillant;
On le revêt d'un manteau d'écarlate :

Il va souper avec leurs majestés,
Se trouve assis vis-à-vis de l'infante;
Ses vifs regards adroitement jetés,
Rencontrent ceux de la belle innocente,
Et sont toujours au mieux interprétés.

Or justement le monarque est en guerre
Avec un roi que borne la frontière :
Le chevalier fait offre de son bras;
Le roi charmé cède à sa noble envie;
Et c'est à lui que ce prince confie
L'honneur d'aller défendre ses États.
L'illustre infante est dans un trouble extrême;
A sa croisée elle va vers le soir,
Pour, du héros les adieux recevoir,
Et pour lui dire une fois : je vous aime.
Le chevalier ivre de son bonheur,
Baise la main de la triste princesse,
En lui jurant de revenir vainqueur,
Pour mériter le prix de sa tendresse.

Il part, suivi d'équipages pompeux;
Chez l'ennemi la terreur le devance :
Il se signale en cent combats fameux :
Par sa valeur et son expérience
Sur tous les points il est victorieux.
A son retour, réception brillante;
On le revoit comme un libérateur;
Pour récompense il demande l'infante;
On ne peut rien refuser au vainqueur :
Il a sa main comme il avait son cœur.

Le père meurt en laissant sa couronne
Au chevalier, que sa haute vertu
A désigné pour monter sur le trône.
Le voilà roi : le moment est venu
De se montrer plein de munificence ;
Son écuyer obtient sa récompense ;
On le fait prince, ou duc, ou gouverneur ;
On le marie à la fille d'honneur :
Bref, il devient un des grands du royaume.

Ici Sancho reprend sa belle humeur :
Parbleu ! dit-il, voilà bien le meilleur ;
Assez long-temps j'ai vécu sous le chaume,
J'aurai mon tour à trancher du seigneur :
J'en sais assez pour être gentilhomme.
Mais, au regard de la fille d'honneur,
De la princesse intime confidente,
Je ne tiens pas à m'en voir possesseur ;
Car j'ai ma femme, et bien qu'un peu méchante,
Crainte de pis, Monsieur, je m'en contente.

En discourant, ils virent non loin d'eux
De fauconniers une troupe brillante,
Où paraissait sur un coursier nerveux,
En amazone une dame charmante :
Elle portait un faucon sur le poing.
Ceci me semble être d'heureux présage,
Dit Don Quichotte : enfin le ciel prend soin
De nous : Sancho, cours offrir mon hommage
A son altesse : apprends-lui qui je suis,
Et mon désir d'être près d'elle admis.

Il obéit, et de toute son ame,
Salue, et dit : haute et puissante dame,
Je suis Sancho, votre humble serviteur :
Le chevalier Don Quichotte mon maître,
M'envoie à vous pour vous faire connaître,
Qu'être à vos pieds serait tout son bonheur,
Et vous servir ce qu'il ambitionne.
Monsieur Sancho, répondit l'amazone,
On ne peut mieux remplir sa mission :
Du chevalier qui porte un si beau nom,
Avec plaisir nous verrons la personne,
Ainsi que vous son digne compagnon :
Je vous attends, mon époux va paraître ;
Très-près d'ici se trouve le château.

L'écuyer va rendre compte à son maître,
Et fait du tout un fort joli tableau.
Le chevalier que ce récit enchante
Pique des deux, arrive en un moment,
Met pied à terre, avance, se présente ;
Le duc l'accueille avec empressement :
A la duchesse il fait son compliment ;
Elle y répond d'une façon touchante :
On part de suite ; on arrive au château.

Un page avait porté l'ordre d'avance.
On le reçut avec magnificence ;
Il endossa le superbe manteau,
Suivant les us de la chevalerie :
De point en point chaque cérémonie
Fut observée, et rien ne fut omis.

Un doux parfum autour de lui s'exhale ;
De toutes parts ses yeux sont éblouis :
Un grand festin l'attendait dans la salle ;
Quatre couverts seulement étaient mis :
Le sien était auprès de la duchesse,
Celui du duc se trouvait vis-à-vis :
Le quatrième auprès de son altesse
Pour l'aumônier, pédant, qui par souplesse
S'était rendu le maître du logis ;
Tranchant sur tout et porteur de tristesse.

Lorsque chacun à table fut assis ;
Comme on servait, madame la duchesse
Dit au héros : n'est-il pas indiscret
De vous parler, seigneur, du noble objet
Qui sous ses lois tient votre ame enchaînée ?
Que fait enfin l'aimable Dulcinée ?
Madame, hélas ! répondit le héros,
En m'en parlant vous rouvrez mes blessures :
Des enchanteurs les odieux complots
M'ont traversé dans toutes mes mesures :
Tous les géans que mon bras eût domptés,
M'ont échappé par leur métamorphose :
C'est d'aujourd'hui que, grâce à vos bontés,
J'ose espérer d'en voir finir la cause.

Ce compliment alluma le courroux
De l'aumônier, d'humeur peu débonnaire,
Qu'un tel accueil avait rendu jaloux.

Il dit au duc avec un ton sévère :
Votre excellence aura dans l'avenir,
A rendre compte à Dieu du vain plaisir
Qu'elle se donne, en flattant la manie
De ce pauvre homme atteint de frénésie.
Comment peut-il recouvrer sa raison,
Quand il vous voit partager son délire ?
Ne souffrez plus, seigneur, qu'un vagabond
Soit pour vous-même un sujet de satire.
Et quant à vous, crédule romancier,
Des anciens preux sotte caricature ;
Cessez d'aller comme un aventurier,
Montrer au loin votre triste figure.
Vous voyez bien que partout on se moque
De vos combats, de vos enchantemens,
De Rossinante et de votre air baroque,
De Dulcinée et de tous vos géans.

Le chevalier, dans sa juste colère,
Réfléchissant sur sa position,
Sut étouffer un sentiment vulgaire :
Et surmontant son indignation ;
Monsieur, dit-il, je dois à leurs altesses,
Aux lieux, à moi, de ne point imiter
Ce lâche excès, ces honteuses faiblesses,
Qui hors de vous ont pu vous emporter.
Sous cet habit qui fait qu'on vous révère,
Vous vous croyez, sans doute, tout permis :
En dérogeant à votre caractère,
Vous n'inspirez, monsieur, que du mépris.

C'est cet habit qui vous sauve la vie
En ce moment; et vous êtes heureux,
Que les devoirs de la chevalerie,
Même envers vous, me rendent généreux.
Vous eussiez pu par quelques avis sages
M'ouvrir les yeux, si je suis égaré :
Vous m'accablez des plus sanglans outrages,
En abusant d'un droit toujours sacré.
Vous me blâmez de parcourir le monde
Pour être utile à mes concitoyens,
En les aidant de mes faibles moyens
Contre les maux dont l'univers abonde.
Vous regardez comme de pauvres fous
Ceux dont l'honneur consiste à les défendre;
Et vous trouvez infiniment plus doux
De les honnir sans daigner les entendre.
Peut-être, au lieu d'un pareil dévoûment,
Qui sert parfois, et jamais ne peut nuire;
Je vous aurais trouvé plus indulgent,
Si sourdement cherchant à m'introduire,
Par fausseté, par adulation,
J'eusse voulu me rendre nécessaire,
Pour le profit de mon ambition;
Et m'arroger le pouvoir de tout faire,
Tout réformer, sous prétexte d'abus,
En affichant une morale austère,
Et me couvrant du manteau des vertus.

En entendant ce discours énergique,
Au fond du cœur chacun applaudissait;

L'aumônier seul rougissait, pâlissait;
Et le discours demeura sans réplique.
Enfin de rage il partit brusquement;
Devint l'objet de quelques railleries;
On se permit d'agréables saillies,
Et le festin s'acheva très-gaîment.
Puis, la duchesse ayant la voix charmante,
Pour plaire au duc qu'elle aimait tendrement,
Daigna chanter la Romance suivante.

Que j'aime ces preux chevaliers,
Qui nous sont dépeints dans l'histoire,
Sur leurs fidèles dextriers
Errant pour l'amour et la gloire!

Sous le casque et sous le haubert,
Fiers de leurs pesantes armures;
Ils parcouraient plaine et désert,
Cherchant les nobles aventures.

En lions prêts à se charger,
Ils accouraient à la bataille;
Ne connaissant aucun danger,
Frappant et d'estoc et de taille.

Ces audacieux paladins,
Si fiers sous l'armet et la lance;
Hors des combats étaient humains,
Pleins de tendresse et de constance.

Généreux, loyaux et courtois;
En tous lieux protecteurs des belles;
A leur dame, ainsi qu'à leurs rois,
On les voyait toujours fidèles.

Du noble objet de son ardeur,
Chacun dans sa marche guerrière,
Portait le chiffre et la couleur,
Sur sa cuirasse et sa bannière.

Dans les tournois de tous côtés
Les cris animaient l'espérance;
Et les regards de leurs beautés,
Doublaient leur force et leur vaillance.

Bientôt du vainqueur fortuné
La victoire était célébrée :
Et l'amant était couronné
Des mains d'une amante adorée.

CHANT QUATRIÈME.

Partie de chasse proposée par la Duchesse au Chevalier qui accepte. — On y tue un sanglier. — Grand festin et scène pastorale. — Nouvelles fêtes données au héros. — Ses adieux à ses hôtes, et son départ du château. — Il rencontre de belles dames avec Don Fernand. — Ils se réunissent dans une hôtellerie. — Espiégleries faites à Don Quichotte par les servantes de l'auberge. — Repas splendide donné par Don Fernand.

Après dîner, promenant au jardin,
La dame offrit avec beaucoup de grâce
Au chevalier, d'aller le lendemain,
Dans la forêt, dès l'aube du matin,
Pour se livrer au plaisir de la chasse.
Rien ne pouvait être plus de son goût :
Il témoigna sa vive gratitude
A son altesse : elle disposa tout ;
Et dès l'aurore, avec exactitude,
De ses piqueurs on vit la multitude
S'acheminer au lieu du rendez-vous.
Suivait la dame, ainsi qu'on peint Diane :
A ses côtés chevauchaient son époux,
Le chevalier, puis Sancho sur son âne.

En arrivant, les fanfares, les cris,
Se font entendre, et la chasse commence.
De son coursier la duchesse s'élance ;

Dans un moment tous les postes sont pris,
Les chiens lâchés : l'Amazone s'empare
Du défilé par où le sanglier
Est attendu : le duc, le chevalier
Sont auprès d'elle, et chacun se prépare
A le percer en frappant le premier.
Devant la meute il a pris l'épouvante :
On voit bientôt l'animal furieux :
Ses yeux ardens et sa gueule écumante,
Font frissonner les plus audacieux.
Le chevalier l'attaque avec hardiesse ;
Le duc accourt et frappe au même instant :
Plus prompte encor s'élance la duchesse :
Sous mille coups le monstre est expirant.
On fait un cercle et l'on se félicite ;
Il est chargé sur le dos d'un mulet,
Couvert de fleurs et transporté de suite
Sous une tente où s'apprête un banquet.

Bientôt arrive un festin magnifique ;
Le meilleur vin, les mets les plus exquis,
Sont prodigués au son d'une musique
Qui chasse au loin les importuns soucis.

Mais pour ce jour qu'un beau ciel favorise,
La dame avait ménagé la surprise
D'une autre fête. Auprès du clair ruisseau
Qui serpentait dans la verte prairie,
On vit paraître, arrivant du hameau,
Les jeunes gens sur l'herbette fleurie.

Là, les bergers, bergères en regard,
Sur chaque rive aussitôt se rangèrent
Sous les ormeaux, où groupés avec art,
En chœurs réglés, tour à tour ils chantèrent :

CHOEUR DES BERGERS.

Oh ! qu'heureux sont les cœurs unis
Par une tendre sympathie !
L'amour comble ses favoris
Des plus doux trésors de la vie :
Il leur prodigue les faveurs
De sa délicieuse ivresse :
Sur leurs pas il sème des fleurs,
Et remplit leurs jours d'allégresse.

CHOEUR DES BERGÈRES.

Heureux plutôt qui de ses traits
N'a jamais senti les atteintes !
Il goûte une profonde paix ;
Echo ne redit point ses plaintes.
Sensible à d'innocens plaisirs,
Il vit à l'abri des orages :
Exempt de crainte et de désirs,
Ses jours s'écoulent sans nuages.

CHOEUR DES BERGERS.

L'amour adoucit tous les maux,
Il double toute jouissance ;
Il allége les durs travaux,
Il nous soutient par l'espérance.

Sans lui, tout languit, tout est mort;
Sa présence embellit le monde :
Il est la vie et le ressort
Qui meut les cieux, la terre et l'onde.

CHOEUR DES BERGÈRES.

C'est lui qui trouble l'univers :
C'est ce dieu qui remplit les ames
De soucis, de tourmens divers ;
Rien ne peut modérer ses flammes.
Au lieu de l'aimable gaîté,
Il produit la mélancolie,
Les soupçons, l'infidélité,
Les longs regrets, la jalousie.

CHOEUR DES BERGERS.

C'est le besoin de tous les cœurs ;
Vainement l'orgueil en murmure.
L'ingrate éprouve ses rigueurs ;
Aimer est la loi de nature.
Le temps flétrira vos appas :
Hâtez-vous de jouir, bergères ;
Bergères, ne vous montrez pas
Insensibles à nos prières.

CHOEUR DES BERGÈRES.

Bergers, au plus puissant des dieux,
Nous ne voulons pas nous soustraire ;
Mais en formant trop tôt des nœuds,
On risque un aveu téméraire.

Qui s'engage légèrement,
Souvent, hélas! devient victime :
Pour obtenir le nom d'amant,
Il faut mériter notre estime.

CHOEUR DES BERGERS.

Oui, nous saurons la mériter :
Abjurez de fausses alarmes;
Cessez, cessez de redouter
Un tendre enfant si plein de charmes.
Amour! tes triomphes sont sûrs;
Que tes flammes soient immortelles :
Nous ne t'offrons que des cœurs purs;
Fais-nous trouver des cœurs fidèles.

CHOEUR DES BERGÈRES.

Oui, nous cessons de redouter
Un tendre enfant si plein de charmes :
Nul ne pense à lui résister;
Sa voix dissipe nos alarmes.
Amour! tes triomphes sont sûrs;
Que tes flammes soient immortelles :
Nous ne t'offrons que des cœurs purs;
Fais-nous trouver des cœurs fidèles.

LES DEUX CHOEURS RÉUNIS.

Amour! tes triomphes sont sûrs;
Que tes flammes soient immortelles :
Nous ne t'offrons que des cœurs purs;
Fais-nous trouver des cœurs fidèles.

Ce passe-temps ne finit qu'au flambeau :
Le soir venu, la forêt éclairée
Frappe les yeux d'un spectacle nouveau :
De lampions la route est décorée,
Et l'on reprend le chemin du château.

D'autres plaisirs, et des fêtes nouvelles
Firent trouver ce séjour enchanteur
A nos héros : l'empressement flatteur
Des deux époux; leurs grâces naturelles
Étaient bien faits pour captiver les cœurs.
Mais Don Quichotte appelant la sagesse
A son secours, déjà de la mollesse
Se reprochait les perfides douceurs :
Il rendit grâce à ses hôtes aimables,
Puis il fixa le jour de son départ.
A ses destins tout le monde prit part,
Et lui donna des regrets véritables.
Sancho-Pança n'en inspirait pas moins
Par sa gaîté, ses mots pleins de justesse
Et son bon cœur : madame la duchesse
L'aimait beaucoup, et glissa sans témoins
Deux cents ducats dans une de ses poches;
Puis de bon vin fit remplir les sacoches.

Sur les balcons chacun s'étant porté,
Le chevalier, monté sur Rossinante,
Fit un salut tout plein de dignité :
Puis il reprit sa marche triomphante,
Son écuyer trottant à son côté.

En s'éloignant de ce lieu de Cocagne,
Notre héros crut se sentir plus fort :
A chaque pas vers la rase campagne,
Il renaissait et prenait du ressort.
Ami, dit-il, il n'est sur cette terre
Qu'un seul vrai bien dont mon cœur soit flatté,
Qui ne soit point une vaine chimère ;
Un seul trésor, et c'est la liberté.
Tous les plaisirs qu'inventa la mollesse
Contre l'ennui se trouvent en défaut :
Ceux que procure une immense richesse
N'ont aucun prix, sans ce don du Très-Haut.
Que de respects, de délicats hommages
Dans ce château m'ont été prodigués !
Que de grandeur dans ces deux personnages !
Combien d'égards et de soins distingués !
Eh bien ! Sancho, cette magnificence
Ne m'offrait rien qui charmât mon désir :
Je me sentais dans une dépendance
Dont tant d'honneurs ne pouvaient m'affranchir.
Heureux qui peut se suffire à soi-même,
Gagner son pain par son propre labeur ;
Pour qui la paix est le bonheur suprême,
Et dont le ciel est le seul bienfaiteur !

Ah ! dit Sancho, vous pouvez, mon cher maître,
Vous rassurer contre de tels dangers :
Loué soit Dieu qui nous a fait connaître
Des gens si bons envers les étrangers !

Nous trouverons assez d'hôtelleries
Où nous serons et battus et bernés.
N'y pensons plus ; j'ai les poches garnies :
Vive Madame, et ses amples dînés !

Ayant repris le cours de leurs voyages :
Sur la chaussée arrivèrent un soir,
Venant vers eux, de brillans équipages :
Le chevalier s'approcha pour les voir,
Fit arrêter, vit des dames charmantes,
Qu'accompagnaient de fort beaux cavaliers.
Il étonna d'abord ces élégantes
Par sa tournure et ses airs singuliers :
Mais ayant dit qu'il était Don Quichotte,
Défenseur né du sexe et de l'honneur,
On devina sur-le-champ sa marotte :
Chacun lui fit un compliment flatteur
Sur sa bravoure et sur sa courtoisie.
Comme ils allaient dans une hôtellerie
Du voisinage, on obtint du héros
Qu'il y viendrait avec la compagnie,
Passer la nuit pour prendre du repos.

Les voyageurs ayant mis pied à terre,
On s'établit dans les appartemens ;
On fit venir des rafraîchissemens,
Puis l'on causa de façon familière.
On fit connaître au noble chevalier
Les noms pompeux, la naissance et l'histoire
De chaque dame en son particulier.

Notre héros ne manqua pas de croire
A tous les faits qui lui furent contés.
Mais il serait ici trop long de dire
Par quel hasard tant de jeunes beautés
Se trouvaient là : qu'importe? il doit suffire
D'être informé que l'amour et l'honneur
Avaient ourdi toutes leurs aventures :
Qu'à Don Fernand, riche et vaillant seigneur,
Appartenaient et laquais et voitures,
Et qu'on suivait la route de Madrid.

Fallut céder au pouvoir de Morphée;
On se quitta pour achever la nuit :
Mais du héros la cervelle échauffée
Ne permit pas qu'il fût se mettre au lit.
Pour faire honneur aux illustres altesses,
Il fit la garde autour de la maison
Sur Rossinante; ainsi qu'aux forteresses,
On met toujours des gens en faction.

Quand tout dormit, excepté les servantes;
De celles-ci deux furent au grenier
Sans faire bruit; puis les deux innocentes
D'un ton plaintif, sirènes attrayantes,
Firent appel au galant chevalier.
Pour l'enhardir, au beau clair de la lune,
Par la lucarne il ne s'en montra qu'une.
Il l'aperçut, vint près d'elle et lui dit :
Jeune beauté, que ne m'est-il possible
De vous prouver combien je suis sensible
Au tendre amour qui vers moi vous conduit!

Mais Dulcinée à ses lois m'asservit.
Aux doux sermens qu'il a faits à sa belle,
Un chevalier ne peut être infidèle.
Ah! lui dit-elle, illustre paladin,
Ma destinée est donc bien malheureuse :
Daignez du moins approcher votre main,
Pour la livrer à ma bouche amoureuse.
Notre héros, touché de sa douleur,
Se met debout, les pieds sur Rossinante :
Eh bien! dit-il, faites votre bonheur;
Vous la tenez, cette main triomphante.

En ce moment le licou du baudet,
Que tenaient prêt les femelles perfides,
Du chevalier saisissant le poignet,
Et le serrant au châssis du volet,
Forme aussitôt un nœud des plus solides.
Pour s'en tirer il fit de vains efforts.
Heureusement le sage Rossinante
Ne bougea pas; car le poids de son corps
L'eût disloqué. Pourtant l'angoisse augmente;
Comment tenir dans un état pareil?
Le bon Sancho n'entendait chose au monde :
Pendant qu'il est dans les bras du sommeil,
Faut-il qu'ainsi son maître se morfonde?
Oh! que dura cette terrible nuit!

Au point du jour, la maligne servante
Défait le nœud : le pauvre Rossinante
Quitte son poste en entendant du bruit.

Ce mouvement fait tomber Don Quichotte
Le long du mur, ainsi qu'une pelote.
Le malheureux était près d'expirer,
Il demeura quelque temps immobile;
Mais commençant enfin à respirer,
Il se relève, et va d'un pas agile
A Rossinante : il monte lestement,
Se raffermit : puis il saisit sa lance,
S'éloigne un peu pour se donner du champ;
Et le courroux redoublant sa vaillance,
D'une voix forte il prononce ces mots :
Apparaissez, auteurs de ces complots!
Vils enchanteurs! je suis à vous attendre :
Me voici prêt; quiconque ose prétendre
Que Don Quichotte a mérité ce sort,
Indigne effet d'une lâche magie,
En a menti; sur quoi je le défie,
Pour en finir par un combat à mort.

On s'empressa de calmer ce transport :
Craignant le bruit en telle conjoncture,
Peut-être aussi l'apparence d'un tort,
Il oublia cette mésaventure;
Et par les soins du seigneur Don Fernand,
On vit bientôt un festin excellent,
Qui ramena la gaîté franche et pure.
Notre héros eut la place d'honneur :
Il sut mêler à la galanterie
L'heureux talent d'un sublime orateur,
Sur les sujets de gloire et de patrie :

Mais s'il parlait de la chevalerie,
Nul ne pouvait s'empêcher en son cœur
D'avoir pitié de sa triste folie.

Le dîner fait, on s'apprête au départ :
On s'applaudit de l'heureuse rencontre,
Et d'un plaisir que l'on dut au hasard.
Chacun s'émeut aux regrets qu'on se montre ;
On part enfin, en se donnant l'espoir
Qu'un jour, peut-être, on pourra se revoir.
Mais las ! déjà la vitesse inégale
De leurs coursiers en sortant du manoir,
A mis entre eux un immense intervalle.

CHANT CINQUIÈME.

Noces de Gamache. — Aventure de Basile et de la belle Quitterie. — Admirable présence d'esprit de Don Quichotte en cette occasion. — Grand festin. — Épithalame de Basile et de Quitterie.

Chaque matin, respirant un air pur,
Nos deux héros, au lever de l'aurore,
Aimaient du ciel à contempler l'azur,
Et les beautés de l'empire de Flore.
En discourant un jour de mille objets,
Que leur offrait un charmant paysage,
Il se trouva qu'à travers des bosquets,
Ils arrivaient près d'un très-beau village.

De toutes parts venaient des jeunes gens,
Avec des fleurs, comme pour une fête;
Remplissant l'air de leurs joyeux accens.

Mon fils Sancho, sais-tu ce qui s'apprête?
Dit Don Quichotte. Il me semble, Seigneur,
Reprit Sancho, que c'est un mariage :
On court en foule, et pour le voisinage,
On le voit bien, c'est un jour de bonheur :
Pour les époux, encor bien davantage.
Le chevalier s'adresse aux jeunes gens :
On lui répond : la belle Quitterie
Avec Gamache aujourd'hui se marie :
C'est le grand jour, vous arrivez à temps;
La noce a lieu dans la grande prairie;
C'est là, Seigneur, que nous nous rassemblons :
Vous y verrez briller notre jeunesse,
Et l'on y vient de tous les environs.
Pour faire honneur à sa belle maîtresse,
Gamache veut étaler sa richesse,
Donner des bals, des fêtes et des jeux :
Il est galant, généreux, magnifique,
Ayant des droits à l'estime publique.....
Il rend pourtant quelqu'un bien malheureux,
Bien malheureux; c'est le pauvre Basile.

Comment cela? dit le bon chevalier :
Il faut tout voir : peut-être est-il facile
De s'arranger; le cas est singulier :
Racontez-moi tout cela, je vous prie.

Lors on lui dit : dès leurs plus jeunes ans,
Nous connaissons Basile et Quitterie :
Le voisinage unissait leurs parens :
Leur amitié commença dès l'enfance,
Et l'un pour l'autre ils se trouvaient formés.
De les unir on avait l'espérance ;
D'un tel projet tous paraissaient charmés.
En grandissant, la jeune pastourelle
Embellissait si bien, que chaque jour
Elle inspirait quelque nouvel amour ;
Mais à Basile elle restait fidèle :
Basile aussi n'avait pas son égal,
Pour la beauté, pour la force et l'adresse,
Tirer de l'arc et monter à cheval.
On admirait sa voix enchanteresse,
Et son esprit plein de délicatesse.

Frères ! vraiment, répond le chevalier,
Je soutiendrai si l'on veut par ce glaive,
Qu'au temps d'Artus, un pareil cavalier
Eût mérité la princesse Geniève,
Malgré les preux et malgré Lancelot.

L'autre reprit : Pour tout dire en un mot,
Chacun l'aimait, voyant sans jalousie
Que l'un à l'autre ils étaient destinés,
Et qu'il aurait la main de Quitterie.
Mais ils étaient tous deux peu fortunés,
Et par malheur elle plut à Gamache,
Qui des parens l'obtint facilement.

Basile alors, voyant que l'on arrache
A son espoir celle qu'il aime tant,
Fuit dans les bois, comme atteint de folie,
Loin des humains; et nous le plaignons tous;
Il méritait d'épouser Quitterie.

Ah! dit Sancho, l'on peut être jaloux;
Mais attendons, c'est la fin qui couronne :
On ne tient rien tant qu'on n'est pas au bout.
Notre avenir n'est connu de personne,
Et tant qu'on vit, il est remède à tout.
Pendant qu'il pleut, souvent le soleil brille;
Femme dit oui, dit non dans un moment :
Entre les deux on ne peut seulement
Faire passer la pointe d'une aiguille :
On voit souvent aller du blanc au noir;
Ma foi, le monde est une étrange chose.
L'homme propose, et c'est Dieu qui dispose :
On change bien du matin jusqu'au soir.
Finiras-tu d'enfiler tes sentences?
Dit Don Quichotte. A quoi cela sert-il?
Je ne vois pas que malgré ton babil,
Puissent rester les moindres espérances.

En arrivant, ils virent de danseurs
Sous la feuillée une foule innombrable :
Mille instrumens animaient les acteurs;
L'ensemble offrait un coup-d'œil admirable.
Sous des berceaux étaient les pourvoyeurs,
Les cuisiniers, pâtissiers, rôtisseurs :

Les meilleurs vins servis en abondance,
Les plus beaux fruits entremêlés de fleurs,
Sur des buffets d'une extrême élégance,
Avec des gens qui faisaient les honneurs.

Pour ces messieurs tout plein de complaisance,
Sancho buvait, mangeait, faisait bombance.
Le chevalier, en lieux plus reculés,
Aimait mieux voir les sauts, la pantomime,
Les jeux d'adresse, et les assauts d'escrime;
Les tours de force, et combats simulés.

Enfin le son des trompettes bruyantes,
Vers la hauteur attire tous les yeux;
Et mille voix au loin retentissantes,
Remplissent l'air de sons mélodieux.
Au débouché d'une allée en charmilles,
Déjà l'on voit paraître les familles,
Près de s'unir par des liens si doux,
Qui de leur groupe entourent les époux.
Sur les côtés, une troupe brillante
De cavaliers avait formé deux rangs :
On les voyait s'étendre sur la pente,
Marchant en ordre, au son des instrumens.
On distinguait au centre Quitterie,
Près de Gamache, ayant l'air sérieux,
Les yeux baissés, modeste et recueillie.
Des diamans ornaient ses beaux cheveux,
Et sur sa tête était une couronne.
Tout pâlissait auprès de sa beauté :

On ne voit rien de ce qui l'environne.
A cet aspect, Sancho fut transporté,
Et Don Quichotte avoua que personne,
Jusques alors ne l'avait emporté
Sur Quitterie.... excepté Dulcinée.

Déjà l'autel se trouve préparé :
Sur une estrade où paraît le curé
Pour recevoir les sermens d'hyménée,
L'encens s'élève ; et chacun fait des vœux,
Pour que le ciel daigne bénir ces nœuds.

Les deux époux enfin sont en présence :
Partout au loin règne un profond silence ;
Mais tout-à-coup ce silence est troublé
Par une voix : Arrêtez, disait-elle....
On voit courir un homme échevelé :
Tous sont frappés d'une frayeur mortelle.
Lorsque sur lui sont fixés les regards,
On reconnaît l'infortuné Basile ;
En robe noire, avec les yeux hagards,
L'air égaré : sa démarche vacille ;
Il va se mettre au-devant de l'autel.

Écoutez-moi, dit-il, ô Quitterie !
Je vous adjure au nom de l'Éternel,
Vengeur du crime et de la foi trahie !
N'est-ce pas lui qui reçut le serment
Que votre bouche a répété souvent,
D'être à moi seul, de n'être qu'à Basile ?

Et néanmoins, vous allez à l'instant
Vous parjurer : est-ce d'un cœur tranquille ?
De vos remords je viens vous affranchir,
Vous rendre libre, afin qu'indépendante,
Sans nul délai, vous puissiez accomplir
L'heureux hymen qui comble votre attente.

Il tire alors de sa robe un poignard,
Avec lequel il perce sa poitrine :
Le sang jaillit ; on crie ; on se chagrine,
On vole à lui.... mais il était trop tard.
Le curé vient ; plein de zèle, il s'empresse
D'offrir ses soins dans cette occasion,
Et les secours de la religion :
Mais le mourant refuse en sa détresse
Tous ces secours ; résolu de finir
Dans cet état, à moins que Quitterie
A son salut ne veuille consentir ;
En l'épousant au terme de sa vie,
Pour assister à son dernier soupir.

Le chevalier et l'ecclésiastique
Sont réunis pour ce pieux dessein.
Au nom du ciel, et d'un ton pathétique,
A l'assemblée ils s'adressent soudain.
Chacun approuve ; on presse Quitterie ;
Et ses parens, et Gamache incertain :
Avec instance on menace et l'on prie
L'un après l'autre : on les décide enfin ;

On met Basile auprès de Quitterie,
Qui fond en pleurs, en lui donnant la main;
Et dans l'instant le curé les marie.

Hélas! après cette cérémonie,
Il comptait bien qu'il allait l'enterrer :
Il n'en fut rien; le bon homme Basile
N'était pas mort : d'un mouvement agile
Il se relève, et chacun d'admirer;
D'étonnement l'assemblée est saisie :
Lui de nouveau contemplant Quitterie,
Tombe à ses pieds, mais c'est pour l'adorer.
Ce qu'il feignit pour ravoir sa maîtresse,
Fut de sa part un simple tour d'adresse :
Invention que pardonne aisément
Un cœur épris à son fidèle amant.

Mais des parens qui dira la colère,
Et de Gamache, et de tous ses amis?
Les spectateurs demeurent interdits,
Fort inquiets de ce qu'on pourra faire.
Gamache s'arme avec ses partisans
Contre Basile, et pour venger leur gloire.
Mais le héros tient pour obligatoire
Ce qui s'est fait, et se met dans les rangs :
Sur Rossinante intrépide il s'avance
Lance en arrêt parmi les combattans.
A cet aspect la troupe fait silence.

Guerriers! dit-il, à quoi prétendez-vous?

Par leurs sermens Basile et Quitterie,
Et par le cœur, ne sont-ils pas époux ?
N'était-ce pas son amante chérie ?
Voulez-vous donc briser des nœuds si doux ?
Les généraux, aux combats, dans les siéges,
Se sont permis la ruse en tous les temps :
On les approuve ; et pourquoi les amans
N'auraient-ils pas les mêmes priviléges ?
Gamache est riche et Basile n'a rien ;
Faut-il encor lui ravir ce qu'il aime ?
Pourquoi porter sa misère à l'extrême ?
Qu'il ait un cœur, puisque c'est tout son bien.
Le tendre amour ne souffre aucun partage :
En concluant cet autre mariage,
On aurait fait trois êtres malheureux.
Gamache est bon, Gamache est généreux ;
Il peut choisir entre toutes les belles ;
Il en est digne, et je lui réponds d'elles.

Par ce discours chacun fut désarmé :
Du même esprit chacun fut animé :
Gamache même embrassa Don Quichotte.
J'allais, dit-il, faire une grande faute ;
Votre sagesse a su m'en préserver ;
Puissé-je ici toujours vous conserver !
Allons trouver Basile et Quitterie ;
Ces deux époux vous devront leur bonheur :
Je veux finir la fête en leur honneur.

Spontanément chacun alors s'écrie :
Nous sommes tous au comble de nos vœux :

Vive Gamache et Basile l'heureux!
Vive la fleur de la chevalerie!
Vive à jamais la belle Quitterie!

Bientôt on vit commencer le festin;
Gamache en fit les honneurs avec grâce,
Et des regrets le plaisir prit la place.
Les deux époux se tenant par la main,
Le chevalier fit leur épithalame,
En triolets, dans ce chant tout plein d'ame:

« Chantons en chœur un triomphe nouveau:
Célébrons tous Basile et Quitterie:
L'hymen pour eux allume son flambeau.
Chantons en chœur un triomphe nouveau.
Chagrins passés rendent ce jour plus beau:
Oublions-les; que ce soit pour la vie.
Chantons en chœur un triomphe nouveau:
Célébrons tous Basile et Quitterie.

Vous connaissez ce Dieu faible et jaloux;
L'enfant ailé qui nous charme et nous blesse.
On n'est jamais à l'abri de ses coups:
Vous connaissez ce Dieu faible et jaloux.
Qui ne lui doit ses instans les plus doux,
Et les erreurs de sa tendre jeunesse?
Vous connaissez ce Dieu faible et jaloux;
L'enfant ailé qui nous charme et nous blesse.

N'espérons pas triompher de l'amour :
Qui lui résiste offense la nature.
En vain l'on fuit, l'on combat tour à tour :
N'espérons pas triompher de l'amour.
Il naît dans l'homme en lui donnant le jour,
Et dans nos cœurs son feu sacré s'épure.
N'espérons pas triompher de l'amour :
Qui lui résiste offense la nature.

L'être isolé meurt comme il a vécu,
Indifférent à tout ce qui respire.
Froid égoïste, il végète inconnu :
L'être isolé meurt comme il a vécu.
Nul ne le pleure au tombeau descendu,
Et tout entier il rentre au sombre empire.
L'être isolé meurt comme il a vécu,
Indifférent à tout ce qui respire.

Le bien aimer console de tous maux;
Et ceux qu'il fait, il les guérit lui-même.
Un doux regard soutient dans les travaux :
Le bien aimer console de tous maux.
Il rend heureux l'habitant des hameaux :
Tout s'embellit auprès de ce qu'on aime.
Le bien aimer console de tous maux,
Et ceux qu'il fait, il les guérit lui-même.

Gentes faveurs, doux aveux, tendres soins,
Sont les trésors de toute ame sensible.
Ils sont à vous, vos pleurs en sont témoins;
Gentes faveurs, doux aveux, tendres soins,
Ces dons du ciel, premiers de nos besoins.
Malheur à qui porte un cœur inflexible!
Gentes faveurs, doux aveux, tendres soins,
Sont les trésors de toute ame sensible.

Soyez époux, sans cesser d'être amans:
Veuille le ciel bénir vos destinées!
Il comblera nos vœux les plus ardens.
Soyez époux, sans cesser d'être amans.
Dans les enfans de vos petits-enfans,
Puissiez-vous voir vos vertus couronnées!
Soyez époux, sans cesser d'être amans.
Veuille le ciel bénir vos destinées!

Chantons en chœur un triomphe nouveau:
Célébrons tous Basile et Quitterie:
L'hymen pour eux allume son flambeau.
Chantons en chœur un triomphe nouveau.
Chagrins passés rendent ce jour plus beau:
Oublions-les; que ce soit pour la vie.
Chantons en chœur un triomphe nouveau:
Célébrons tous Basile et Quitterie. »

On répéta ces vers plus d'une fois,
Et l'harmonie en rehaussa les charmes.
Le tendre amour ayant repris ses droits,
Des deux époux on vit couler les larmes :
Chez leurs parens en pompe reconduits,
Dès le jour même ils furent en ménage ;
De plus en plus ils vécurent unis,
Et leur bonheur fut toujours sans nuage :
Du chevalier le nom fut conservé :
Son souvenir a passé d'âge en âge,
Et dans les cœurs il demeura gravé.

CHANT SIXIÈME.

Projet formé par Don Quichotte d'aller voir Dulcinée. — Rencontre d'une bande de voleurs dans les bois. — Entrée triomphale du héros dans Barcelone. — Son combat avec le chevalier de la Blanche Lune, sur le rivage de la mer. — Don Quichotte succombe. — Son désespoir. — Il retourne dans son village avec Sancho-Pança. — Joie qui éclate à leur arrivée. — Don Quichotte ne peut se consoler de sa défaite à Barcelone. — Sa mort. — Son Épitaphe.

Le jour suivant, la fête étant finie ;
Après avoir quelque temps cheminé
Par des sentiers, sans but déterminé ;
Notre héros sortant de rêverie,
Dit à Sancho : Mon fils, depuis long-temps,
D'un grand projet mon ame s'est nourrie.

Voici trois mois que nous sommes errans,
Et Dulcinée ignore où je respire.
Conçois-tu bien tout ce que peut produire
Sur un cœur tendre un pareil abandon ?
Je veux enfin lui rendre ma visite :
Telle est, Sancho, ma résolution :
Hâtons nos pas vers les lieux qu'elle habite.
Ah ! dit Sancho, voilà parler raison.
Partout, Seigneur, je marche à votre suite,
Quand ce serait pour prendre sans délai
Possession d'un superbe royaume.
Tout franc, déjà vous paraissez plus gai :
Moi qui ne suis près de vous qu'un atôme,
J'ose approuver ; car vous dites bien vrai,
Que loin d'ici, l'illustre Dulcinée,
N'entendant rien que la voix de l'écho,
Doit dans le fond être fort étonnée
De soupirer toujours incognito,
Et de se voir par vous abandonnée.
D'ailleurs, Monsieur, tous ces enchantemens,
Ces coups de poing, mille autres accidens,
Pourraient fort bien n'avoir pas d'autre cause ;
Car d'être ingrat, c'est à quoi l'on s'expose.
En nous rendant au palais Toboso,
Nous pourrons voir aussi notre village,
Où sont ma fille et madame Sancho,
Qui, j'en suis sûr, chaque matin enrage
De n'avoir plus personne à quereller.
Ami Sancho, c'est parler à miracle,
Dit le héros ; tu seras mon oracle :

Ton intérêt commence à s'en mêler ;
Tant mieux, mon fils, nous aurons moins d'obstacles.

S'étant au bois vers le soir endormis
Sous un grand chêne, avec cette espérance ;
Le lendemain ils furent bien surpris
De se trouver cernés par une engeance
D'hommes armés, ayant l'air de bandits.
Notre héros cherche aussitôt sa lance
Et son cheval ; tout avait été pris.
En pareil cas, la résistance est vaine :
La bande était de cinquante voleurs,
Tous, des passans célèbres détrousseurs.
Parut bientôt monsieur le capitaine
Appelé Roque : il sourit en voyant
Le paladin dans son accoutrement.

Seigneur, dit-il, vous n'avez rien à craindre,
Je ne suis point insensible au malheur ;
Et plus que vous, peut-être, suis-je à plaindre.
La loyauté, le courage et l'honneur,
Ont conservé tous leurs droits sur mon cœur.
Au chevalier, pour lors Roque demande
En tête-à-tête un moment d'entretien :
Puis renvoyant tous les gens de sa bande,
Il leur prescrit de ne toucher à rien.

Quand il se vit seul avec Don Quichotte,

Il dit : Seigneur, vous serez étonné
Qu'un Espagnol, qui fut vrai patriote,
Homme de bien, puisse s'être adonné
Au vil métier que vous me voyez faire.
J'offre à vos yeux un exemple fatal,
Des maux que font à l'ordre social,
Les passions, sans un frein salutaire.
Du sort cruel jouet infortuné,
De faux amis je devins la victime :
Par leurs conseils je me vis entraîné
De chute en chute, et d'abîme en abîme.

Malheur à qui renonce à la vertu !
Dit le héros ; mais tant qu'on la regrette,
C'est un trésor que l'on n'a point perdu.
Aussi long-temps que cette voix secrète
Se fait entendre au fond de notre cœur,
On peut enfin redevenir meilleur.
Cette vertu reprendra son empire,
N'en doutez pas, j'aperçois sa lueur ;
Et c'est encore elle qui vous inspire.
Cette existence, indigne d'un guerrier,
Abjurez-la ; faites-vous chevalier :
C'est le moyen de vous rendre à vous-même.
Ah ! croyez-moi, c'est un nouveau baptême :
Puissé-je, Roque, être votre parrain !

Roque à ces mots fit un léger sourire
A Don Quichotte, en lui serrant la main.

Je vais, dit-il, moi-même vous conduire,
Et vous montrer votre meilleur chemin.
Vous vous trouvez tout près de Barcelone,
Demain matin vous y serez rendus.
Suivant alors des sentiers inconnus;
Ici, dit-il, vous ne craignez personne.
Dans peu d'instans ils furent parvenus
A la hauteur d'où l'on voyait la ville.
Adieu, dit-il, vertueux chevalier;
Comptez sur moi, si je puis être utile.
Lors il l'embrasse, ainsi que l'écuyer,
Les voit partir, tourne bride, et lui-même,
Non sans regrets, s'enfonce dans les bois.

Par un détour, en diligence extrême,
Il avait fait partir un villageois
Pour Barcelone, afin qu'on sût d'avance
Que Don Quichotte y devait arriver.
Le chevalier s'étonna de trouver
Fort en avant, une grande affluence
De cavaliers élégamment vêtus,
Qui, par l'avis du capitaine Roque,
Dès le matin se trouvaient prévenus.
Ils s'écriaient : Enfin voici l'époque
Tant souhaitée, où dans notre cité,
Nous recevons le héros de la Manche.
On le couronne, il est fêté, porté,
Et de laurier chacun offre une branche
Au chevalier, de sa gloire enivré.

Chez Moréno, l'ami du capitaine,
Il se trouvait un festin préparé :
A son hôtel ce jeune homme l'emmène;
Près de sa femme à table il est assis :
Tous les honneurs, les soins, les prévenances,
Sur le héros se trouvent réunis :
Le soir on eut un concert et des danses.

Le jour d'après Moréno proposa
D'aller au port visiter les galères :
Le commandant l'accueillit, l'embrassa,
Et lui rendit les honneurs militaires.
De beaux coussins l'esquif était orné;
Et sur les quais l'on était en parade.
Bientôt après, le signal est donné;
L'on gagne au large, et l'on promène en rade.

De tant d'éclat Sancho tout stupéfait,
Goûtait fort peu cette excessive gloire;
De voir tant d'eau se sentant inquiet.
L'un des rameurs faisant semblant de croire
Qu'il désirait passer à l'autre bord,
Afin de mieux considérer le port;
Comme un enfant sur ses deux bras l'enlève;
Obligeamment le passe à son voisin;
Dans un instant le voyage s'achève
Jusqu'à la proue, ainsi de main en main :
Puis il revient par le même chemin,
Plus mort que vif, et ne sachant s'il rêve.

Quand le héros eut tout examiné,
Et qu'à loisir portant au loin sa vue,
Il eut des lieux embrassé l'étendue,
Il fut de même en pompe ramené;
Et chaque jour ce fut nouvelle fête.

Enfin il veut de ses nobles travaux
Suivre le cours, et le départ s'apprête.
Comme il voyait construire les vaisseaux
Sur le chantier, parut sur le rivage
Un chevalier superbement monté;
Le casque en tête, et cachant son visage
Sous la visière. Avec agilité
Dans tous les sens il parcourait la plage,
Et d'un combat semblait impatient.
Nul ne savait le nom du personnage;
Sur sa cuirasse il portait un croissant.
Vers Don Quichotte il vient caracolant,
S'arrête et dit d'une voix haute et fière :

Preux chevalier! pour combattre avec toi,
J'accours ici d'une terre étrangère.
Par ce blason, tu connaîtras en moi
Le chevalier dit de la Blanche Lune;
Et ma valeur que ta gloire importune,
Te prouvera qu'il est une beauté,
Qui de tous points efface Dulcinée :
Ne soutiens pas sa cause infortunée,
Car dans l'instant tu serais culbuté.
Si ton destin te force à me combattre,
Voici quelle est notre condition;

Vaincu par moi, deux ans dans ta maison
Tu resteras, et sans en rien rabattre :
Vaincu par toi, mes armes, mon cheval,
Moi-même enfin, tout reste en ta puissance.

Notre héros bouillant d'impatience,
Dit : C'est assez. D'un insolent rival
J'ai trop long-temps supporté l'arrogance.
Oui, de grand cœur j'accepte le combat :
Apprends de moi que tu n'es rien qu'un fat ;
Prenons du champ et prépare ta lance.
Tous deux bientôt viennent avec fureur
L'un contre l'autre : une égale valeur
Tient en suspens l'assemblée immobile ;
Mais l'étranger plus fort et plus agile,
Terrasse l'autre et demeure vainqueur.

Le malheureux étendu sur le sable,
A son secours appelait le trépas :
Chacun gémit d'un sort si déplorable,
Mais l'inconnu s'éloignait à grands pas.
Don Moréno ne le perd pas de vue,
Par les détours le suit de rue en rue :
De loin enfin il l'aperçoit entrant
Dans un hôtel dont il connaît l'issue ;
Part comme un trait, et l'y joint à l'instant.
L'autre lui dit : Seigneur, je crois connaître
Le vrai motif qni vous amène ici :
Parlons du fait que vous blâmez, peut-être.

Quand tout à l'heure en guerrier travesti,
Dans ce combat vous m'avez vu paraître,
J'avais un but honnête et généreux.
Depuis long-temps ami de Don Quichotte,
Son confident et son compatriote,
J'ai combattu son penchant malheureux;
Mais sans succès. Ses parens et moi-même,
Avons enfin conçu ce stratagème,
Pour l'obliger, par son propre serment,
A revenir de son égarement.
Voilà, Seigneur, ce que je vous confie.

Moréno dit : Votre sincérité,
Par moi, Seigneur, ne sera point trahie :
Je fais des vœux pour que l'adversité
Puisse servir à guérir sa folie;
Mais je crains bien leur inutilité :
Acceptons-en néanmoins le présage.
Mon nom, dit l'autre, est Samson Carasco,
Et dans l'instant je retourne au village
Du chevalier : adieu, Don Moréno;
Par vos conseils achevez mon ouvrage.

Pendant ce temps, le fidèle Sancho
Restait auprès du chevet de son maître,
Que chez son hôte on avait transporté.
Tous maudissaient cette fatalité;
Par son bon cœur chacun se fit connaître :
La jeune dame en eut le plus grand soin,

Et sut un peu dissiper le nuage.
Après dix jours, il se mit en voyage
Pour son pays : il eut souvent besoin
De s'arrêter pour essuyer ses larmes;
Rêvant sans cesse et négligeant ses armes.

Dès que Sancho reconnut de tout loin
Son humble toit, le lieu de sa naissance,
Il s'écria, transporté de plaisir :
O lieux chéris! qui vites mon enfance;
Objets sacrés d'un tendre souvenir!
Vous seuls pouvez me rendre l'existence;
Je vous revois; c'est pour n'en plus sortir.

Tous deux bientôt entrant dans le village,
En peu d'instans se virent entourés :
De toutes parts on vint sur leur passage,
Avec des cris cent fois réitérés.
C'est, disait-on, le seigneur Don Quichotte,
Le bon Sancho, notre compatriote.
Ces cris étaient répétés par l'écho.
Le curé vint, suivi de Carasco,
La bonne nièce avec la gouvernante,
Et puis Sanchette, et madame Sancho.
Lors on s'embrasse, on court, on saute, on chante,
On fête l'âne, et l'ami Rossinante;
On rit, on pleure, on parle sans raison.

Le chevalier rentré dans sa maison,
Trouve un bon lit et table bien servie!

Tout lui sourit, tous ont l'ame ravie ;
Chacun s'empresse à charmer ses loisirs.
Pour éviter de fâcheux souvenirs,
La nièce avait ôté les antiquailles :
Avec du goût meublé l'appartement,
Et du château fait blanchir les murailles :
Bref, tout offrait un coup-d'œil élégant.

A tant de soins, à ce respect touchant,
Le chevalier se montra fort sensible ;
Il visita la ferme, le jardin,
Et du bosquet la retraite paisible,
En s'efforçant de masquer un chagrin,
A tous les yeux, malgré lui trop visible.
Des lieux voisins, par tendre affection,
En foule on vient pour lui rendre visite,
Pour lui donner quelque distraction ;
Et rarement le bon Sancho le quitte.

Ce fut en vain ; il portait dans son cœur
Le trait mortel qu'il dérobait au monde ;
A Barcelone il prit le ver rongeur
Qui nourrissait sa tristesse profonde :
Et tous les jours chacun avec douleur
Vit empirer cet état de langueur.
Enfin, miné par la mélancolie,
Et revenu de son illusion,
Mais toujours pur, il termina sa vie,
Avec courage et résignation.

Amis, parens, furent inconsolables;
Tous gémissaient, le hameau fut en deuil :
On l'honora de monumens durables;
Chacun sema des fleurs sur son cercueil.
Dans la chapelle on mit un Cénotaphe,
Et sur sa tombe on voit cette épitaphe :

CI-GÎT L'AMI DES VERTUS, DE L'HONNEUR;
IL LES POUSSA JUSQUES AU FANATISME :
ET TOUJOURS BON, VAILLANT, PLEIN DE CANDEUR,
IL DEVINT FOU, PAR EXCÈS D'HÉROÏSME.

LA LANTERNE MAGIQUE.

Voyez la lanterne magique;
Messieurs, la voilà, la voici :
C'est du sérieux, du comique;
C'est tout le monde en raccourci.
D'abord le soleil et la lune,
Les étoiles, le firmament,
Les dieux, le chaos, la fortune;
Enfin ce qu'on a de plus grand.

Voici maintenant les contraires;
Ce sont les borgnes, les bossus,
Les rabougris, les pauvres hères,
Les bancroches et les camus.
Tous sont marqués d'un ridicule,
Chacun a son petit défaut;
De son mieux il le dissimule,
Et rit d'autrui comme un badaud.

Voici la famille royale,
Les spectacles et les jardins :
Voici les lieux où l'on cabale,
Ceux où l'on fait noce et festins :
Admirez la place publique,
Voyez comment on applaudit
A cette oraison pathétique,
Sans savoir ce que l'on y dit.

Vous allez passer en revue
Les sots, les fous, les charlatans,
Suivis de toute la cohue
Des curieux, petits et grands.
Le pédant se croit adorable,
Le rimeur se croit sans égal,
Le nain s'estime redoutable,
Le gazetier grand général.

Voyez comment nos élégantes,
Et leurs fringans adorateurs,
Vont dans ces voitures brillantes
Disputer l'empire des cœurs.
Voici la bergère discrète,
La dévote au joli minois,
Le fat, le jaloux, la coquette
Qui vous regarde en tapinois.

Voici la prude qui soupire
Pour un aimable jouvenceau;
Voici le barbon qui s'admire
Et prend les airs d'un damoiseau.
Regardez la maîtresse en titre
De ce fournisseur gros et gras :
Mais s'il fallait sur ce chapitre
Tout dire, on n'en finirait pas.

Voici mesdames les caillettes
Qui vont faire leur embarras ;
Voici les faiseurs de courbettes
Qui vont quêter de bons repas.
Voyez ce groupe où chacun crie,
C'est le rendez-vous des laquais,
Filoux, chevaliers d'industrie,
Et péronnelles du Marais.

Sous le chaume est une retraite,
Tout là-bas, dans ce petit coin :
C'est la félicité parfaite,
Mais on ne la voit que de loin :
De près on voit la sotte envie,
L'inquiétude avec l'ennui,
La vanité, la calomnie,
L'ambition et le souci.

Je finis là ma kirielle ;
Au retour je vous ferai voir,
Un vieux ménage sans querelle,
Le juif content de son avoir ;
Le phénix, la fille ignorante,
Le marchand qui rit en perdant,
Les héros grands pour leur servante,
Le monde où chacun est content.

TRIOLET.

J'ai vu la cour, j'ai vu la ville;
Je veux aller planter mes choux.
Béni soit mon champêtre asile!
J'ai vu la cour, j'ai vu la ville.
Au hameau je vivais tranquille,
Loin des méchans, loin des jaloux.
J'ai vu la cour, j'ai vu la ville;
Je veux aller planter mes choux.

TRIOLET.

Le temps s'envole à tire-d'aile;
Avec lui s'en vont les amours.
C'est vainement qu'on les rappelle,
Le temps s'envole à tire-d'aile.
Du plaisir la vive étincelle
Brille et disparaît pour toujours.
Le temps s'envole à tire d'aile;
Avec lui s'en vont les amours.

L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

Rien de nouveau sous le soleil,
Dit avec beaucoup de justesse,
Un roi qui n'eut pas son pareil,
En amour, non plus qu'en sagesse :
En un mot, le roi Salomon,
Chantre heureux de la Sunamite,
Flambeau du peuple israélite,
Des bons vivans digne patron :
Salut et gloire à qui l'imite !

Ce qui fut, nous dit-il, sera ;
Tout change et tout reste le même,
Ce qu'on a fait, on le fera,
Du destin c'est la loi suprême.
Parmi tant d'incidens divers,
La bonne et féconde nature
Assigne à chaque créature
Son rôle dans cet univers.
La lumière éclaire les mondes,
Les fleuves sont faits pour couler,
Les oiseaux sont faits pour voler,
Les poissons pour peupler les ondes.

Le printemps vient pour ranimer
Ici-bas tout ce qui respire ;
La rose est là pour nous charmer,
Et les grâces pour nous sourire.
Les mortels sont faits pour jouir,
Pour s'étourdir sur leurs misères,
Pour boire, manger et dormir,
Pour courir après des chimères ;
Vivre sans soins, au jour le jour,
Sans lois, sans maîtres, sans écoles ;
Pour être inconstans et frivoles,
Séduits et trompés par l'amour.

Autant en a dit Epicure ;
C'est très-bien pensé, je vous jure :
Heureux qui file ainsi ses jours !
J'aime cet état de nature,
Et voudrais qu'il durât toujours.
Mais en errant à l'aventure,
Parfois l'on trouve des lions,
Qui de nos corps font leur pâture ;
Des ours très-forts et très-gloutons,
Qui sans scrupule et sans façons
Croquent les êtres raisonnables.
Alors nous cherchons nos semblables,
Et nous formons société
Pour la commune sûreté,
Contre ces bêtes formidables :
C'est fort bien fait, en vérité.

A l'heureux don de la parole,
Joignant un esprit inventif;
Dix doigts surtout, un bras actif,
Dans peu, de l'un à l'autre pôle,
L'homme règne, et tout est captif:
Son port et sa voix sont magiques,
Cérès couronne ses travaux;
Il sait plier les animaux
A ses usages domestiques:
Il apprend à se bien nourrir,
A se loger, à se vêtir;
Le ver pour lui file la soie,
La brebis fournit sa toison,
Le sanglier devient sa proie,
Il a des huîtres à foison:
Du bœuf il fait sa nourriture,
Le cheval lui sert de monture,
Et le chien garde sa maison.
Il reçoit tribut de l'abeille,
De ses poules, de son jardin;
Il mord à la grappe vermeille,
Il s'enivre avec du bon vin:
Tout ne va-t-il pas à merveille?

Oh! s'il savait s'en tenir là!
Mais non, il faudrait pour cela
Qu'il sût jouir avec prudence;
Qu'il pût user, sans abuser,
Régler l'emploi de sa puissance,
Et lui-même se maîtriser.

Il n'en est rien ; c'est un délire ;
Il ne peut se tranquilliser :
Son seul instinct devrait suffire,
Et son génie est en défaut.
Partout l'égoïsme prévaut :
Bientôt de la grande famille
Disparaît l'amour fraternel,
L'intérêt devient personnel,
Partout pénètre la bisbille :
On distingue le *tien* du *mien* ;
S'enrichir, telle est la maxime ;
L'un a tout quand l'autre n'a rien ;
Et n'avoir rien est un grand crime :
Le faible manque de soutien ;
Il s'avilit quand on l'opprime.
Ainsi dans l'ordre social,
A mesure qu'on s'organise,
Tout se gâte, tout tourne à mal ;
Le genre humain se civilise,
Mais la bienveillance se perd :
L'amour-propre et la fantaisie
Détruisent l'ancienne harmonie ;
On cesse d'agir de concert :
L'amitié fait place à l'envie.

Cependant, de ces passions
Il se forme une hiérarchie
De pouvoirs, de prétentions,
De rangs et de distinctions,
De lois, de préjugés, d'usages,

Tantôt absurdes, tantôt sages;
De mécanismes, de ressorts,
De tiraillemens et d'efforts,
Qui changent tout-à-fait la scène.

Dans ce fouillis hétérogène,
Chacun exerce son emploi;
L'un est berger, un autre est roi;
Tout se balance et tout s'enchaîne.
Il est des gens pour amasser,
Il est des gens pour dépenser,
Des fermiers pour nourrir les villes,
Des ouvriers pour être utiles,
Des chanoines pour engraisser,
Des médecins pour le régime,
Des gens de loi pour chicaner,
Des docteurs pour déraisonner,
Des abbés pour prendre la dîme;
Des étourdis pour s'amuser,
Des coquettes pour les séduire,
Des vieillards pour moraliser,
Et des dévotes pour médire :
Des grand'mamans pour radoter,
Des prudes pour chercher à plaire,
Des songes creux pour ne rien faire,
Des philosophes pour douter :
Des diseurs de bonne aventure,
Des rimailleurs pour endormir,
Des oiseaux de mauvais augure,
Des journalistes pour mentir;

Des bergères enchanteresses,
Prêtant l'oreille aux doux propos,
Des belles contant leurs faiblesses
A des prêtres de chair et d'os.
Des curés pour aimer à boire,
Nous marier, nous enterrer;
Des infaillibles pour errer,
Des pédans farcis de grimoire,
Des badauds pour les admirer.
Des guerriers tout couverts de gloire,
Des faquins pour les dénigrer,
Des braves gens pour les pleurer,
Et pour honorer leur mémoire.
Des grands pour avoir des flatteurs,
Que la soif de l'or aiguillonne;
Un serviteur des serviteurs,
Pour porter la triple couronne.
Enfin, l'on va sans savoir où :
En tous lieux la sottise abonde;
Le plus heureux, c'est le plus fou.

Mes amis, ainsi va le monde,
Tout comme au temps de Salomon;
On rit, on pleure, on se querelle;
Le plus fort a toujours raison :
Voilà l'Histoire universelle.

LE GANT.

Le roi des Francs voulant donner un jour
Dans un grand cirque une fête imposante,
Et faire voir aux dames de la cour
Sans nul danger une rixe sanglante;
Y consacra plusieurs des animaux
Qu'on nourrissait dans sa ménagerie :
Puis, entouré de ses nobles vassaux,
Haut se plaça sur une galerie.

Quand tout fut prêt, le roi fit un signal :
Chacun se tut; puis après une pause,
Par chaque porte entre un fier animal;
Et sur-le-champ la porte devient close.
On voit lions, tigres et léopards,
Gueule béante, et frémissant de rage :
Leurs hurlemens, leurs farouches regards,
Aux spectateurs annoncent le carnage.

Lors, échappé de la plus belle main,
On voit tomber un gant dans la rotonde;
Et tous les yeux s'y dirigent soudain :
Ce gant était celui de Cunégonde.
Perle des preux, dit-elle à Lancelot,
S'il est bien vrai que pur soit votre hommage,
Prouvez-le moi; voici mon dernier mot :
Je suis à qui me rapporte ce gage.

Le chevalier par l'honneur excité,
Vole aussitôt, il descend dans l'arène,
Saisit le gant avec dextérité,
Et posément remonte sur la scène.
A cet aspect les animaux rangés,
D'étonnement suspendent leur vengeance;
Et du public les bravos prolongés,
Ont du héros proclamé la vaillance.

Regrets d'avoir exposé son amant,
De Cunégonde alarment la mémoire;
Mais son orgueil se console aisément,
En se flattant d'en partager la gloire.
Son cœur tressaille en entendant les cris,
Roses d'amour colorent son visage;
Et ses beaux yeux lui promettent le prix
Que méritait un si brillant courage.

Voici, dit-il, ce gage respecté,
Par les lions et par les tigres même :
Je vous le rends en toute loyauté;
Il me suffit de ce bonheur extrême,
Et je renonce à toute autre faveur.
Du compliment Cunégonde confuse
Mordit son gant; et chacun de grand cœur,
Cria : Vivat! Lancelot la refuse.

LA GUÉRISON INATTENDUE.

CONTE.

Constance un jour, femme élégante et belle,
Venant de chez sa cousine Isabelle,
Se trouva mal, elle s'évanouit :
Chacun s'empresse, on la met sur son lit :
Le mari vient, l'appelle, se lamente ;
Le tout en vain, la défaillance augmente :
Il faut avoir recours au médecin.
Chez le docteur on court en grande hâte,
Docteur fameux qu'on nommait Anodin.
Celui-ci vient : le nouvel Hippocrate
Tousse, se mouche, et s'assied gravement,
Demande l'âge et le tempérament,
Tâte le pouls et fait une ordonnance.

Comme il sortait, le mari de Constance
Le tire à part dans sa chambre, et lui dit :
Que pensez-vous de cette maladie ?
En souriant le docteur répondit :
Dans un moment votre épouse est guérie ;
Ce signe est bon, Monsieur, ne craignez rien ;
Madame est jeune, et..... vous m'entendez bien.

Le bon époux ne se sentait pas d'aise;
On prend la drogue, et pourtant rien n'apaise
L'excès du mal : vite un autre docteur;
Docteur Tant-pis, qui prend son air rêveur.
Monsieur, dit-il, la maladie est grave,
Ce pouls est dur, Madame a le teint hâve,
Et ce symptôme est des plus dangereux :
N'en doutez pas, c'est un spasme nerveux.
— Vas-t-en bien vite, oiseau de triste augure,
Dit le mari; laisse agir la nature.
On chasse ainsi le docteur vaporeux;
C'est très-bien fait, que la fièvre l'escorte!
Mais la malade, hélas! n'en va pas mieux.

Que faire donc?.... Quelqu'un frappe à la porte;
Apparemment, c'est un nouveau docteur.....
Par bonheur non; c'est le maître tailleur,
Qui vient savoir si de son ministère
Dans la maison l'on n'aurait point affaire.
Constance dit : Hélas! en ce moment
Je n'ai besoin de rien assurément;
De rien du tout, que d'un drap mortuaire
Pour m'enterrer : et cependant si Dieu
M'avait permis de rester sur la terre,
Je soupirais, j'en fais ici l'aveu,
Pour un habit taillé sur le modèle
De celui qu'a ma cousine Isabelle :
Mais non, vous dis-je, adieu, je sens très-bien
Que désormais je n'ai besoin de rien.

Le tailleur sort, le mari l'accompagne ;
Pour un moment il quitte sa compagne.
Or ça, dit-il au tailleur, mon ami,
Vite une robe, ou bien ma femme est morte ;
Vous savez bien comment, de quelle sorte ;
Coûte qui coûte, il la faut aujourd'hui.

L'ouvrier part et met tout en usage,
Chez Isabelle arrange les façons,
Trouve l'étoffe, ordonne à ses garçons
De tout quitter pour finir cet ouvrage :
Avant la nuit déjà tout était fait.

Le tailleur vient, apportant son paquet :
Que contient-il ? ô bonheur ! ô surprise !
La robe faite, ainsi qu'il l'a promise :
L'époux à peine en peut croire ses yeux ;
Il la déploie, et de l'air le plus tendre
Il dit : Mon cœur, il ne faut plus attendre
Pour l'essayer, qu'un instant plus heureux.
Oh ! quand viendra l'époque désirée,
Où j'en pourrai rehausser tes appas ?
La voilà prête, et pour t'en voir parée,
Dès aujourd'hui, que ne ferais-je pas !
Ah ! dit Constance, elle est vraiment charmante ;
Qui, cher époux, de ce soin délicat
Toujours je veux être reconnaissante :
Quoique je sois dans le plus triste état,
Je veux céder à tes vives instances :

Elle s'assied, et malgré ses souffrances,
Fait un effort, s'arrache enfin du lit,
Par son mari sous les bras soutenue;
Passe sa robe, et tout bas elle dit :
Qu'en penses-tu ? L'époux lui répondit :
Je ne te vis jamais si bien vêtue,
Et de trois ans elle te rajeunit.

Constance alors, un peu moins abattue,
Prit deux œufs frais, ne sentit plus de mal,
Et le soir même alla danser au bal.

LES DEUX CHIENS.

FABLE.

Maurice avait deux chiens de diverses humeurs :
Favori, par ses tours, ses sauts et ses gambades,
Avait su captiver les cœurs :
On le menait partout ; sans lui les promenades
N'avaient nul agrément : il cherchait le mouchoir,
Savait monter la garde, et donnait bien la patte.
Chacun près de soi veut l'avoir ;
On le dorlote, on le baise, on le flatte :
Mais souvent le méchant mordait,
Quand on lui faisait des caresses ;
A contretemps il aboyait :
On nommait cela gentillesses,
Et quoi qu'il fît, on l'admirait.

L'autre appelé *Fidèle* était tout le contraire ;
Dans les beaux arts il n'était point instruit,
Et n'avait pas le don de plaire :
Mais c'était un très-bon cerbère,
Vigilant, rôdant jour et nuit,
Ou suivant son maître à la chasse ;

Infatigable et plein d'audace :
Souvent il n'avait que des coups
Pour toute récompense ;
Et cependant il n'était point jaloux,
De ce que l'autre avait la préférence.

Ce pauvre chien mourut ; à peine en la maison
De lui fut-il fait mention.
Mais bientôt tout fut en alarmes,
Quand pareil sort menaça *Favori* :
Ni les tendres soins, ni les larmes,
Ne purent cependant sauver l'être chéri :
Il mourut à son tour, hélas ! d'une colique.
Quel deuil ! chacun cent fois fit son panégyrique :
Que de grâce il avait : c'était un chien parfait,
Le modèle des chiens, un animal unique.

C'est ainsi que le monde est fait ;
Être bon, ce n'est rien, il faut être agréable ;
On pardonne au méchant, pourvu qu'il soit aimable.

LE TEMPS PASSÉ,

OU

DIALOGUE ENTRE Mme FAGOTIN ET M. BARBICHON.

MADAME FAGOTIN.

Ah! bonjour, monsieur Barbichon;
Je maudissais l'humaine engeance,
Et gémissais du mauvais ton,
Qui maintenant domine en France.

M. BARBICHON.

Bonjour, madame Fagotin;
Comme vous, contre la jeunesse
J'ai de l'humeur, je suis chagrin,
Et donne au diable notre espèce.

MADAME FAGOTIN.

Convenez que les jeunes gens
Étaient autrefois plus aimables,
Plus gais et surtout plus galans.
O mœurs! ô siècles déplorables!

M. BARBICHON.

Jadis on trouvait des amis;
Le beau sexe était abordable;
Mais les cœurs se sont refroidis :
D'honneur, c'est inimaginable.

MADAME FAGOTIN.

C'était un éternel printemps;
C'étaient bouquets de fleurs nouvelles
Dont l'odeur enivrait les sens :
On n'en trouve plus de si belles.

M. BARBICHON.

Tout dégénère en ce climat;
Les bonnes choses sont changées;
Les astres perdent leur éclat,
Et les saisons sont dérangées.

MADAME FAGOTIN.

Combien de sots ajustemens!
Qui ne prendrait nos demoiselles
Pour des bergères de romans?
Quel ridicule et quels modèles!

M. BARBICHON.

C'est à s'en tenir les côtés,
De voir toutes ces simagrées;
On dirait des divinités :
La peste soit des mijaurées!

MADAME FAGOTIN.

Plus de rangs, plus de qualité;
On vous préfère une grisette
A la véritable beauté.
Oh! l'extravagance est complète.

M. BARBICHON.

Très-vrai, madame Fagotin;
Vous parlez comme une peinture :
Un petit fat, un aigrefin
Supplante la magistrature.

MADAME FAGOTIN.

Oui, le monde tire à sa fin;
Vous le verrez, je vous le jure;
Je perds mon nom de Fagotin,
Monsieur Barbichon, si ça dure.

TRIOLET.

Quand l'amour nous fait ses adieux,
Battons en retraite au plus vite.
Soyons sages, faute de mieux,
Quand l'amour nous fait ses adieux.
Lorsque le diable devint vieux,
Chacun sait qu'il se fit ermite.
Quand l'amour nous fait ses adieux,
Battons en retraite au plus vite.

TRIOLET.

Le papillon voltige autour
Du feu qui l'attire et le brûle.
Séduit par l'éclat d'un beau jour,
Le papillon voltige autour ;
C'est ainsi qu'au flambeau d'amour
Se consume un cœur trop crédule.
Le papillon voltige autour
Du feu qui l'attire et le brûle.

EUCHARIS ET THÉONE.

CONTE.

Pour passer la barque à Caron,
Deux touchantes beautés, Eucharis et Théone,
Arrivèrent ensemble au bord de l'Achéron,
Portant encor chacune sa couronne,
Emblême d'un cœur innocent.
Eucharis était brune et Théone était blonde :
Caron leur dit en les voyant :
Quoi ! mes enfans ; si tôt quitter le monde,
Pour habiter ce noir séjour !
Seriez-vous, par hasard, des victimes d'amour ?
Eucharis prenant la parole,
Lui dit : Passez-nous, batelier ;
Epargnez-vous un discours si frivole :
Pourquoi chercher à nous mortifier ?
Quant à moi, je ne puis ni ne dois vous entendre :
Les tourmens de l'amour me furent inconnus,
Et pour me garantir des dangers d'un cœur tendre,
J'eus toujours sous les yeux l'exemple des vertus.

Excusez-moi, ma noble demoiselle,
Lui répondit le vieux Caron;
D'offenser fille sage et belle,
Je n'eus jamais l'intention.
Mais vous, dit-il, gentille blonde,
En parlant à Théone, avant de passer l'onde,
Serait-il indiscret aussi,
De vous engager à nous dire
Quel sujet vous amène ici?
Il me semble vous voir sourire.

Théone alors s'explique ainsi :
Pour moi je n'en fais pas mystère;
J'étais là haut simple bergère;
Un berger possédait mon cœur,
Et ce berger faisait tout mon bonheur;
Pour lui j'aurais donné ma vie,
Hélas! elle me fut ravie,
Lorsque j'étais prête à le rendre heureux :
L'hymen allait enfin combler nos vœux,
Quand le trépas inexorable
M'arrache à cet époux, sans doute inconsolable.

Bien, mes enfans, dit le vieux nautonnier;
Entrez toutes deux dans ma barque :
Ce que vous avez dit va se vérifier;
En voici l'infaillible marque :
Si par hasard, l'une ou l'autre a menti,
Nous verrons sa couronne, en quittant le rivage,
De son front à l'instant tomber en témoignage :

C'est ce dont je vous averti :
Tenez-vous bien, gare la lame !

Caron, en achevant ces mots,
Donne en effet son coup de rame ;
La barque à l'instant fend les flots :
Mais ce brusque départ fait tomber la couronne
De la fière Eucharis, et la laisse à Théone.

HISTOIRE D'UNE ROSE.

Une rose naquit,
Devint bouton, s'épanouit :
De fortes épines munie,
Avec honneur elle se défendit ;
Mais l'amour un soir la surprit,
Et la pauvrette fut cueillie.

L'IDÉAL.

SONNET.

Sans souvenirs, sans l'espérance,
Que serait pour nous le présent?
Nos cœurs jouissent par avance;
Nous jouissons en regrettant.

Pour dot, la sage Providence
D'illusions nous fit présent.
L'ame au dehors toujours s'élance,
Et n'est heureuse qu'en rêvant.

Le bonheur pur est impalpable;
C'est l'erreur d'un songe agréable,
L'haleine d'un léger zéphir.

D'un feu follet c'est le prestige;
Un météore qui voltige,
Et que la main ne peut saisir.

BALLADE.

Nul n'est content de son partage,
Chacun se plaint de son état :
On dit grand mal du mariage,
On dit grand mal du célibat.
D'hymen on voit le candidat
Bénir son futur esclavage :
Mais enfin tient-on le contrat ?
On dit grand mal du mariage.

Près de fille au gentil corsage,
Encore à son noviciat,
Aux yeux charmans, au doux langage ;
On dit grand mal du célibat.
Mais lorsqu'on entend le sabbat
Qui se fait dans un sot ménage,
Où l'on querelle, où l'on se bat ;
On dit grand mal du mariage.

D'un vieux garçon tout l'apanage
Est d'être éconduit comme un fat.
Chacun le fuit comme un sauvage ;
On dit grand mal du célibat.
Mais l'époux craint certain éclat,
Il redoute certain présage ;
Ne touchons ce point délicat :
On dit grand mal du mariage.

ENVOI.

Comment terminer ce débat?
De prononcer n'ai le courage.
On dit grand mal du célibat,
On dit grand mal du mariage.

LE MOMENT.

Enfin voici le moment annoncé;
Il va passer, il passe, il est passé.

LES DEUX PÉLERINS.

FABLE.

Le renard dit au loup : le besoin nous harcelle ;
Nous sommes décharnés, et notre barbe gèle.
Sais-tu qu'en ce couvent voisin
Il est des moines charitables ?
On héberge chez eux tout pauvre pélerin :
Ces gens là, d'ordinaire, ont les meilleures tables.
Crois-moi, loup, allons-y : c'est un fâcheux destin,
Que celui d'endurer le froid et la disette.
Parbleu, reprit le loup, ton idée est parfaite.

On part donc, on arrive au guichet du couvent :
Sur l'avis du renard, maître loup se suspend
A la corde de la sonnette ;
Tire, s'agite, et fait un bruit si grand,
Que chacun crut dans l'abbaye
Qu'il éclatait un incendie.
On accourt, et l'on voit le mangeur de moutons :
Et vite, et vite, on s'arme de bâtons ;
Sous les coups redoublés le pauvre diable expire :
On règle que la peau du sire,
Au vénérable abbé servira de manchon.

Mais pendant ces débats, son rusé compagnon,
Dans le couvent se glisse sans mot dire;
Arrive au réfectoire et s'y voit en bon lieu :
Il croque les poulets des serviteurs de Dieu,
S'échappe adroitement, en se mettant à rire
Des moines et du loup : puis part sans dire adieu.

L'ART POÉTIQUE.

Qu'ai-je besoin des leçons d'un Boileau?
J'écris un mot; au hasard, *Pétronille :*
Pour achever, je saisis mon marteau;
Il ne faut plus qu'une cheville.

RONDEAU REDOUBLÉ.

Peine et plaisir, jouissance et douleurs,
De tous nos soins sont le terme et la cause :
Nos passe-temps sont le rire et les pleurs ;
Telle est la loi que la nature impose.

Sans cesse en guerre, unis en toute chose,
Le bien, le mal, tour à tour sont vainqueurs :
Le temps produit, par sa métamorphose,
Peine et plaisir, jouissance et douleurs.

L'homme des champs trouve mille douceurs
Dans les sillons que sa sueur arrose :
Craintes, regrets, espoir, rêves flatteurs,
De tous nos soins sont le terme et la cause.

Soucis toujours sont en plus forte dose,
Par le destin mêlés à ses faveurs :
En bonheur pur nul être ne repose,
Nos passe-temps sont le rire et les pleurs.

Par maints travaux, au prix de ses labeurs,
Chacun obtient le but qu'il se propose;
L'un la richesse, un autre les honneurs :
Telle est la loi que la nature impose.

ENVOI.

Peine et plaisir se disputent nos cœurs;
De bien, de mal, chaque jour se compose :
L'épine aiguë arme de tendres fleurs;
Même l'amour trouve en cueillant la rose
Peine et plaisir.

LE SONNET MANQUÉ.

Rêvant un jour aux moyens d'acquérir
A peu de frais, une gloire immortelle,
Sans trop savoir comment y parvenir :
Fort à propos il me vint en cervelle
De composer un sonnet sans défauts.
Un tel sonnet vaut seul un long poëme ;
Boileau l'a dit, c'est la vérité même.
Je choisis donc un sujet des plus beaux,
Puis à rimer aussitôt je m'escrime :
J'écris un mot que je trouve sublime ;
J'achève un vers en termes solennels,
Inimitable, et digne d'un Voltaire.
Ja, je me vois au rang des immortels,
Tout à côté de Pindare et d'Homère.
Rêvant ainsi, sur ma tête en travail,
Vient se poser une mouche insolente :
D'un mouvement je chasse ce bétail ;
Mais il revient, me nargue, me tourmente,
A mon oreille insulte en bourdonnant.
Lors je me fâche, et rouge de colère,
Je la poursuis, mais inutilement :
Par la fenêtre, à mon ressentiment,
La peste enfin parvient à se soustraire.

Tout sot alors, je reprends mon sonnet,
Dont j'avais mis le premier vers au net :
Mais dans ma tête encor bouleversée,
Je ne puis plus retrouver ma pensée :
A la ravoir je m'évertue en vain ;
De mon cerveau le dépit l'a chassée ;
La mouche impie a changé mon destin.
Mon front s'irrite, et cent fois je le frappe,
J'ai beau creuser, le chef-d'œuvre m'échappe.
Oui, c'en est fait, mon poëme est manqué,
Je perds l'espoir à ce guignon marqué.
De nos grandeurs que les appuis sont frêles !
Comment prévoir ces tristes accidens ?
Ma gloire, hélas ! s'envole sur les ailes
D'un vil insecte ennemi des talens.

LE JOUR DU SABBAT.

ANECDOTE.

Une dame ayant acheté
D'un juif certaine marchandise,
Et son argent étant compté,
Dit : A propos, maître Moïse,
J'oubliais net que c'est jour de sabbat :
Chez-vous c'est un point délicat,
Et je vous sais trop plein de conscience
Pour recevoir aujourd'hui cet argent :
Excusez mon inadvertance ;
Une autre fois je ferai ce paîment.

Notre juif à cette apostrophe
Recompte et ramasse en disant :
Madame, je suis philosophe.

LES DEUX MÉTIERS.

ANECDOTE.

Une vieille de qui le fils,
Pour soldat avait été pris ;
Dans l'espoir d'obtenir enfin sa délivrance,
Sollicitait avec instance
Le Roi qui passait au pays.
Je ne saurais, dit-il, ma bonne Dame ;
Il faut bien défendre l'Etat ;
Et moi-même je suis soldat.
Je le crois, dit la pauvre femme ;
Sire, vous n'avez pas appris d'autre métier :
Mais mon garçon est cordonnier.

LE LION ET LE RENARD.

FABLE.

Sire ! vint dire un jour le renard au lion ;
Tandis que la gent animale
Est devant vos vertus en admiration,
L'âne tout seul donne l'affreux scandale
De dénigrer votre conduite en tout :
Vous ne faites rien à son goût ;
Vous n'avez, à l'entendre braire,
Aucune magnanimité ;
Votre puissance est arbitraire,
Vous ne montrez nulle affabilité.
J'ai désiré par cet avis sincère,
Prouver mon zèle à votre majesté :
Souffrirez-vous qu'un baudet vous insulte ?
Il pourrait bien exciter du tumulte,
Et chacun dit que vous êtes trop bon.
Un grand exemple est nécessaire, Sire,
Vengez l'Etat sur maître Aliboron.
Après quelque réflexion,
Le lion se mit à sourire.
Et dit : Renard ! qu'importe à moi lion
Ce qu'un âne peut dire ?

TRIOLET.

On ne saurait jamais en trop avoir ;
D'argent, de vin et de bonnes fortunes.
C'est mon avis, puisse-t-il en pleuvoir !
On ne saurait jamais en trop avoir.
Ça, qu'on m'amène ici-dans ce manoir
Ample trésor, bon vin, blondes et brunes.
On ne saurait jamais en trop avoir ;
D'argent, de vin et de bonnes fortunes.

TRIOLET.

J'aimais Phylis, l'ingrate m'a quitté :
Hier encor je la croyais fidèle.
O désespoir ! ô perfide beauté !
J'aimais Phylis, l'ingrate m'a quitté.
Trois fois amis, buvons à sa santé,
En attendant que je meure pour elle.
J'aimais Phylis, l'ingrate m'a quitté :
Hier encor je la croyais fidèle.

L'INQUIÉTUDE.

IDYLLE.

Il est jour, et Joseph ne paraît point encore;
Il m'avait tant promis de devancer l'aurore!
Déjà les laboureurs ont repris leurs travaux,
Le vallon retentit du son des chalumeaux.

Il n'est aucun berger qui n'ait à sa maîtresse
Cent fois renouvelé le vœu de sa tendresse,
Et ne soit assuré du plus tendre retour;
Quand moi je reste, hélas! seule avec mon amour.

Voici le bel ormeau, qui nous prête son ombre;
Ce gazon enchanté semé de fleurs sans nombre;
Ce limpide ruisseau qui nous sert de miroir;
Ces oiseaux étonnés de ne plus le revoir.

Sur les moindres objets je trouve son image;
Chaque fois que Zéphire agite le feuillage,
J'écoute avec transport, et c'est toujours en vain;
L'espoir renaît sans cesse et disparaît soudain.

Ah! c'est trop de douleurs pour une ame affaiblie,
Reviens, mon cher Joseph, à la voix d'Émilie :
Doutes-tu d'un amour si souvent éprouvé?
Hélas! je crains bien plus de l'avoir trop prouvé.

Mais, que vois-je? un troupeau fait voler la poussière;
O bonheur! c'est Joseph qui vient par la bruyère :
Je le sens à mon cœur, et mon trouble s'accroît;
Son Azor l'accompagne et déjà m'aperçoit.

Bon chien! fidèle Azor! il devine ma peine :
Comme il accourt vers moi! le voici hors d'haleine;
Azor! ô quel chagrin ton maître m'a donné!
Mais qu'il dise : je t'aime; il est tout pardonné.

QUATRAIN.

S'il existe un cœur cuirassé,
Qui de l'amour n'ait rien à craindre;
Que ce Dieu n'ait jamais blessé :
Qu'il est heureux!.... qu'il est à plaindre!

LE PAPILLON FIXÉ.

ODE ANACRÉONTIQUE.

La jeune Eglé guettait un jour
Un papillon dans la prairie ;
Il caressait l'herbe fleurie ;
Ce papillon, c'était l'Amour.
Cent et cent fois ce dieu s'échappe,
S'éloigne et revient tour à tour :
Si bien qu'enfin Eglé l'attrape.

Après un compliment flatteur,
Sur sa tête riche et dorée,
Et sur sa robe diaprée,
Sur son air vif et sa candeur ;
La belle, ô sort digne d'envie !
Du volage fixe le cœur,
Avec une aiguille choisie.

Mais bientôt, tout en admirant
Et ses détails et son ensemble,
Eglé dit : Il perd, ce me semble,
Je ne sais quoi d'intéressant.
Ce je ne sais quoi, c'est la vie,
Lui dit Amour, qu'en me fixant,
Belle Eglé, vous m'avez ravie.

RONDEAU REDOUBLÉ.

Le soi-disant animal raisonnable,
Serait mieux dit, animal raisonneur :
Car en sottise il est inépuisable ;
Mais en revanche il est grand ergoteur.

De son prochain s'érigeant en censeur,
Seul entre tous il se croit impeccable :
De sa nature il est un peu moqueur,
Le soi-disant animal raisonnable.

Il faut le voir avec son air capable,
Lorsqu'il a mis son bonnet de docteur :
Comme il radote ! au vrai, le pauvre diable
Serait mieux dit, animal raisonneur.

De son savoir toujours admirateur,
Par ses grands mots le pédant vous accable :
N'espérez pas le convaincre d'erreur ;
Car en sottise il est inépuisable.

Vaincu pourtant par un jus délectable,
Il se déride en humant la liqueur :
Et lorsqu'il trinque il est toujours aimable;
Mais en revanche, il est grand ergoteur.

ENVOI.

En vanité l'homme est imperturbable :
Comme du globe il est maître et seigneur,
Il se dépeint à Dieu presque semblable.....
Mais entre nous il est un peu hableur,
Le soi-disant.

COLLOQUE

ENTRE

UN COQ-D'INDE ET UNE OIE.

LE COQ-D'INDE.

Oison, qui fais le merveilleux,
D'où te vient cette gloriole ?

L'OIE.

Dindon, c'est que le capitole
Dut son salut... à mes ayeux.

TRIOLET.

A tout hasard je veux me marier :
C'est parti pris ; j'ai choisi ma future,
Belle à ravir et qu'on doit m'envier :
A tout hasard je veux me marier.
Lors j'aimerai pour me désennuyer,
Fidèlement, pourvu que mon feu dure.
A tout hasard je veux me marier :
C'est parti pris ; j'ai choisi ma future.

TRIOLET.

J'ai deux maîtresses au lieu d'une :
C'est être, ma foi, trop heureux.
Prendrai-je la blonde ou la brune ?
J'ai deux maîtresses au lieu d'une.
La raison dit : N'en prends aucune :
L'amour dit : Pourquoi pas les deux ?
J'ai deux maîtresses au lieu d'une :
C'est être, ma foi, trop heureux.

SONNET BACHIQUE.

On dit que tout va de travers ;
C'est ce que je ne saurais croire :
Quelque ordre émané des enfers,
Défend-il d'aimer ou de boire ?

Dieu nous garde d'un tel revers !
Qu'il brise une trame si noire :
Mais croyez-moi, dans l'univers,
Tout le surplus n'est que grimoire.

Dès le matin, quand j'ai bien bu,
Je ris, je chante lanturlu ;
Sans soucis festoyant ma blonde :

Et pourvu que dans mes repas,
Le bon vin ne me manque pas,
Je dis : Tout va le mieux du monde.

LE MAL D'AMOUR.

RONDEAU.

Du mal d'amour ne puis guérir.
Depuis qu'en ce lieu solitaire,
Mon cœur fut près de se trahir
Pour celui qui m'avait su plaire,
Toujours m'est cher son souvenir.

Faut-il que ce cœur soit martyr?
Dis-moi, raison, que dois-je faire,
Car je sens que je vais mourir
Du mal d'amour.

Ma douleur ne fait que s'aigrir
Dans cette lutte téméraire :
D'un Dieu qu'on ne saurait fléchir,
Il faut bien être tributaire;
Car on ne peut toujours languir
Du mal d'amour.

LES DEUX LAPINS.

FABLE.

Serré de près par deux grands chiens,
Certain lapin s'enfuyait hors d'haleine.
En traversant la plaine,
Il rencontre un des siens,
Qui lui dit : Frère, où vas-tu donc si vite?
Causons un peu, suspends tes pas.
Quoi! dit l'autre; ne vois-tu pas
Ces levriers qui sont à ma poursuite?
— Où donc? — Là-bas, sur ces guérets.
— Ah! je les vois; mais tu t'abuses;
Tes levriers sont des barbets.
— Tu te trompes toi-même, et je les vis de près,
Lorsque dernièrement je déjouai leurs ruses.
— Ce sont barbets, te dis-je. — As-tu perdu le sens?
— Ce sont barbets. — Parions. — J'y consens.....
Ils disputaient encor, quand les chiens arrivèrent :
Levriers ou barbets, tous deux ils les croquèrent.

LE MIROIR.

La petite Charlotte aimait à se mirer,
Comme tant d'autres font, sans être si jolies.
Filles en tous pays aiment à se parer;
Dieu veuille les garder de plus grandes folies!

Charlotte donc portait souvent les yeux
Sur son miroir; arrangeant ses cheveux,
Et composant ses airs de tête;
Se trouvant assez bien, mais voulant être mieux.

Elle avait un frère poëte;
Ce frère était un peu moqueur :
— De vous contempler, chère sœur,
Vous êtes donc insatiable?
Ne vous trouvez-vous pas encore assez aimable?
Charlotte répondit : Mon cher frère l'auteur,
J'en conviens, c'est une sottise :
Mais quand vous guettez les passans,
Pour débiter vos vers (que je crois excellens),
Pensez-vous ne donner sur vous aucune prise?
Vous aimez à vous lire, et moi j'aime à me voir;
J'ai ma manie et vous la vôtre :
S'admirer dans des vers, ou bien dans un miroir,
Mon cher frère, l'un vaut bien l'autre.

HISTOIRE DES CHAPEAUX.

Le premier qui, pour se couvrir,
Des chapeaux inventa l'usage,
Ne songea qu'à se garantir
Du grand soleil et de l'orage.
Les bords du sien tout rabattus
Semblaient une grande corbeille,
Où son chef se trouvait inclus :
Et chacun de crier : merveille !

Il mourut, et son successeur
Eut ce chapeau pour héritage.
Haussant le bord antérieur
Qui lui masquait trop le visage,
Il le rendit par ce moyen,
Plus commode et plus agréable ;
Et chacun dit : Ah ! que c'est bien !
L'expédient est admirable.

Il mourut, et son successeur
Eut ce chapeau pour héritage.
Il met les trois bords en hauteur,
Ce qui l'élève et le dégage.
Trois cornes en font l'ornement,
Et cette galante parure
Fit crier unanimement :
Vive la nouvelle coiffure !

Il mourut, et son successeur
Eut ce chapeau pour héritage.
Celui-ci changea la couleur,
Ce qui fut un grand avantage.
De blanc il le teignit en noir :
On s'extasie, on gesticule ;
Chacun dit : Quel profond savoir !
Qu'un chapeau blanc est ridicule !

Il mourut, et son successeur
Eut ce chapeau pour héritage.
Celui-ci devint l'inventeur
Du *brossage* et du *retapage*.
De bonne toile il le doubla,
Y mit un bouton, une ganse ;
Et tout le peuple s'écria :
C'est un miracle d'élégance.

Il mourut, et son successeur
Eut ce chapeau pour héritage.
Il en rehaussa la valeur,
En l'ornant d'or et de plumage :
Avec grâce il le contourna,
Il en inventa la manœuvre :
Du nouvel art on s'étonna :
Rien ne manqua plus au chef-d'œuvre.

Il mourut, et son successeur
Eut ce chapeau pour héritage.
L'emploi des chapeaux prit faveur,
Chacun voulut en faire usage.
L'homme ainsi d'anneaux en anneaux,
Formant sa chaîne d'industrie,
Par degrés, comme les chapeaux,
Inventa la philosophie.

LE TOMBEAU DE L'AMOUR.

Belles ! pleurez sur le tombeau d'Amour :
Las ! il est mort. — Eh quoi ! mort sans retour ?
— Ah ! sans retour, je ne le certifie :
Il meurt d'un rien, un rien lui rend la vie.

RONDEAU REDOUBLÉ.

Oh ! l'heureux temps de gothique mémoire !
Quand nos barons vivaient sans aucun frein ;
Quand le clergé ne songeait qu'à bien boire :
Quand les plus forts régnaient de droit divin.

Pour dix écus on tuait un vilain ;
On dévastait au loin le territoire,
Et l'on pendait les gens pour un lapin.
Oh ! l'heureux temps de gothique mémoire !

Crasse ignorance était titre de gloire
Chez tout varlet ou seigneur châtelain :
Droit de jambage était noble accessoire,
Quand nos barons vivaient sans aucun frein.

Bien reposé, bien frais, chaque matin,
Dans un bon lit faisant son purgatoire,
Monsieur l'abbé dîmait sur le voisin,
Quand le clergé ne songeait qu'à bien boire.

Le moine épais allait au réfectoire,
Puis confessait la gentille nonain;
A cette belle époque de l'histoire,
Quand les plus forts régnaient de droit divin.

ENVOI.

Tremblant au nom d'un prêtre ultramontain,
Chacun croyait faire œuvre méritoire,
En maudissant et brûlant son prochain,
De par le ciel et le sacré grimoire.
Oh! l'heureux temps!

MADRIGAL.

Zulmé, votre raison sévère
M'interdit jusqu'au nom d'amour:
A peine l'amitié sincère
Ose paraître à votre cour:
Ce timide enfant qui vous fâche,
Effrayé de votre rigueur,
Se tait, se blottit et se cache,
Tout tremblant au fond de mon cœur.

LE VIN, LES FEMMES ET LE JEU.

RONDEAU.

Fort à propos Damon nous arriva
Hier matin : c'était fête au village :
Il fit grand bruit, amplement déjeuna,
Mit tout en train ; et suivant son usage,
De vin mousseux le marquis s'enivra.

Gaillardement alors il attaqua
La jeune Iris, à l'élégant corsage :
Heureusement ce beau feu l'on calma
Fort à propos.

Bientôt au jeu chacun s'évertua :
Notre marquis supporta le dommage ;
Joua va-tout, perdit, se ruina :
Puis en sortant, se pendit au branchage
D'un bel ormeau, qui se rencontra là
Fort à propos.

JUPITER ET LES OISEAUX.

FABLE.

Quand Jupiter eut créé les oiseaux,
Tout le céleste aréopage
Se divertit de ces êtres nouveaux :
Mais tout-à-coup dans le bocage
Le rossignol s'étant mis à chanter,
Ce fut une surprise extrême
Parmi les dieux ; et Jupiter lui-même
Oublia tout pour l'écouter.

A ZOÉ.

Zoé ! l'on vous compare à la reine des fleurs :
Comme la rose on vous trouve brillante.
Et moi je dis : oui la rose est charmante,
Puisqu'elle est comparable à la reine des cœurs.

LE PAON ET LE CORBEAU.

FABLE.

Le paon et le corbeau firent une gageure,
Pour décider qui volerait le mieux.
Le paon n'en pouvant plus, eut recours à l'injure :
Je ne puis voir, dit-il, cet animal hideux ;
Cet oiseau de mauvais augure :
Il faut laisser tout seul ce grossier personnage ;
Il n'est pas fait pour la société.
Mon cher, dit le corbeau, pourquoi ce bavardage ?
Il ne s'agit point ici de beauté ;
Mais d'atteindre le but, afin que l'on décide,
Qui de nous deux a le vol plus rapide.

L'EMBLÊME DU BONHEUR.

Ce joli papillon, qui, d'un vol inégal
Trompe le bambin qui l'épie,
Et le poursuit dans la prairie,
Est l'emblême léger du bonheur idéal,
Qui par une route fleurie,
Nous mène au terme de la vie.

LE RETOUR DU PRINTEMPS.

PASTORALE.

Gentilles bergères,
Quittez le fuseau ;
Laissez vos grand' mères
Garder le hameau.
J'entends l'alouette
Redoubler ses chants,
Et dire : fillette,
Voici le printems.

Déjà Flore étale
Ses nouveaux bouquets,
Le parfum s'exhale
De mille bosquets ;
La fraîche verdure
S'émaille de fleurs ;
Tout dans la nature
Reprend ses couleurs.

L'abeille bourdonne
Au bord des ruisseaux ;
La treille bourgeonne
Autour des ormeaux.
La rose vermeille
Est dans ses atours,
Et Cypris éveille
L'essaim des amours.

L'agile hirondelle
A passé les mers,
Et la tourterelle
Gémit dans les airs.
L'aimable fauvette,
Modulant sa voix,
De sa chansonnette
Attendrit les bois.

La brillante aurore
Et les doux zéphirs,
Au loin font éclore
Les brûlans désirs.
La nymphe timide
Que Faune poursuit,
Vers sa grotte humide
A regret s'enfuit.

L'ombre verdoyante
Du feuillage épais
Dérobe l'amante
Aux yeux indiscrets.
La gaze légère
Qui couvre son sein,
A l'amant sincère
Pardonne un larcin.

Folâtre jeunesse,
Profitez des jours
Faits pour la tendresse,
Et qui sont si courts.
En vain l'hiver chasse
Les jeux et les ris ;
L'hiver est sans glace
Pour des cœurs unis.

Ornez-vous, bergère,
D'une simple fleur ;
Il ne faut pour plaire
Qu'un élan du cœur.
Sans autre parure
On aime à vous voir ;
Prenez l'onde pure
Pour votre miroir.

Gagnez la coudrette
Avec vos bergers ;
Foulez-y l'herbette
De vos pieds légers :
Rasez en cadence
Les jolis gazons,
Et qu'amour balance
Vos deux bras mignons.

La saison invite
Aux tendres aveux ;
Et tout cœur palpite
Du soin d'être heureux.
Belle, ouvrez votre ame
Au doux sentiment,
Couronnez la flamme
D'un fidèle amant.

LA MAISON RUSTIQUE.

PASTORALE.

Amis ! de la ville
Fuyons l'embarras :
Un champêtre asile
A bien plus d'appas.
Que Cérès couronne
Nos heureux labeurs :
De Flore et Pomone
Goûtons les faveurs.

Tout sommeille encore,
Mais voici le jour :
Chacun de l'aurore
Veut voir le retour.
Bientôt tout s'anime;
L'oiseau par son chant,
Tendrement exprime
Son ravissement.

Chacun avec joie
Reprend ses travaux;
Celui-ci s'emploie
Auprès des troupeaux.
On se distribue ;
L'un s'en va piocher,
L'autre à la charrue,
Celui-là faucher.

La fille gentille,
Mise en court jupon,
Avec sa faucille
Part pour la moisson.
L'enfant au bocage
Va chercher des nids,
Et met dans sa cage
Les pauvres petits.

Le soin du ménage
Reste aux grand' mamans ;
Volaille et laitage
Font leur passe-tems :
Le vieillard travaille
Dans le potager ;
Echenille, taille,
Et bêche au verger.

Marthon s'achemine
Au prochain moulin,
Pétrit la farine,
Fait cuire le pain ;
Soigne les abeilles,
Va puiser de l'eau,
Range les bouteilles,
Tourne le berceau.

Tandis que la troupe
Hâte ses travaux,
On mange la soupe
Au bord des ruisseaux ;
L'enfant de Cythère
Gagne chaque jour
Son petit salaire,
En rôdant autour.

Auprès des faneuses
Il va folâtrant,
Près des moissonneuses
On le voit glanant :
Il suit la bergère
Aux lieux ombragés,
Et sait du mystère
Les bois protégés.

Il cueille, il façonne
De jolis bouquets :
Tresse une couronne
Avec des bluets.
Partout de l'ouvrage
Il fait un plaisir,
Ranime, encourage,
Comme un doux zéphir.

Enfin le jour baisse,
On revient gaîment;
L'aimable jeunesse
Arrive en chantant.
Autour de la table
On se réunit;
Chacun fait sa fable,
Mange, boit et rit.

LES VENDANGES.

PASTORALE.

Voici les vendanges,
Amis, en chorus,
Chantons les louanges
Du joyeux Bacchus.
Célébrons la fête
Du dieu des raisins,
Avec la musette
Et les tambourins.

Ça, faisons bombance,
Et surtout trinquons;
Sont en permanence
Pâtés et jambons.
D'un vin délectable
Sans cesse arrosons;
Égayons la table
Avec nos chansons.

Les côteaux, les treilles
Ont comblé nos vœux;
Leurs grappes vermeilles
Enchantent les yeux :
Au loin la campagne
Offre en ce moment,
Pays de Cocagne
Et séjour charmant.

La ville est déserte,
Les hameaux sont pleins;
La jeunesse alerte
Couvre les chemins.
Adieu l'étiquette!
Franche liberté,
Très-peu de toilette,
Beaucoup de gaîté.

Si le bruit redouble,
L'amour en sourit;
Car toujours du trouble
Il fait son profit.
Quand Bacchus suscite
De galans propos,
Cupidon médite
Quelques tours nouveaux.

L'espiégle fertile
En projets divers
Partout se faufile
A tort à travers :
La belle est moins fière,
L'amant plus pressant,
De maman sévère
L'œil plus indulgent.

Déjà l'on prépare
Pressoirs et caveaux ;
Partout on répare
Cuves et tonneaux.
Aux bandes joyeuses
De nos vendangeurs,
Fraîches vendangeuses
Joignent leurs labeurs.

Gentilles fillettes
Vont par les sentiers,
Tenant des serpettes,
Remplir leurs paniers.
Quand besogne est faite,
On rentre au manoir,
On va sur l'herbette
Jaser et s'asseoir.

Mais la cornemuse
Remet tout en train ;
La troupe diffuse
S'arrange soudain :
Le branle commence,
Et chaque garçon,
Haut, fait en cadence
Sauter sa dondon.

Chacun à chacune
Donne le bonsoir ;
Chacun de sa brune
Reçoit doux espoir :
Tous, dispos, agiles,
Exempts de chagrin,
Vont ronfler tranquilles
Jusqu'au lendemain.

LES FRIMAS.

PASTORALE.

La triste froidure
A depuis un mois
De toute parure
Dépouillé les bois.
La gelée enchaîne
Le cours des ruisseaux,
Et de la fontaine
A tari les eaux.

La neige sur terre
Roule en tourbillons,
Et dans l'atmosphère
Voltige en flocons.
Réduits au silence
On voit les oiseaux,
Pour leur subsistance
Chercher les hameaux.

Les sombres nuages
Dérobent le jour :
De nouveaux orages
Fondent tour à tour.
Sur d'immenses plaines
Les flots débordés,
Troublent les domaines
Des champs inondés.

Aux branches s'attache
Le givre en cristaux ;
Il courbe en panache
Les souples rameaux.
Le fougueux Borée
Souffle avec fureur,
Et sur la contrée
Sème la frayeur.

Si par intervalles
Le ciel s'éclaircit,
En bandes joviales
On se divertit :
On lance la neige,
On vole en traîneau,
On va tendre un piége
A quelque moineau.

On a la toupie,
Le noir ramoneur,
Sa marmotte en vie,
Qui plait et fait peur.
On joue à la paume,
A mille autres jeux :
Enfin sous le chaume
On se trouve heureux.

Le berger sincère,
Pendant ces loisirs,
Porte à sa bergère
Tribut de soupirs.
A la conjoncture
L'amour attentif,
Pressé de conclure
N'est jamais oisif.

Le soir on se groupe
Auprès du foyer;
La petite troupe
Songe à s'égayer :
On fait la lecture
D'un conte falot,
Et de l'aventure
Nul ne perd un mot.

Pendant qu'on babille
Marche le fuseau;
On tricote, on tille,
On fait un trousseau :
Sur le mariage
On tombe à la fin,
Et le commérage
En va meilleur train.

De la bonne année
Viennent les cadeaux;
Pour la dulcinée
Bonbons et gâteaux;
Le roi de la féve,
Puis le carnaval,
Que l'hymen achève
En donnant son bal.

ROMANCE

DE JEANNE D'ARC (1).

Amans de la victoire,
Si parfois vous pleurez;
En lisant cette histoire
Vous vous attendrirez.
Une jeune héroïne
Délivre son pays :
De la France en ruine
Relève les débris.

Vertus, grâces, courage,
Généreux sentimens,
Furent tout l'héritage
Qu'elle eut de ses parens.
Jeanne apprit dès l'enfance
A respecter leurs lois,
Bénir la Providence,
Obéir à sa voix.

(1) Cette romance est l'histoire simple et sans aucun mélange de fictions, de *Jeanne d'Arc*, dite *la Pucelle d'Orléans*, qui vécut du temps de Charles VII.

L'honneur en ce royaume
Jadis si florissant,
N'était qu'un vain fantôme,
Un mobile impuissant.
Du trône de ses pères
Charles précipité,
Cherchait loin des affaires
L'indigne volupté (1).

Les Anglais sous leurs princes
Maîtres de nos pays,
Dévastaient nos provinces,
Commandaient dans Paris.
Orléans, de la France
Fixait tous les regards;
La dernière espérance
Etait dans ses remparts.

Jeanne était de Champagne;
Le bruit de nos malheurs,
Jusques dans sa campagne
Alla glacer les cœurs.
Que peut une bergère,
Hélas! à dix-sept ans?
Elle offre sa prière,
Et ses vœux innocens.

---

(1) Personne n'ignore que la belle *Agnès Sorel* fut la maîtresse de Charles VII. Elle était humiliée elle-même de la honteuse insouciance de ce monarque. L'histoire dit qu'elle lui demanda un jour la liberté de se retirer. Charles alarmé

Dans sa ferveur sincère,
Jeanne à diverses fois,
Du Dieu qu'elle révère
Croit entendre la voix :
Cette voix lui répète :
Seconde mes projets ;
Quitte moutons, houlette,
Vole au camp des Français.

Sa candeur et ses larmes
Entraînent Baudricour (1) :
Il lui donne des armes,
Et l'envoie à la cour.
Jeanne sans artifice,
Distingue parmi tous
Le roi, sans nul indice ;
Et tombe à ses genoux (2).

---

voulant en savoir la raison, elle lui répondit que les astrologues lui ayant pronostiqué qu'elle serait aimée du plus grand roi de l'Europe, elle allait trouver le roi d'Angleterre, que probablement cette prédiction regardait, puisque Charles renonçait à ce glorieux titre. Cette réponse fit, dit-on, la plus vive impression sur l'esprit du roi.

(1) Baudricour, commandant de Vaucouleurs, à qui elle s'adressa, la traita d'abord de visionnaire, et voulut la faire exorciser : mais touché enfin par ses instances vives et réitérées, il lui donna des armes et deux gentils-hommes pour l'accompagner, en lui disant : *vas et advienne tout ce qu'il pourra.*

(2) Le roi pour éprouver Jeanne s'était mêlé dans la foule des courtisans, sans aucune marque de dignité : mais elle

Gentil Dauphin, dit-elle,
On m'a donné le nom
De *Jeanne la Pucelle*;
Ainsi suis, et Dieu bon
Veut finir vos alarmes.
S'il vous plaît donner gens;
Courage et *force d'armes*
Sauveront Orléans (1).

D'un ennemi terrible
Par le ciel délivré,
Vous régnerez paisible,
Dans Reims même sacré :
Il a confié, Sire,
Par ses ordres divins,
L'heur de vous y conduire
A mes débiles mains.

L'éloquence de Jeanne
Prouve sa mission;
Dans une paysanne
On admire ce ton :
Son noble enthousiasme
Du roi gagne le cœur,
Et bientôt le sarcasme
Cède au cri de l'honneur.

---

fut à lui sans hésiter, et n'écouta seulement pas ceux qui lui disaient qu'elle se trompait.

(1) On a rapporté ici en substance le discours que Jeanne adressa au roi : les endroits en caractères *italiques* font partie des paroles même dont elle se servit.

Charles met l'Amazone
Au rang des chevaliers ;
Commande qu'on lui donne
Pages et dextriers.
Dans les mains d'une femme
On voit un étendard ;
Et le guerrier s'enflamme
Du feu de son regard.

Bientôt on s'achemine
Aux remparts d'Orléans ;
Un vif espoir ranime
L'effort des habitans.
La marche continue,
Le secours destiné
Arrive, entre à la vue
De l'Anglais étonné.

A sa libératrice
Un chacun vient s'offrir ;
Une main protectrice
Semble les soutenir.
Dans sa propre Bastille (1)
Déjà l'Anglais forcé,
Par le bras d'une fille
Loin des murs est chassé.

---

(1) Nom d'un fort occupé par les Anglais, et duquel ils foudroyaient la ville.

C'est en vain qu'il s'indigne,
Partout il est vaincu :
Son désordre est le signe
D'un courage abattu;
Jeanne victorieuse,
Part, revient, en hâtant
Sa marche périlleuse
Vers son roi qui l'attend.

A Dieu faut rendre gloire,
Dit-elle, et l'adorer :
Couronnez la victoire
En vous faisant sacrer.
Je sais que la prudence
S'oppose à ce dessein;
Mais qu'est la prévoyance
Près d'un ordre divin?

On part sans subsistance
Pour des lieux étrangers;
On traverse la France
Au milieu des dangers.
Jeanne se montre pleine
De courage et de foi;
Elle arrive sans peine
Et fait sacrer son roi (1).

---

(1) On n'avait ni argent, ni vivres : il fallait traverser quatre-vingts lieues de pays occupé par les ennemis : la

Ici, grand Roi, dit-elle,
Finit ma mission ;
Le devoir me rappelle
En mon humble maison :
Jeanne d'Arc n'est point faite
Pour habiter les cours ;
Je veux dans la retraite
Aller finir mes jours (1).

— Non, non, brave amazone,
Je n'y puis consentir ;
Je vous dois la couronne,
Veuillez la soutenir :
Animez le courage
Du Français généreux ;
La gloire vous engage
A la tête des preux.

---

plupart des villes refusaient le passage : Jeanne n'eut qu'à se montrer pour faire disparaître tous les obstacles.

(1) Jeanne avait toujours dit que sa mission se bornait à faire lever le siége d'Orléans et couronner le roi à Reims : jusqu'alors elle se crut inspirée ; mais dès ce moment elle annonça que Dieu cessait de soutenir son bras, et qu'elle n'était plus qu'une faible mortelle. *Et plût à Dieu mon créateur*, disait-elle à l'archevêque de Reims, *que j'eusse à présent la liberté de me retirer auprès de mes parens, pour les servir et garder leurs troupeaux avec ma sœur et mes frères !*

Aux ordres du monarque
Il fallut obéir ;
Partout son drapeau marque
Qu'il faut vaincre ou mourir.
Elle eut ce vrai courage,
Seul digne d'un grand cœur,
Qui voyant le carnage
En adoucit l'horreur (1).

Mais Dieu qui la destine
A la palme des saints,
Permet que l'héroïne
Tombe en d'hostiles mains.
L'Anglais qui l'a surprise
Triomphe avec orgueil (2),
Quand la nouvelle apprise
Met la patrie en deuil.

---

(1) Jeanne ne se servait jamais de son épée : elle portait un étendard qu'elle plantait au haut des brèches, et se jetait à corps perdu parmi les ennemis; mais elle ne voulait tuer personne. Elle était aussi douce et sensible que brave et vertueuse.

(2) Les Anglais regardèrent cet avantage comme si considérable pour eux, qu'ils ordonnèrent des réjouissances publiques, précédées d'un *Te Deum*, en actions de grâces de cet événement.

L'illustre prisonnière
Est conduite à Rouen ;
On la prétend sorcière
Et livrée à satan.
Jeanne d'Arc est remise
Au prélat de Beauvais (1),
Opprobre de l'église,
Qui poursuit son procès.

D'une basse vengeance
On forme le complot :
En vain son innocence
Eclate en chaque mot :
La rage est confondue,
Jeanne est pure envers Dieu,
Mais sa mort résolue ;
On la condamne au feu.

L'exécrable justice
Que rien ne peut toucher,
Annonce son supplice
Et la traîne au bûcher.
Jeanne, en sa peine extrême,
Prie encor pour son roi,
Bénit l'Être suprême,
Se résigne à sa loi.

---

(1) Cet homme odieux se nommait *Pierre Cauchon.* Souillé de tous les vices, et chassé de son siége par les habitans même de Beauvais, il s'était jeté dans le parti du roi d'Angleterre. Il sollicita vivement qu'on le chargeât d'ins-

Sa piété, ses charmes,
D'incroyables tourmens,
Firent verser des larmes
A tous les assistans.
On vit son bourreau même,
Et ses juges en pleurs,
Fuir le juste anathême
Du peuple en ses fureurs (1).

Ainsi finit la vie
De ce pieux martyr,
Qui sauva sa patrie :
Gardons son souvenir.
De son sexe modèle,
Exemple des héros,
Sa gloire est immortelle,
Ainsi que ses travaux.

---

truire le procès de la Pucelle, et il l'obtint. Sa procédure abominable fut révisée dans la suite; la mémoire de Jeanne fut réhabilitée, et ceux de ses juges qui vivaient encore, furent brûlés vifs, comme ils avaient fait brûler cette innocente.

(1) Le peuple poursuivit les juges à coups de pierres; le bourreau fondait en larmes, et le féroce Cauchon lui-même ne put dissimuler celles qui assaillirent ses yeux, lorsque Jeanne lui dit : *Vous êtes cause de ma mort; vous aviez promis de me rendre à l'Église, et vous me livrez à mes ennemis.*

LA BONNE MÈRE,

OU

LE MARIAGE DE CÉSARINE.

La nature, ô ma chère enfant !
Des bras d'une mère qui t'aime
Vient retirer son doux présent,
Pour te rendre mère toi-même.
A devenir ce que je fus
Sa constante loi te destine,
Lorsque je n'existerai plus
Qu'au souvenir de Césarine.

Songe au devoir pénible et doux,
Auquel le nom d'épouse engage :
L'homme est confiant, mais jaloux,
Il est sensible, mais volage.
Comment par de légers plaisirs
Fixer le bonheur dans son ame ?
Comment combler tous ses désirs,
Sans jamais éteindre sa flamme ?

Souvent il cache son chagrin,
Sache en pénétrer le mystère :
Quelquefois sous un air serein
Dissimule ta peine amère :
Si dans le cœur de ton époux
S'allume une flamme parjure ;
Verse en secret tes pleurs jaloux ;
Il reviendra, sois-en bien sûre.

Combien encor de nouveaux soins
Avant d'achever ta carrière,
Pour prévenir tous les besoins
Des enfans dont tu seras mère !
Oh ! quel souci t'agitera,
Lorsque par des degrés visibles,
La nature leur apprendra
Qu'ils sont nés pour être sensibles !

Ne t'afflige cependant pas,
O mon aimable Césarine !
Celui qui fit tout ici-bas,
Soutient tout par sa main divine.
Vas, les pleurs que tu verseras,
Ces alarmes inexprimables,
Aux plaisirs que tu quitteras
Seront, peut-être, préférables.

MONIME,

OU

ÉLÉGIE SUR LA MORT D'UNE JEUNE VILLAGEOISE.

La mort a choisi pour victime,
L'objet de nos plus tendres vœux :
Pleurez, bergers, pleurez Monime ;
Son ame est retournée aux cieux.

Vêtu de blanc, son corps repose
A la lueur de cent flambeaux :
A son chevet est une rose,
Autour d'elle sont des rameaux.

Le son funèbre de la cloche
Ebranle la masse des airs :
La tristesse de proche en proche
Se répand jusqu'aux lieux déserts.

Au loin règne un morne silence,
Les enfans ont quitté leurs jeux :
Pour pleurer avec abondance,
Les vieillards s'enferment chez eux.

Les jeunes filles ses compagnes,
Mises dans leurs habits de deuil,
Vont ramasser dans les campagnes
Des fleurs pour orner son cercueil.

En son honneur le chœur des anges
Adresse un hymne à l'Éternel :
Pour offrir à Dieu leurs louanges
Les prêtres ont paré l'autel.

Déjà la troupe des fidèles,
En oraison sur le préau,
Attend ses dépouilles mortelles,
Pour les placer dans leur tombeau.....

C'en est fait ; cette vierge pure
Est rendue à son créateur :
Monime est dans la sépulture ! !
Répète, écho, notre douleur.

Nous ne verrons plus la bergère,
Dont s'embellissait ce séjour :
Celle qui consolait sa mère
Est enlevée à notre amour.

Nous ne verrons plus la bergère
Qui fit l'honneur de ce hameau,
Vers la cabane de son père
Jouer avec un tendre agneau.

Tant d'innocentes créatures
Que ses accens réunissaient,
Ne recevront plus leurs pâtures
De cette main qu'ils chérissaient.

Non, tu ne verras plus l'aurore,
Ni le soleil à son couchant;
L'astre dont la nuit se décore,
Ni les flambeaux du firmament.

Le chant des oiseaux du bocage
N'arrivera plus jusqu'à toi :
La fauvette par son ramage
Ne causera plus ton émoi.

Nous n'irons plus couper les herbes,
Rassembler et sécher les foins,
Moissonner et lier les gerbes;
Avec toi partageant nos soins.

Nous n'irons plus aux jours de fêtes,
Chanter au bord d'un clair ruisseau;
Cueillir l'aimable violette,
Danser à l'ombre d'un ormeau.

Du tendre épanchement des ames,
Tu n'as point connu la douceur :
Du vif amour jamais les flammes
N'ont pénétré jusqu'à ton cœur.

Berger, peut-être, en peu d'années,
Celle qui cause nos regrets
Eût embelli tes destinées,
En couronnant tous tes souhaits.

Monime a passé sur la terre
Comme une rose qui n'est plus :
Les doux noms d'épouse et de mère
Ne lui seront jamais connus.

O vierge ! en te privant du charme
De ces tendres illusions,
Que le ciel te sauva d'alarmes,
De pleurs, de tristes passions !

Tu ne connaîtras ni l'envie,
Ni le perfide séducteur,
Ni la cruelle jalousie
Qui tyrannise un tendre cœur.

Tu ne verras point nos chaumières
En proie aux ombres du trépas ;
Ni celles qui te furent chères,
Souffrir et mourir dans tes bras.

Tu ne verras pas l'opulence
Insulter l'homme industrieux,
Ni la vertu dans l'indigence,
Ni triompher le crime heureux.

Tu ne verras point ta patrie
Livrée à de sanglans débats ;
Le masque de l'hypocrisie
Servir aux plus noirs attentats.

Dors, ame pure, ame angélique ;
Monime, reçois nos adieux,
Et que ce chant mélancolique
S'élève à toi jusques aux cieux.

Bergers, déposons nos guirlandes
Sur ce lieu baigné de nos pleurs :
A pareil jour, pour nos offrandes,
Tous les ans couvrons-le de fleurs.

ROMANCE

ATTRIBUÉE A UNE RELIGIEUSE.

Quelle solitude profonde!
Parens, amis, j'ai tout quitté :
Entre toi, Fatime, et le monde,
Un mot a mis l'éternité.

Il n'est plus pour toi de Fatime,
Vertueux et tendre Almanzor ;
Mes vœux, ces murs me font un crime
Du trouble qui m'agite encor.

Divins autels, voûte sacrée,
Vous qui reçûtes mes sermens,
Au moins, de mon ame égarée
Laissez-moi peindre les tourmens.

Le doux abandon de soi-même,
Le tendre épanchement des cœurs,
Offense ici l'Être-Suprême,
Tandis qu'il les commande ailleurs.

Le souffle de ma triste vie
S'éteindra sans s'être transmis :
Ici l'existence est suivie
Du néant où Dieu nous a pris.

O vous ! qui de l'amour fidèle
Chaque jour goûtez les douceurs,
Prenez, du moins, pitié de celle
Qui n'en connut que les rigueurs.

A SYLVIE.

Il existe une sympathie,
Que chérit le cœur sans détour ;
Et qui, vrai charme de la vie,
N'est ni l'amitié, ni l'amour :
C'est l'un et l'autre tour à tour.
Sylvie,
O toi si jolie !
Tout cœur éprouve en te voyant,
Ce doux sentiment.

C'est l'amour pur et sans faiblesse,
L'amitié sans austérité ;
Il guérit et jamais ne blesse,
Il conseille sans gravité ;
Il veut surtout fidélité.
Sylvie,
O toi si jolie !
Tout cœur éprouve en te voyant,
Ce doux sentiment.

RETOUR A MA CHAUMIÈRE.

Vieille chaumière, à ton aspect
Mes yeux se remplissent de larmes :
Non, tu ne m'offres rien d'abject;
Je te retrouve tous tes charmes :
Vers tes foyers je vois encor
L'amitié, les vertus antiques,
L'innocence de l'âge d'or,
Habiter sous ces toits rustiques.

Fuyez, tumultueux désirs;
Calme mes sens, tendre verdure;
Je ne veux plus d'autres plaisirs,
Que ceux de la simple nature.
Venez, venez, jeunes bergers;
Entourez-moi, jeunes bergères;
Suivons dans ces rians vergers
Les mœurs agrestes de nos pères.

La paix reviendra dans mon cœur,
Avec vos chansons pastorales;
Je retrouverai le bonheur
Autour de vos tables frugales.
O simplicité, plaisir pur;
Douce image de l'innocence!
Vous me rendez, à l'âge mûr,
Les jours fortunés de l'enfance.

LE CŒUR N'A QU'UN BESOIN.

Laurette ne possède rien,
Que sa houlette
Et le cœur de Julien.
Julien n'a que ses bras et le cœur de Laurette.
Ils sont heureux, exempts de soin ;
Que faut-il davantage ?
Le cœur n'a qu'un besoin,
C'est d'aimer sans partage.

Que font les trésors, les grandeurs,
Un diadême,
L'éclat et les honneurs,
A celui qui ne peut posséder ce qu'il aime?
En vain il éblouit au loin
D'une pompe fragile ;
Le cœur n'a qu'un besoin,
Le caprice en a mille.

Heureux le berger favori,
Qui fait hommage
A son objet chéri,
De ses bras, de son pain, de son lit de feuillage.
Vivons ainsi qu'eux dans un coin,
Ignorés sur la terre :
Le cœur n'a qu'un besoin ;
Tout le reste est chimère.

LA MORT D'EDMOND.

Le jeune Edmond qu'appelaient aux combats
La liberté, la gloire et la patrie;
Aux lieux chéris qu'embellit Emilie,
Pour la revoir dirige encor ses pas.
Adieu, dit-il, ô mon amie!
Oui, quel que puisse être mon sort,
Pour mon pays, pour Emilie,
Mon cœur battra jusqu'à la mort.

Lors il la quitte et vole au champ d'honneur :
De la victoire il est le sûr présage :
Bientôt il va signaler son courage,
Et chaque instant voit croître son ardeur.
Qu'espoir te luise, ô mon amie!
Mais quel que puisse être mon sort,
Pour mon pays, pour Emilie,
Mon cœur battra jusqu'à la mort.

La charge sonne et le choc est cruel;
Le brave Edmond porte au loin l'épouvante :
Par ses exploits l'armée est triomphante;
Mais las! il tombe, atteint d'un coup mortel.
Adieu, dit-il, ô mon amie!
J'expire content de mon sort :
Pour mon pays, pour Emilie,
Mon cœur battit jusqu'à la mort.

LE RÊVE.

Un soir, accablé de tristesse,
Je me couchai sous un ormeau :
D'un songe alors la douce ivresse
Pour moi vint changer tout en beau.
A mes vœux tout était prospère,
J'étais protégé des amours,
Je possédais le don de plaire.
Que ne peut-on rêver toujours !

Je revis le siècle d'Astrée,
La paix régnait sur les mortels ;
Toute promesse était sacrée,
La Justice avait ses autels.
On était tendre, on était sage,
On était franc dans ses discours ;
Plus de tyrans, plus d'esclavage.
Que ne peut-on rêver toujours !

La terre parée et féconde
N'exigeait pas de durs travaux :
Ainsi qu'aux premiers jours du monde,
Les riches gardaient leurs troupeaux.
Sous des cabanes de feuillages
Les humains fixaient leurs séjours ;
Les amans n'étaient point volages.
Que ne peut-on rêver toujours !

Mais un bruit semblable au tonnerre
Vint m'arracher à mon sommeil :
La félicité mensongère
S'évanouit à mon réveil.
De mon erreur plus de vestige ;
Adieu, charmes ; adieu, beaux jours !
Tout ce que je revois m'afflige.
Que ne peut-on rêver toujours !

TOUT PASSE.

Apprenez-moi, jeunes fillettes,
Où sont les humbles précurseurs
De l'aimable reine des fleurs ;
Où l'on cueille les violettes ?
— Berger, tes pas sont superflus,
Les violettes ne sont plus.

Où pourrai-je trouver ces roses,
Que caressait le doux zéphir,
Que les bergers allaient ravir,
Sitôt qu'ils les voyaient écloses ?
— Berger, tes vœux sont superflus,
La saison des roses n'est plus.

Conduisez-moi vers ce bocage,
Où, sous la garde de l'amour,
La jeunesse allait chaque jour
Chanter et danser à l'ombrage.
— Berger, tes vœux sont superflus,
Ce charmant bocage n'est plus.

Je ne vois plus cette onde pure,
Qui serpentait dans le vallon;
Et qui fuyant sous le gazon,
Faisait entendre un doux murmure.
— Berger, tes vœux sont superflus,
La belle fontaine n'est plus.

Que vous me causez de surprise!
Que de ravage en trois étés!
Dites-moi, naïves beautés,
Quels sont les lieux qu'habite Elise?
— Berger, tes vœux sont superflus,
Notre chère Elise n'est plus.

ADIEUX A MON PRINTEMPS.

Sur son fuseau perfide,
Déjà les doigts de la Parque homicide,
De mon printemps rapide
Ont filé les beaux jours.
Ses ailes inconstantes
Emportent les fleurs brillantes,
Les grâces sémillantes,
Les folâtres amours.

Adieu, charmante ivresse,
Adieu désirs, adieu vive tendresse,
Aimable enchanteresse
Qui captivais mes sens.
Adieu, douces chimères,
Toujours vaines, toujours chères,
Promesses mensongères,
Délicieux tourmens!

O toi! nature sage,
N'as-tu donc point, en formant ton ouvrage
Pour le déclin de l'âge,
Réservé de bonheur?
Viens, amitié sensible,
Viens, de ton charme paisible,
Remplir, s'il est possible,
Le vide de mon cœur.

JULIE AU BOCAGE.

Arbres touffus, témoins de mes faiblesses,
Je ne puis vous voir sans rougir :
Ah ! couvrez-moi de vos ombres épaisses,
Et gardez-vous de me trahir.

Chiffres tracés par la main de Julie,
Vivans emblèmes de ses feux ;
Dérobez-vous sous l'écorce chérie,
Et ne paraissez qu'à ses yeux.

Fidèle écho de ce sombre bocage,
Taisez le nom de mon vainqueur ;
Las ! vous savez par quel touchant langage
Il égara mon faible cœur.

Petits oiseaux, caressantes fauvettes,
Je n'ai point troublé vos amours :
Promettez-moi d'être toujours discrètes,
Je vous promets d'aimer toujours.

ALINE.

J'avais paré le sein de mon Aline
Des plus belles fleurs du bosquet :
J'avais uni la jonquille au muguet,
Le chevre-feuille à l'églantine.

Deux jours après, ces fleurs étaient fanées ;
Je trouve Aline s'affligeant :
O mon ami ! dit-elle en soupirant,
Tel est le cours de nos années.

Tu vis Théone embellir nos campagnes ;
L'aubépine a moins de fraîcheur :
Ses yeux naïfs annonçaient le bonheur ;
Théone éclipsait ses compagnes.

Hier, tout-à-coup, l'airain funèbre sonne,
On court en deuil de toutes parts ;
Un marbre noir attire mes regards :
J'y lis ces mots : Ci-gît Théone.

Qui sait le sort que le ciel nous destine ?
Nous passons ainsi que ces fleurs :
Hélas ! demain, tu peux verser des pleurs
Sur la tombe de ton Aline.

LE TOMBEAU DE JULIE.

Urne où repose la cendre
De celle qui fit mon bonheur :
Caveaux où j'aime à descendre ;
Monument si cher à mon cœur !
Je puis donc loin du vulgaire
Ici recueillir mes sens ;
Et livrer mon ame entière
A ses souvenirs affligeans.

Ce n'est que dans ces lieux sombres
Que je puis retrouver la paix ;
Ce n'est que parmi les ombres
De ces verts et tristes cyprès.
Avec quelle impatience
Je fuis un monde imposteur,
Pour jouir de ce silence
Qui charme et nourrit ma douleur !

Oh ! que la vie est trompeuse !
Que l'instant du bonheur est prompt !
La trame la plus heureuse
Est toujours celle qui se rompt.
Hélas ! au printemps de l'âge,
Julie est morte en mes bras ;
Ni mes pleurs, ni son courage,
N'ont pu la sauver du trépas.

Toi, dont la palme immortelle
Couronne à présent les travaux;
Ah! si ton ombre fidèle
Aime à visiter ces tombeaux;
Qu'elle soit sensible aux larmes
Dont ton époux, chaque jour,
Arrose, avec tant de charmes,
Les restes du plus tendre amour.

BLANCHE COLOMBE.

RITOURNELLE.

Viens près de moi, blanche colombe;
Mon cœur s'entend avec le tien :
A ma tristesse je succombe;
Ainsi que toi, blanche colombe,
J'ai perdu mon unique bien.

Je veux descendre dans la tombe;
Pour moi le monde n'est plus rien :
Viens près de moi, blanche colombe,
Le soir roucouler sur ma tombe;
Mon cœur s'entend avec le tien.

A ÉGLÉ.

Tu dis, Églé, que ton cœur est sensible ;
Que faut-il donc, hélas ! pour l'attendrir ?
Depuis trois ans toujours m'es inflexible ;
Bientôt enfin, tu me verras mourir.

En te servant, n'ai jamais craint la peine ;
C'était pour moi plaisirs toujours nouveaux :
L'aube du jour m'a trouvé dans la plaine,
Cent et cent fois, pour hâter tes travaux.

Fleurs du printemps, premiers fruits des campagnes,
Etaient pour toi, mes vœux suivaient les tiens ;
Quand tes moutons erraient sur les montagnes,
Pour les soigner je négligeais les miens.

Dans les bosquets, dans les vertes bruyères,
Te dénichais mille innocens oiseaux :
Combien pour toi j'ai désolé de mères,
En m'exposant sur de frèles rameaux !

Et cependant, toujours m'es inflexible ;
Bientôt enfin, tu me verras mourir :
Tu dis, Églé, que ton cœur est sensible ;
Que faut-il donc, hélas ! pour l'attendrir ?

RÉPONSE D'ÉGLÉ.

Oui, cher Émile, oui, mon cœur est sensible,
Fidélité sut trop bien l'attendrir :
Vas, ne crois pas qu'Églé soit inflexible,
Églé pour toi voudrait vivre et mourir.

Oui, je te vois, et te vois sans colère,
M'offrir tes vœux, suivre partout mes pas.
Ignores-tu qu'une jeune bergère
En dit assez, en ne se fâchant pas ?

Ces fleurs, ces fruits, gages de ta constance,
Me sont si doux, étant donnés par toi !
Je les accepte, et cette préférence
N'est-elle pas un garant de ma foi ?

Si mon troupeau te suit dans la bruyère,
C'est que sur lui tes droits sont reconnus :
Et tes oiseaux trouvent une autre mère,
Lorsque de toi ma main les a reçus.

Vas, ne crois pas qu'Églé soit inflexible ;
Églé pour toi voudrait vivre et mourir :
Oui, cher Émile, oui, mon cœur est sensible,
Fidélité sut trop bien l'attendrir.

LA MÉLANCOLIE D'AMOUR.

Lieux chers à mon enfance,
Fleurs qui parez nos champs ;
Hélas ! votre présence
Ne charme plus mes sens.
Ruisseaux, bois solitaire,
Avez-vous pu changer ?
Mon cœur, sur ce mystère,
N'ose s'interroger.

Je ne suis plus émue
Par le chant des oiseaux ;
Rien n'attache ma vue
A ces souples rameaux :
Je laisse à l'aventure
Mes moutons s'égarer :
A mes yeux la nature
Semble près d'expirer.

Médor, ce chien fidèle,
Jadis tant caressé,
Attend que je l'appelle,
A mes pieds délaissé.
Ma gaîté s'est enfuie,
L'écho demeure coi,
Et la mélancolie
A des charmes pour moi.

Dans mon ame s'élève
Un sentiment confus ;
Je soupire, je rêve,
Je ne me suffis plus.
Ruisseaux, bois solitaire,
Avez-vous pu changer ?
Mon cœur, sur ce mystère
N'ose s'interroger.

L'HIRONDELLE.

Or, écoutez la touchante aventure
Arrivée au dernier printems :
Une hirondelle apportait la pâture,
Toute joyeuse à ses enfans.

Son nid tenait aux vitraux d'une église :
Mais en volant comme l'éclair,
A la corniche elle se trouva prise,
Et par un fil tenue en l'air.

Las ! les petits voyant leur pauvre mère
En si grand hasard de périr,
Se débattaient, sentant douleur amère
De ne pouvoir la secourir.

Bien vite on sut dans tout le voisinage
Le sort de l'oiseau malheureux :
On accourut des maisons du village,
Pour l'aider, au moins par des vœux.

Alors on vit les autres hirondelles,
Toutes prendre part au danger;
Aller, venir, et frapper de leurs ailes
Son lien pour la dégager.

Au fil toujours on la voit balancée;
En vain nous faisons mille cris....
Il rompt enfin, elle est débarrassée,
Et la voilà vers ses petits!

Oh! quels transports! quelle joie indicible!
Qui ne voudrait la partager?
Enfans chéris, et vous, mère sensible,
Seuls vous pouvez en bien juger.

L'ABSENÇE DU GUERRIER.

Portrait chéri de celui que j'adore,
Viens de mon cœur adoucir le tourment:
Hélas! respire-t-il encore?
Quels lieux possèdent mon amant?

En me quittant il me dit: Egérie,
L'honneur m'appelle, adieu, garde ma foi;
Je dois mon bras à la patrie,
Je reviendrai digne de toi.

Dieux ! écartez de funestes présages ;
O paix ! rends-moi l'objet de mon désir :
Guerre, cesse enfin tes ravages ;
Eh ! pourquoi donc tant se haïr ?

LE RETOUR DU GUERRIER.

Je te revois, ma charmante bergère,
Après dix ans de guerre et de travaux :
Je te rapporte un cœur pur et sincère,
Fidèle à toi, fidèle à ses drapeaux.

J'ai combattu pour acquérir la gloire,
Pour mon pays, pour mériter ton cœur.
Pour être libre et fixer la victoire,
Des durs frimas j'ai bravé la rigueur.

La paix me rend mon amante chérie ;
Rien aujourd'hui ne peut m'en séparer :
Sèche tes pleurs, ô ma tendre Égérie !
Armand respire et c'est pour t'adorer.

A ton bonheur je consacre ma vie :
Entrelaçons des fleurs à l'olivier :
Chantons l'amour, l'honneur et la patrie ;
Mêlons la rose et le myrte au laurier.

LE FILS DE VÉNUS.

AIR : *L'Amour est un enfant trompeur.*

QUI définira cet enfant,
Aussi vieux que le monde?
Marmot dont l'empire comprend
Les cieux, la terre et l'onde;
Qui les yeux couverts d'un bandeau,
Lit dans nos cœurs, tient le flambeau,
Qui consume et féconde?

C'est lui que célébrait Sapho,
Qu'on adorait à Gnide;
Qui desséchait la nymphe Echo,
Brûlait la Néréide,
Désarmait le dieu de l'enfer,
En taureau changeait Jupiter,
Faisait filer Alcide.

Qui rend si fier, qui rend si doux,
Si tendre, si coquette;
Si confiant et si jaloux,
Si vive et si discrète:
Qui cède tout pour tout gagner,
Qui se soumet pour mieux régner;
Qu'on fuit, et qu'on regrette.

Protée aimable, doux poison,
  Source de mal et d'aise;
Souvent dupe et toujours fripon,
  Sérieuse fadaise;
Qui blesse avec des traits dorés,
Brise en riant des nœuds sacrés,
  Nous fâche, et nous apaise.

Qui parfois émeut la pitié,
  Parfois bénit sa chaîne;
Tantôt ressemble à l'amitié,
  Et tantôt à la haîne:
Qui s'alimente de rigueurs,
Expire au comble des faveurs:
  Feu céleste, ombre vaine!

PROPHÉTIES PERPÉTUELLES.

Tant que la nature instruira
Philomèle à chanter sa peine;
Petits oiseaux, l'on vous verra
Deux à deux voler dans la plaine.
Tant que le papillon vivra,
Tant qu'il sera des tourterelles;
Le papillon voltigera,
Les colombes seront fidèles.

Tant que le bosquet fleurira,
Qu'il ombragera la fougère;
L'amant au bosquet tâchera
D'attirer la tendre bergère :
Tant que Phébé succédera
Au char brillant de la lumière;
La tranquille nuit prêtera
Son ombre à l'amoureux mystère.

Tant qu'au printemps l'on trouvera
Sur les buissons roses nouvelles,
Leur destin le plus doux sera
De mourir sur le sein des belles :
Tant qu'Atropos épargnera
De mes ans la course rapide,
Ma mémoire conservera
Le nom chéri d'Adélaïde.

FANNY.

Fanny chantait au bord d'une onde claire;
Pour être heureuse on dit qu'il faut charmer :
Qui me dira ce que c'est que de plaire?
Qui me dira ce que c'est que d'aimer?

Tyrcis accourt d'une marche légère;
Car les échos venaient de l'informer,
Que tout auprès il est une bergère
Qui veut savoir ce que c'est que d'aimer.

Fanny, dit-il, beauté touchante et pure,
Toi que le ciel prit plaisir à former;
Seras-tu donc dans toute la nature,
Seule à savoir ce que c'est que d'aimer?

Vois les oiseaux qui peuplent ce bocage;
Dans leurs ardeurs entends-les s'exprimer :
Du tendre amour c'est là le doux langage,
C'est là, Fanny, ce qu'on appelle aimer.

Sur ces rameaux vois-tu ces tourterelles,
Dans leurs ébats, au plaisir s'animer;
S'unir cent fois en agitant leurs ailes?
C'est là, Fanny, ce qu'on appelle aimer.

Sans les connaître, adorable bergère,
Ces feux divins, tu sais les allumer;
Vois les transports que tu causes, ma chère,
C'est là, Fanny, ce qu'on appelle aimer.

Mais dans tes yeux il brille ce feu tendre;
Comme Tyrcis, Fanny sait s'enflammer :
Ah! tu comprends, cesse de t'en défendre;
Oui, tu comprends ce que c'est que d'aimer.

De mon bonheur laisse-moi voir le gage,
Dans ces beaux yeux qui voudraient se fermer :
Quelle rougeur colore ton visage!
C'est là, Fanny, ce qu'on appelle aimer.

Petits oiseaux, célébrez ma victoire :
J'entends déjà les échos confirmer,
De ma Fanny le bonheur et ma gloire;
En répétant : Ah! qu'il est doux d'aimer!

LES MŒURS DE MON VILLAGE.

VAUDEVILLE.

Autrefois dans mon village,
On en usait sans façon;
Le bon ton, le bel usage,
N'étaient connus que de nom:
Aujourd'hui dans notre asile,
Les beaux arts ont pénétré;
Et l'on est, comme à la ville,
Elégant et maniéré.

Autrefois dans mon village,
On s'aimait tout bêtement;
Et d'un joli persiflage
On ignorait l'agrément;
Mais dans le talent utile
De déchirer son ami,
Presque aussi bien qu'à la ville
On réussit aujourd'hui.

On avait la bonhomie
Avec peu d'être content;
On passait toute la vie
A rire et chanter gaîment:
Mais d'une joie inutile
On est fort bien revenu;
Et presque autant qu'à la ville,
Le plaisir est inconnu.

On eut long-temps la sottise
D'économiser ses biens ;
Et chacun suivant sa guise
Faisait valoir ses moyens.
On n'est plus si mal habile,
On mange ce qu'on n'a pas ;
On jeûne, comme à la ville,
Pour donner de grands repas.

Chacun allait le dimanche
Écouter notre curé ;
Tout vieillard à grande manche,
Tout docte était révéré.
Maintenant sur l'évangile
On raisonne en avocat ;
Et, de même qu'à la ville,
Chacun veut régler l'Etat.

D'un amour de tourterelle
On languissait tristement ;
C'était assez d'être belle,
Pour captiver un amant.
A présent c'est inutile,
On calcule beaucoup mieux ;
Et l'or, tout comme à la ville,
L'emporte sur les beaux yeux.

En hibou dans nos ménages,
Chacun faisait ses enfans;
Les femmes étaient sauvages,
Les maris récalcitrans.
Aujourd'hui tout est docile
Au bon vouloir des amans;
Et, de même qu'à la ville,
Les époux sont complaisans.

La timide pastourelle
Ignorait le nom d'amour,
N'osait lever la prunelle,
Et travaillait tout le jour.
A présent elle est subtile,
S'enflamme à commandement,
Et sait, tout comme à la ville,
Vous aimer pour votre argent.

LA PARFAITE INDIFFÉRENCE.

Reprends, Zoé, ton cœur pervers;
J'ai fermé l'oreille au mensonge:
Oui, les dieux ont brisé mes fers;
Ma liberté n'est point un songe.

Ni dépit, ni vain désespoir,
Ne masque une folle tendresse :
J'entends ton nom sans m'émouvoir ;
Je puis te revoir sans faiblesse.

Je m'endors sans songer à toi ;
Le jour paraît sans que j'y pense :
Tu pars, et je suis sans émoi ;
Je suis tranquille en ton absence.

Reçois des hommages nouveaux,
Mon cœur n'en conçoit point d'alarmes :
Froidement avec mes rivaux,
Je puis discourir de tes charmes.

Donne-toi des airs de hauteur,
Ou bien affecte un doux sourire ;
Ta voix ne va plus à mon cœur,
Tes yeux sur moi n'ont plus d'empire.

Que tu passes négligemment,
Que sur moi s'arrête ta vue ;
Je n'observe pas seulement,
Si tu parais encore émue.

Si je rêve au bord d'un ruisseau,
C'est sans y chercher ton image ;
Un lieu sans toi peut être beau,
Avec toi paraître sauvage.

Oui, tu me sembles belle encore,
Mais non pas la beauté suprême.
J'aperçois tel défaut d'abord,
Où j'avais cru voir l'amour même.

Ah! Zoé, je pensai mourir,
Quand il fallut briser ma chaîne;
Mais que ne doit-on pas souffrir,
Pour s'affranchir d'une inhumaine?

L'oiseau qui vient de s'échapper,
Au prix des plumes qu'il regrette,
Ne se laisse plus rattraper,
Et fuit le chasseur qui le guette.

Ma bouche a dit : Je n'aime plus;
Dans mon cœur la flamme est éteinte;
Mais des dangers qu'on a courus,
Chacun aime à parler sans feinte.

Le guerrier chante ses combats,
Ses longs travaux et ses blessures :
Quand on fut sous les cadenas,
On rêve des prisons obscures.

Mon cœur est pur, le tien ingrat;
Nous n'aurons jamais en partage,
Toi, d'amant aussi délicat,
Moi, de maîtresse aussi volage.

LES SYMPTOMES D'AMOUR.

NOUVELLE TRADUCTION DU FRAGMENT DE SAPHO.

Il est égal au Dieu suprême,
Celui qui te voit, qui t'entend;
Il est au-dessus des Dieux même,
Si tu lui souris un moment.

Quel est mon délire, ô Lesbie!
Quel feu subtil dans tout mon corps;
Ma langue hésite et balbutie;
Mon cœur succombe à ses transports.

Mes yeux se couvrent d'un nuage;
A mes sens tout devient confus :
Mon bonheur en suspend l'usage;
Mon pouls s'éteint, je ne vis plus.

LA SOLITUDE.

IMITATION D'ANACRÉON.

Je n'ai qu'une simple chaumière,
Mais c'est assez, j'y trouve un doux repos.
Un orme antique, étendant ses rameaux,
La couvre au loin, tandis qu'une onde claire
Serpente aux pieds de ce lieu solitaire
Où l'on s'endort au murmure des eaux.

Sur l'orme, au plus épais feuillage,
Un rossignol a fixé son séjour :
Ses doux accens charment tout à l'entour;
Et les passans suspendent leur voyage,
Pour écouter ce céleste ramage,
Qui dans les cœurs fait renaître l'amour.

Ce rossignol que tant on aime,
L'arbre touffu sous lequel je suis roi,
Ce clair ruisseau qui coule auprès de moi,
Cette cabane où l'on est à soi-même;
Seraient, Jenny, félicité suprême,
Si je pouvais en jouir avec toi.

AUX FLEURS DES CHAMPS.

De nos champs brillante parure,
Aimables et modestes fleurs;
Vierges simples que la nature
Orna de ses riches couleurs :
Hélas! à son plus bel ouvrage
Pourquoi refusa-t-elle un cœur?
Que sert la beauté, sans le gage
Du sentiment et du bonheur?

Fleurs insensibles et muettes,
Quittez ce champêtre séjour :
Soyez du moins les interprètes
Du plus vrai, du plus tendre amour.
Aux yeux de celle que j'adore,
Peignez ma tendresse et mes vœux;
Et puisse un sourire d'Isaure,
Me dire : Adolphe, sois heureux!

LA PALME.

C'est la couronne de laurier
Qui du brave est la récompense ;
Mais c'est la branche d'olivier
Qui nous ramène l'abondance.

De l'âpre vertu des héros
La gloire est le juste apanage :
Le laboureur par ses travaux
N'a pas moins droit à notre hommage.

Le sang arrose les lauriers
Qui croissent aux champs de Bellonne ;
C'est sous des rameaux d'oliviers
Que l'épi doré se moissonne.

L'enfant de Mars à son retour,
Rentre avec joie au sein du calme ;
Églé lui sourit, et l'amour
Des deux lui compose une palme.

BRUNETTE.

Jeanne est ma folie,
Savez-vous pourquoi ?
C'est qu'elle est jolie,
C'est que j'ai sa foi.

Près de sa cabane,
Toujours au bivac,
Si j'aperçois Jeanne,
Mon cœnr fait tic-tac.

Je lui dis : Jeannette,
Bastien est à toi,
Et Jeanne répète :
Bastien est à moi.

— Qu'un baiser, bergère,
Me ferait de bien!
— Prends, mon cœur sincère
L'accorde à Bastien.

Sur nos lèvres volent
Les plus doux sermens;
Les heures s'envolent
Comme des instans.

Quand la nuit cruelle
Vient nous séparer,
Sur ma main fidèle
Je la sens pleurer.

Loin de mon amante,
Les yeux du désir
La rendent présente
A mon souvenir.

Pour la voir encore,
Mon cœur plein d'amour
Voudrait de l'aurore
Hâter le retour.

Jeanne est ma folie;
Vous savez pourquoi :
C'est qu'elle est jolie,
C'est que j'ai sa foi.

BRUNETTE.

Adolphe a su gagner mon cœur;
Je n'ai pu le défendre :
Il dit que c'est tout son bonheur;
Puis-je le lui reprendre?

Mon amant est mon seul trésor,
Toute la nuit j'y rêve;
En m'éveillant j'y pense encor,
Quand l'aurore se lève.

Adolphe à chaque instant du jour
  Me dit : belle Eugénie,
Pour toi seule est tout mon amour,
  A toi seule est ma vie.

Le matin, quand il vient me voir,
  Ses yeux sont pleins de charmes;
Quand il me dit adieu, le soir,
  Ils sont baignés de larmes.

Il a toujours quelque cadeau
  Pour sa chère Eugénie :
C'est un bouquet, c'est un oiseau,
  Qu'il offre à son amie.

Quand il peut travailler pour moi,
  Son plaisir est extrême ;
Il dit : bergère, c'est pour toi,
  Pour un autre moi-même.

Il me demande quelquefois
  Deux baisers pour salaire ;
J'en accorde un, il en prend trois :
  Je ne saurais qu'y faire.

Adolphe a su gagner mon cœur ;
  Je n'ai pu le défendre :
Il dit que c'est tout son bonheur ;
  Puis-je le lui reprendre?

ESTELLE.

Une fauvette par Estelle
Fut prise un jour dans le bosquet :
Mis en cage, l'oiseau fidèle
Ne chantait plus, il soupirait.

L'aimable et touchante captive,
En regrets consumant ses jours,
N'avait plus qu'une voix plaintive,
Loin de l'objet de ses amours.

Ah ! lui dit la naïve Estelle,
Pourquoi ces accens de douleur ?
Pour toi je suis pleine de zèle ;
Que manque-t-il à ton bonheur ?

Mais à son tour la pastourelle
Ayant vu le beau Némorin ;
Elle éprouva, la jeune Estelle,
Que les cœurs ne sont pas d'airain.

Fauvette, je comprends ta peine,
Dit-elle, écarte ce regret :
Dès cet instant je romps ta chaîne,
Retourne, oiseau, dans le bosquet.

A AGLAURE.

Voyez cette brillante rose,
Lorsque l'abeille en son labeur,
A ravi le baume enchanteur,
Qui dans sa corole repose :
A-t-elle perdu quelque chose,
De son éclat, de sa fraîcheur ?

Il en est ainsi, jeune Aglaure,
Du baiser que je vous ai pris :
Il n'a rien effacé des lys
Dont l'innocence vous décore ;
Et l'incarnat qu'il fit éclore
Est venu rehausser leur prix.

COUPLETS BACHIQUES.

Buvons outre mesure,
Aux enfans d'Epicure,
Buvons à tous les fous :
Messieurs les raisonnables,
Allez à tous les diables,
Ou trinquez avec nous.

Bien mieux que la physique,
Notre système explique
La foudre et ses carreaux :
Quand vous croyez qu'il tonne,
C'est que Bacchus entonne
Du vin dans ses caveaux.

Noé, ce joyeux père,
Qui montrait son derrière
Quand il avait bien bu ;
Valait, sur ma parole,
Cent fois mieux que le drôle
Qui rit de l'avoir vu.

Vous avez lu, peut-être,
Que la Grèce vit naître
Le docte Anacréon :
Moquons-nous de l'histoire,
Il vaut beaucoup mieux croire
Qu'il était bourguignon.

Pour triompher des belles,
Pour dompter les cruelles,
Avalez du vin vieux :
Dans l'amoureux mystère,
Nous ferions de l'eau claire,
Sans ce présent des dieux.

Hippocrate radote,
Et sa faculté sotte,
En parlant du mousseux :
Narguons leur botanique,
C'est une politique,
Pour boire tout entre eux.

Chantant ribon-ribaine,
Le bon-homme Silène,
Un grand broc à la main ;
Buvait comme une éponge,
Et valait sans mensonge,
Le plus franc bernardin.

Mais du ciel empyrée,
La cohorte sacrée
Sourit à mes accords :
Je vois loin de ce monde,
Les dieux en table ronde
Partager mes transports.

L'ENFANT SANS CONSÉQUENCE.

Un soir l'Amour errant sans guide,
Lorgna Chloé d'un air timide :
Chloé caressa cet enfant,
Et voulut bien, par complaisance,
Lui laisser prendre en badinant
Quelques baisers sans conséquence.

L'Orphelin suivit la bergère,
Et Chloé lui servit de mère ;
Il regardait ceci, cela,
Sans alarmer son innocence ;
Sur ses genoux, par-ci, par-là,
Il voltigeait sans conséquence.

On lui pardonnait ses malices,
On aimait ses petits caprices ;
C'était sans cesse nouveau tour,
Et Chloé, par inadvertance,
Se laissait voler chaque jour
Quelque bijou sans conséquence.

Mais on dit qu'un soir au bocage,
Avec lui jouant à l'ombrage,
Et lui disputant une fleur,
L'espiègle, d'un coup de sa lance,
Lui fit une blessure au cœur,
Qui ne fut pas sans conséquence.

LE SIÈCLE D'OR.

AIR : *Par sa légèreté.*

MESSIEURS, avec grand tort
En ce siècle on fulmine,
On peste, on se chagrine ;
C'est le vrai siècle d'or.
Quoi qu'on en dise ;
Oui, je le soutien,
Car c'est l'or seul qu'on prise,
Et sans l'or on n'a rien.

Sans talent, sans effort,
Dans ce meilleur des mondes,
On a brunes et blondes,
Pourvu qu'on ait de l'or.
Quoi qu'on en dise ; etc.

D'un sot, d'un malotru,
L'or fait un personnage,
Un sénateur, un sage,
Un marquis im-promptu.
Quoi qu'on en dise ; etc.

Tout se paye en louis,
Bienveillance, justice,
Faveurs et bénéfice ;
Chaque chose a son prix.
Quoi qu'on en dise ; etc.

Le cynique imposteur
Qui vante sa sagesse,
Médit de la richesse,
Qu'il convoite en son cœur.
Quoi qu'on en dise; etc.

Nos savans morfondus,
Laissant errer la lune,
Caressent la fortune
Chez monseigneur Crésus.
Quoi qu'on en dise; etc.

Au cliquetis de l'or,
Chacun prête l'oreille;
Soudain l'amour s'éveille
Et le jaloux s'endort.
Quoi qu'on en dise; etc.

Les grâces, les vertus
Font estimer Annette;
Mais Laïs est parfaite,
Elle a cent mille écus.
Quoi qu'on en dise;
Oui, je le soutien,
Car c'est l'or seul qu'on prise,
Et sans l'or on n'a rien.

LES SATIRIQUES.

AIR : *De Jésus la naissance.*

LA mordante satire
Nous tient lieu de gaîté;
Nous ne savons plus rire
Que de méchanceté :
Nous sommes beaux diseurs,
En critiquant les autres,
Sur leurs défauts grands orateurs,
Ne tarissant jamais; mais, mais,
Très-discrets sur les nôtres.

Nous portons leurs méprises
Devant notre estomac,
Et nos propres sottises
Au dos du double sac :
A nos yeux indulgens,
Nos torts sont excusables;
Nous leur trouvons des noms charmans,
Nous en faisons portraits parfaits,
Qui les rendent aimables.

J'entre dans une salle,
Où l'on rit aux éclats;
Je vois qu'on s'y régale
De cent traits délicats.
Messieurs les élégans
Pérorant à merveille,
Y font l'éloge des absens;
Nul n'y parle des gens présens,
Si ce n'est à l'oreille.

L'importante Bélinde
Part pour aller souper :
Aussitôt dame Olinde
Se met à la draper,
Sur ses ajustemens,
Son antique figure,
Sur son mari, sur ses amans,
Sa naissance, son ton, don, don,
Ses goûts et son alure.

Lançant ses épigrammes,
Sans paraître y toucher,
Damon sait plaire aux dames,
S'en faire rechercher.
Partout, matins et soirs,
Il sait ce qui se passe,
Dans les salons, dans les boudoirs,
A la ville, au faubourg, en cour,
Ce qu'on fait, ce qu'on brasse.

Étourdie et badine ;
Sous ces dehors trompeurs,
La jeune Caroline
Sait cacher ses noirceurs :
Et pinçant tour à tour,
Lise, Agathe, Eugénie ;
Elle a l'air naïf de l'amour,
Donnant ses coups de bec, avec
Une grâce infinie.

Un grossier personnage,
Tout gonflé de venin,
Nous dit, sans verbiage :
Mondor n'est qu'un faquin,
Baltasard un fripon,
Agnès une bégueule ;
Les filles de la Lysimon
Imitent toutes deux, au mieux,
Leur mère et leur aïeule.

Cette hardiesse engage
D'autres à renchérir ;
C'est bientôt un ramage
A n'y pouvoir tenir :
Chacun a son paquet,
On persifle, on chansonne :
C'est un commérage, un caquet,
C'est un moulin qui va là là,
Sans épargner personne.

Ainsi chacun expie
L'ardeur d'être méchant;
Et la triste manie
De se montrer plaisant :
D'une langue d'aspic
Tandis que l'on s'escrime,
On est la fable du public;
Et de l'esprit railleur, moqueur,
On devient la victime.

Voulons-nous sans scrupule
Nous donner le plaisir
De voir du ridicule,
De nous en divertir?
Cessons d'être malins,
Sans fiel et sans reproche,
Sans montrer au doigt nos voisins,
Regardons-nous chacun dans un
Petit miroir de poche.

JAMAIS ET POURTANT,

OU

CONVERSATION QUE J'EUS L'AUTRE JOUR

AVEC MADAME GERTRUDE.

Dites-moi, madame Gertrude;
Fûtes-vous belle en votre tems?
— Jamais, me répondit la prude;
La beauté perd les jeunes gens.
Pourtant j'avais la peau tendue,
Mon œil n'était point éraillé;
Même on prétend que l'on m'a vue
Ayant l'air assez éveillé.

Dites-moi, madame Gertrude;
Eûtes-vous jadis quelque amant?
— Jamais, me répondit la prude;
Aimer est un crime trop grand.
Pourtant on n'était pas de glace,
Lindor a voulu m'en conter;
Lindor avait beaucoup de grâce;
J'eus peine à ne pas l'écouter.

Dites-moi, madame Gertrude ;
N'a-t-il jamais su vous toucher ?
— Jamais, me répondit la prude,
J'appréhendais trop de pécher.
Pourtant, m'ayant un jour de fête
Demandé par grâce un baiser ;
Séduite par son air honnête
Je ne sus pas le refuser.

Dites-moi, madame Gertrude ;
Ne succombâtes-vous jamais ?
— Jamais, me répondit la prude ;
Dieu sait la peur que j'en avais.
Pourtant, certain soir de carême,
Je l'appelai, pour le prêcher ;
Mais il prêcha si bien lui-même,
Qu'il me fit, je crois, trébucher.

Dites-moi, madame Gertrude ;
Avez-vous trébuché souvent ?
— Jamais, me répondit la prude,
Sinon dans ce fatal instant.
Pourtant, au bout de la journée,
Quand j'allais au bois sommeiller,
J'étais souvent toute étonnée
Que Lindor vînt m'y réveiller.

Dites-moi, madame Gertrude ;
Trébucheriez-vous bien encor ?
— Jamais, me répondit la prude ;
J'aimerais cent fois mieux la mort.
Pourtant, à quelque complaisance,
S'il fallait pour vous consentir ;
Je tâcherais, avec décence,
De contenter votre désir.

Dites-moi madame Gertrude ;
Du ciel est-ce là le chemin ?
— Jamais, me répondit la prude,
Je n'en connus de plus certain.
— Ah ! votre bonté me pénètre,
Répondis-je à ce propos là ;
Pourtant, si vous daignez permettre,
Je me sauverai sans cela.

BETZY A SA TOILETTE.

Or ça, miroir, mon tout-aimable,
Il faut que je brille aujourd'hui :
Je veux être l'incomparable ;
Donne tes conseils à Betzy.

Certain bal, ce soir nous rassemble,
On n'y va pas pour faire peur :
Je ne sais pourquoi ma main tremble ;
Pourquoi je sens battre mon cœur.

Comment ferons-nous pour lui plaire ?
Il n'aime point l'air apprêté :
Ce n'est pas si petite affaire,
Qu'une belle simplicité.

Allons, parlez, fidèle glace :
N'ai-je rien là de superflu ?
Ne trouvez-vous pas de la grâce,
A cette robe, à ce fichu ?

Que dites-vous de ma coiffure ?
Ce rang de perles sied-il bien ?
Ceci va-t-il à ma figure ?
Voyons, ne manque-t-il plus rien ?

Donnons un air de négligence
A cette boucle de cheveux :
Tombe-t-elle avec élégance ?
Pas mal, je crois : oui, tout au mieux.

Ce teint sans fard a son mérite ;
Quoiqu'un peu pâle, j'en conviens.
Je ne rougirai que trop vite,
Si ses yeux rencontrent les miens.

CHANSON BACHIQUE.

Mes amis, le vrai sage
Est celui qui boit bien ;
La joie est son partage,
Il ne désire rien :
Dans la machine ronde
Seul il voit tout en beau ;
Il n'a dans ce bas monde
D'autre ennemi, que l'eau.

Franchise et bonhomie
Sont les enfans du vin ;
Des peines de la vie
Il délivre soudain :
Par son divin prestige
Il sait nous rendre heureux ;
La vérité m'afflige,
En dessillant mes yeux.

A la meilleure tête
Préférons un bon cœur :
Qu'est-il de plus honnête
Que l'ame d'un buveur ?
Jamais la noire envie
N'y versa son poison ;
Mensonge et perfidie
Sont fruits de la raison.

C'EST AUTRE CHOSE.

AIR : *Que le sultan Saladin.*

DANS le siècle où nous vivons,
Ah ! que d'utiles leçons !
On n'y parle que maximes
Philantropiques, sublimes ;
On n'y voit que magistrat,
Soldat,
Prélat,
Offrir leur vie à l'État :
Mais si de leur bourse on dispose,
C'est autre chose.

Philinte est officieux,
C'est un homme merveilleux,
Pour vous rendre des services ;
Vous faire des sacrifices,
Offrant à chacun son bien,
Moyen,
Soutien,
Quand on n'a besoin de rien :
Mais sur lui si l'on se repose,
C'est autre chose.

Pamphile en société
Est charmant, plein de gaîté ;
Il sait toute la chronique,
A persifler est unique ;
Ses traits sont toujours saillans,
Piquans,
Plaisans,
Pleins de sel et d'agrémens ;
Mais si c'est de lui que l'on glose,
C'est autre chose.

Aux bergères du hameau,
Le sensible pastoureau,
De son vif et pur hommage,
Présente sans fin le gage ;
Et chaque jour il leur fait
Couplet,
Bouquet,
De violette et d'œillet :
Mais quand il a cueilli la rose,
C'est autre chose.

Quand pour un futur époux,
Un penchant tendre et jaloux
Fait soupirer une belle ;
C'est la colombe fidèle,
Qui vous offre avec son cœur,
Douceur,
Candeur,
Accorte et gentille humeur :
Mais sitôt qu'hymen en dispose,
C'est autre chose.

Pour tous ses adorateurs
Bélinde n'a que rigueurs,
Au public donnant sans cesse,
De la rigide sagesse
L'exemple très-peu commun;
C'est un
OEil brun,
Qui désespère un chacun :
Mais dans une chambre bien close,
C'est autre chose.

LES RESSEMBLANCES.

Je vis hier avant l'aurore
Une beauté qui gagnait le bosquet,
En suivant un chemin secret :
Elle semblait rose qui vient d'éclore.
Etait-ce Églé ? Je n'en sais rien;
Mais c'est quelqu'un qui lui ressemble bien.

Un jeune homme était avec elle,
Vif, empressé, tendre et respectueux;
Doux espoir brillait dans ses yeux:
Il paraissait discret et plein de zèle.
Etait-ce Paul ? Je n'en sais rien;
Mais c'est quelqu'nn qui lui ressemble bien.

Ils marchaient tous deux sur les traces
D'un noble enfant qui conduisait leurs pas ;
Portant flambleau, rempli d'appas ;
Et qu'on eût pris pour le frère des grâces.
Etait-ce Amour ? Je n'en sais rien ;
Mais c'est quelqu'un qui lui ressemble bien.

JE NE VEUX PAS.

D'ou te vient cette fleur charmante ?
Elle est divine, elle m'enchante,
Disait Lucas ;
Donne-la moi, belle Thémire :
— Monsieur, cela vous plaît à dire ;
Je ne veux pas.

— Une fleur est si peu de chose !
Peut-on refuser une rose
A son Lucas ?
Prends donc pitié de mon martyre ;
— Mais elle s'obstinait à dire :
Je ne veux pas.

Cependant Lucas, par son zèle,
Commençait à mettre la belle
Dans l'embarras :
— Lucas, dit-elle, je soupire,
Mais ne croyez pas me séduire,
Je ne veux pas.

Lucas ne perdant point courage,
Prenait enfin tant d'avantage
Sur ses appas;
Qu'à peine à la pauvre Thémire
Il restait la force de dire :
Je ne veux pas.

Mais on ne voulut point entendre
Un refus fait d'un air si tendre,
D'un ton si bas :
La belle connut son délire,
Quand il n'était plus tems de dire :
Je ne veux pas.

Belles, de l'amant qui vous presse,
Voulez-vous augmenter l'ivresse,
En pareil cas ?
Tout en faisant ce qu'il désire,
N'oubliez jamais de lui dire :
Je ne veux pas.

LES DEUX GLYCÈRES.

Combien Glycère était simple et naïve,
Quand je la vis pour la première fois!
Air de candeur, doux parler, gaîté vive,
Dès cet instant me soumit à ses lois.

Sein palpitant et timide prunelle,
Montraient un cœur tout près de s'enflammer ;
On y voyait ce trouble qui décèle,
Et le besoin, et la crainte d'aimer.

Un baiser pris faisait rougir Glycère,
Et pour deux jours me rendait satisfait :
On disputait une faveur légère,
J'étais content d'un plaisir imparfait.

Tout est changé ; Glycère peu sauvage,
A mes désirs laisse prendre l'essor :
On me permet de cesser d'être sage ;
Ce que je veux, je l'obtiens sans effort.

A chaque instant le myrte me couronne,
On me prévient dans le moindre désir ;
A mes transports Glycère s'abandonne ;
J'ai tout enfin..... excepté du plaisir.

Tous les matins Glycère, à sa toilette,
Rougit encor, mais ce n'est qu'au pinceau ;
Et chaque jour, moins jeune et plus coquette,
Elle a besoin d'un ornement nouveau.

Ah ! ce n'est plus cette simple bergère,
Qu'avec transport je pressais sur mon sein :
Je désirais ; mais j'avais, ô Glycère !
Tant de plaisir à vous baiser la main !

GEORGE ET PHILIS.

Daignez voir dans cette rose,
Disait George en soupirant,
Le tribut d'un cœur qui n'ose
Exprimer ce qu'il ressent.
Philis, quel est votre empire!
D'où vient mon trouble secret?
Je ne saurais vous le dire;
Devinez-le, s'il vous plaît.

George, répondit la belle,
Cet aveu que je reçoi,
Je le crois d'un cœur fidèle,
D'un cœur digne de ma foi.
Un je ne sais quoi m'inspire,
J'accepte votre bouquet:
Mais ce que je voudrais dire,
Devinez-le, s'il vous plaît.

L'un et l'autre ils devinèrent,
Sans que d'art il fût besoin;
De la foi qu'ils se jurèrent
Un bosquet fut le témoin:
Philis s'y laissa conduire;
Ce qu'on fit dans ce bosquet,
Je ne saurais vous le dire;
Devinez-le, s'il vous plaît.

A MADEMOISELLE HÉLÈNE.

Oui, c'en est fait, mademoiselle Hélène,
Si de m'aimer vous ne prenez souci,
Décidément je meurs dans la semaine;
Car de mes maux je veux être guéri.

Pour m'affranchir d'une si lourde chaîne,
Si le chagrin me laissait trop languir,
Bien résolu d'en finir dans huitaine,
De soif plutôt je me ferais mourir.

A mon avis il vaudrait bien la peine
Qu'un peu d'amour empêchât mon trépas :
Il n'est que vous, qui, toujours inhumaine,
De mes soupirs ne faites aucun cas.

Les prés, les bois, les côteaux et les plaines,
Echos, rochers, savent mon désespoir :
Mes yeux, hélas! pareils à deux fontaines,
Trempent de pleurs chaque jour un mouchoir.

Puisque toujours mon éloquence est vaine,
De tous mes maux je veux être guéri;
Décidément je meurs dans la semaine,
Si de m'aimer vous ne prenez souci.

RÉPONSE DE Mlle HÉLÈNE.

Puisque je tiens votre cœur en ma chaîne,
Je ne veux pas le laisser échapper;
J'ai le projet de le tirer de peine,
Et dès demain je dois m'en occuper.

Mais vos huit jours me donnent la migraine;
Je ne saurais tant aimer tout d'un trait:
Accordez-moi pour le moins la quinzaine;
Ce n'est pas trop pour filer le parfait.

Ah! permettez que je reprenne haleine;
Je ne pourrais, tant j'ai le cœur ému,
Me consoler de toute la semaine,
Si, par hasard, vous mouriez im-promptu.

Je veux, errant dans les bois, dans les plaines,
A leur école apprendre à soupirer:
Je veux parler aux rochers, aux fontaines,
Pour savoir d'eux comment il faut pleurer.

Comme on n'a pas toujours si bonne aubaine,
Oui, dès demain je dois m'en occuper:
Puisque je tiens votre cœur en ma chaîne,
Je ne veux pas le laisser échapper.

AUTANT EN EMPORTE LE VENT.

Nous sommes nés pour la sottise :
Un beau matin que je rêvais,
Je fis l'admirable entreprise
De vivre en sage désormais.
Depuis cette belle prouesse,
J'ai perdu bon sens et liesse ;
Adieu, projets, adieu, serment,
Autant en emporte le vent.

Plein de mes sentimens stoïques,
Loin du tumulte séducteur,
J'embrassai les travaux rustiques,
Sûr d'y trouver paix et bonheur.
Mais l'hiver vient, l'ennui me gagne,
Je quitte charrue et campagne :
Adieu, projets, adieu, serment :
Autant en emporte le vent.

Pour comble, il me prit fantaisie
D'abjurer ce sexe charmant,
Qui nous inspire la folie,
Qui nous cause tant de tourment.
Tout-à-coup je vois Isabelle,
Qui sur moi braque sa prunelle :
Adieu, projets, adieu, serment ;
Autant en emporte le vent.

Je jurai bien d'être fidèle
Au tendron qui m'avait charmé :
Mais contre une attaque nouvelle
Mon cœur ne s'était point armé.
Malgré moi je devins volage ;
Aux pieds d'Iris voilà mon sage :
Adieu, projets, adieu, serment ;
Autant en emporte le vent.

Je renonce aux jeux, à la table,
Aux passe-temps des désœuvrés ;
J'entretiens commerce agréable
Avec artistes et lettrés.
Un ami m'entraîne, je dîne,
Je bois, je me bats, me ruine :
Adieu, projets, adieu, serment,
Autant en emporte le vent.

Lors je fus trouver un bon père,
Et je lui dis : Mon révérend,
Tel est mon cas, sans nul mystère.
Mon ami, j'en ai fait autant,
Me dit le père avec franchise :
Nous sommes nés pour la sottise :
Ne faisons projets, ni serment ;
Autant en emporte le vent.

A URSULE.

Brune folâtre, accorte et jeune Ursule,
Frivole objet de mon frivole amour;
Tu sus bannir de ta brillante cour,
Triste langueur et serment ridicule.

Oui, gardons-nous, par des vœux téméraires,
D'effaroucher les volages désirs :
Que sur la fleur, les inconstans zéphirs
Soient retenus par ses grâces légères.

D'un trait doré je chéris les blessures;
Mais à nos cœurs évitons les tourmens :
Un nœud de rose enlace les amans;
Et les sermens ne font que des parjures.

LES PROGRÈS DE L'AMOUR.

Un jeune cœur vient-il à se connaître?
Sent-il un feu jusqu'alors ignoré?
De sa tendresse il palpite enivré;
Et de ce jour croit commencer à naître.

Mais en tyran bientôt l'amour s'érige;
Maître du cœur il captive les sens:
Plus de repos, plus de jeux innocens:
Adieu, bonheur, adieu, charmant prestige!

Las de ses fers, veut-on être à soi-même?
Il n'est plus temps, inutiles regrets:
Il faut opter, ou de n'aimer jamais,
Ou de brûler sans fin pour ce qu'on aime.

HISTOIRE DE BAMBIN.

De Bambin je me souviendrai ;
Je saurai son histoire,
Aussi long-temps que je l'aurai
Présente à la mémoire.
Bambin naquit un certain jour,
L'avant-veille d'un autre,
Dans un village ou dans un bourg,
Qui n'est pas loin du nôtre.

Il était d'abord tout petit,
Mais il grandit bien vite ;
En le voyant chacun prédit
Qu'il aurait son mérite.
Il marchait tout seul à quinze ans,
Prenait sa nourriture ;
A vingt, lisait depuis long-temps
Sa propre signature.

Il cultiva l'art de jouer
Des airs de serinette ;
Il sifflait jusqu'à s'enrouer,
Imitait la chouette.
Il mangeait ce qu'il trouvait bon,
Digérant à merveille ;
Aimait le pâté, le jambon,
Et surtout la bouteille.

Sa femme et lui furent puceaux,
  Durant leur tendre enfance :
Tous deux en paix dans leurs berceaux
  Gardant leur innocence.
Ils s'épousèrent une fois,
  Dans la même journée ;
Madame, grosse au bout d'un mois,
  Accoucha dans l'année.

Trop tôt au gré de ses désirs
  Bambin fut invalide ;
Car il aimait les doux plaisirs,
  Et la chère splendide.
Un dimanche, après son repos,
  Au lever de l'aurore,
Il mourut comme les héros,
  Désirant vivre encore.

L'AIMABLE VIEILLE.

Je fus jadis vive et légère,
Tout comme un autre aimant joyeuseté;
Les ans m'ont ôté l'heur de plaire,
Mais ils m'ont laissé la gaîté.

Je croyais jeunesse éternelle,
Joie éternelle, éternelles amours :
Mais il n'est point de fleur si belle,
Qui ne se fane en peu de jours.

Que d'illusions agréables,
Dont je n'ai plus qu'un faible souvenir !
Que de soucis incomparables,
Qui ne doivent plus revenir !

Bon gré, mal gré, me voilà sage;
Point de regrets qui troublent mes vieux ans :
Il est un bonheur pour tout âge;
Le mien est de vous voir contens.

LA BAGATELLE.

VAUDEVILLE.

La bagatelle en tous pays
Est chose d'importance ;
Chez les grands et chez les petits
Elle a toute puissance :
A Pékin, à Rome, à Paris,
Chacun s'occupe d'elle ;
Les pédans comme les marquis
Aiment la bagatelle.

La bagatelle est le pivot
De la machine ronde ;
Sans elle nous verrions bientôt
Finir ce pauvre monde :
L'un s'en va lorsque l'autre vient,
Et tout se renouvelle :
Notre univers ne se maintient
Que par la bagatelle.

Le bon père du genre humain ;
Dieu veuille avoir son ame !
Nous damna tous un beau matin,
Pour complaire à sa femme.
Ce digne homme nous imprima
La tache originelle :
Le tout, parce qu'il ne cessa
D'aimer la bagatelle.

Ah! qu'ils furent bien inventés,
  Ces chers dieux de la fable!
Qui daignaient plaire à nos beautés,
  S'asseoir à notre table.
Jupiter au plus haut des cieux
  Leur servait de modèle;
Et tous couraient à qui mieux mieux
  Après la bagatelle.

La Grèce fut mise en rumeur,
  Parce que dame Hélène,
De fuir avec son ravisseur
  Avait fait la fredaine.
Dix ans entiers l'on combattit,
  D'ardeur toujours nouvelle;
Troye en cendres l'on réduisit,
  Pour cette bagatelle.

Ce fier ennemi des Romains,
  Que vit naître Carthage,
Eût accompli ses grands desseins,
  S'il eût été plus sage:
Capoue énerva ce héros;
  La victoire infidèle
Aux Africains tourna le dos,
  Pour cette bagatelle.

Dans ce fameux combat naval,
Où fila Cléopâtre ;
Antoine eût vaincu son rival,
S'il eût voulu combattre :
Mais il employa sa valeur
A suivre sa donzelle ;
Perdant, et l'empire, et l'honneur,
Pour cette bagatelle.

Quand on vit tant de pélerins
Partir pour la Croisade ;
Tant de moines, tant de catins ;
Bon Dieu ! quelle cacade !
Ce n'était que preux chevaliers,
Piquant la haridelle ;
Hospitaliers et Templiers,
Flairant la bagatelle.

Lorsque Abélard endoctrina
Si bien son écolière ;
Une bagatelle abrégea
Sa galante carrière.
Combien de beaux discours tenus
Pour consoler la belle !
Que de pleurs en vain répandus,
Pour cette bagatelle !

Jadis, sous les murs d'Orléans,
Tout allait en ruine :
Quand pour sauver le roi des Francs,
Survint une héroïne.
C'en était fait des fleurs de lys,
Si la gente pucelle
N'eût fait aux guerriers amollis
Quitter la bagatelle.

Le quatrième des Henris,
Par qui tout Français jure,
Disait parfois : Ventre saint gris !
Quelle bonne aventure !
Mes amis, nous sommes vainqueurs,
Allons voir Gabrielle ;
Il faut reconforter nos cœurs
Avec la bagatelle.

Pour une bagatelle on voit
Les amans en querelle :
L'amour s'éteint, l'amour s'accroît,
Pour une bagatelle.
Quand l'amour, d'un mari jaloux
Dérange la cervelle,
On la remet à cet époux,
Par une bagatelle.

Philosophes, graves mentors,
Ont beau tonner contre elle;
La folle rit de leurs efforts,
Et brave ce grand zèle.
Bien souvent sous ces beaux dehors
Leur sagesse chancelle :
Même l'académie en corps,
Tient pour la bagatelle.

Un prédicateur en courroux,
En chaire se démène;
Apostrophant et vous, et nous,
Comme un énergumène :
Il excède de son babil
Tout le peuple fidèle;
A qui ce docteur en a-t-il?
C'est à la bagatelle.

Le confesseur d'un air contrit,
Lorgne sa pénitente,
Qui de point en point lui déduit
Tout ce qui la tourmente.
Le saint l'exhorte tendrement;
Puis il absout la belle :
Plein de ferveur, en soupirant
Après la bagatelle.

Bonnes gens, puisqu'il est écrit,
Que tout est bagatelle :
Faisons ce que toujours on fit;
Ne vivons que pour elle.
Saisissons le moment qui fuit,
Et narguant la séquelle,
Buvons et chantons jour et nuit :
Vive la bagatelle !

FIN.

TABLE

DES

PIÈCES CONTENUES DANS CE RECUEIL.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR. Pag. j

PREMIÈRE PARTIE.

Invocation. iij
Le Cercle Annuel, ou les Quatre Saisons. 1
Une Journée du mois de Mai. 6
Une belle Nuit d'Été. 12
Le Spectacle de la Nature. Sonnet. 17
Sonnet sur l'Homme. 18
Sonnet sur le Bonheur. 19
La Pensée. Sonnet. 20
Le Sommeil. Sonnet. 21
Les Mœurs Patriarcales. Sonnet. 22
Wanda, Reine de Pologne. Sujet historique. 23
Les Ravages du Temps. 29
L'Optimisme. Sonnet. 32
La Providence. Sonnet. 33
Les Ruines. Sonnet. 34
La Religion. Sonnet. 35
Les Compensations. Sonnet. 36
La Mort. Sonnet. 37
L'Envie. 38
Harangue de Satan aux grands de son empire. 46

Traduction libre de l'Inscription faite par le Dante, en italien, pour la porte de l'Enfer. 54
Le bon Sens. Sonnet. 55
L'Ambitieux. Sonnet. 56
La Médiocrité. Sonnet. 57
L'Anti-Machiavel. Sonnet. 58
La Santé. Sonnet. 59
Le Vin. Sonnet. 60
Ode à l'Enthousiasme. 61
Imitation de l'Ode d'Horace, *Solvitur acris hiems* etc. 66
Ode à la Folie. 68
Imitation de l'Ode d'Horace, *Beatus ille qui procul negotiis* etc. 76
La Femme forte. Ode. 80
Imitation de l'Ode d'Horace, *Odi profanum vulgus* etc. 84
Imitation de l'Ode d'Horace, *O diva gratum* etc. 87
Sonnet imité du commencement de l'Ode d'Horace, *Justum et tenacem* etc. 90
L'Enfance. Sonnet. 91
Le Mérite des Femmes. Sonnet. 92
Le Moi. Sonnet. 93
Les Passions. Sonnet. 94
L'empire de la Coutume. Sonnet. 95
Souhaits pour un Nouveau-Né. 96
Soliloque d'un Vieillard. 101
L'Illusion et la Vérité. 103
Imitation du Psaume, *Cœli enarrant gloriam Dei.* 110
Le Jugement dernier. Imitation de la Prose latine, *Dies iræ, Dies illa* etc. 112
Pensées de Job. 114

SECONDE PARTIE.

Don Quichotte. Poëme héroï-comique. 121
La Lanterne magique. 187
Triolet. *J'ai vu la cour.* 190

Triolet. *Le temps s'envole.* 190
L'Histoire Universelle. 191
Le Gant. *Sujet emprunté de Schiller. Friedrich Schiller, né en* 1759, *mort en* 1805; *l'un des plus célèbres poëtes dramatiques de l'Allemagne: s'est également illustré comme historien, par deux ouvrages, l'un sur la guerre de trente ans, l'autre sur la révolution des Pays-Bas.* 197
La Guérison inattendue. Conte *de Gellert, célèbre poëte allemand, né en* 1715, *mort en* 1769. — *Imité par le fils de l'auteur de ce Recueil.* 199
Les deux Chiens. Fable, *imitée de Gellert, par le fils de l'auteur du Recueil.* 203
Le Temps passé. Dialogue. 205
Triolet. *Quand l'Amour.* 208
Triolet. *Le Papillon.* id.
Eucharis et Théone. Conte, *imité de Gellert.* 209
Histoire d'une Rose. 211
L'Idéal. Sonnet. 212
Ballade. *Nul n'est content.* 213
Le Moment. 214
Les deux Pélerins. Fable, *imitée de Langbein, poëte allemand.* 215
L'Art Poétique. 216
Rondeau redoublé. *Peine et Plaisir.* 217
Le Sonnet manqué. 219
Le Jour du Sabbat. Anecdote. 221
Les deux Métiers. Anecdote. 222
Le Lion et le Renard. Fable, *imitée de Gleim, poëte allemand, né en* 1719, *mort en* 1803. *Il s'est rendu célèbre principalement par ses chants de guerre.* 223
Triolet. *On ne saurait.* 224
Triolet. *J'aimais Philis.* id.
L'Inquiétude. Idylle. 225
Quatrain. 226
Le Papillon fixé. Ode anacréontique. 227

Rondeau redoublé. *Le soi-disant.* 228
Colloque entre un Coq-d'Inde et une Oie. *Imitation.* 229
Triolet. 230
Triolet. id.
Sonnet Bachique. 231
Le Mal d'Amour. Rondeau. 232
Les Deux Lapins. Fable, *imitée de Don Thomas de Yriarte, poëte espagnol.* 233
Le Miroir. *Sujet emprunté de Gellert.* 234
Histoire des Chapeaux. *Sujet emprunté de Gellert.* 235
Le Tombeau de l'Amour. *Imitation de Goethe, célèbre poëte allemand, né en 1749; auteur du roman intitulé :* LES PASSIONS DU JEUNE WERTHER. 237
Rondeau redoublé. *Oh! l'heureux temps.* 238
Madrigal. *Zulmé, votre raison.* 239
Le Vin, les Femmes et le Jeu. Rondeau. 240
Jupiter et les Oiseaux. Fable, *imitée de Gleim.* 241
A Zoé. id.
Le Paon et le Corbeau. Fable, *imitée d'Yriarte.* 242
L'Emblême du Bonheur. id.

TROISIÈME PARTIE.

Le Retour du Printemps. Pastorale. 243
La Maison Rustique. Pastorale. 246
Les Vendanges. Pastorale. 250
Les Frimas. Pastorale. 253
Romance de Jeanne d'Arc. 257
La bonne Mère. 267
Monime. Élégie. 269
Romance attribuée à une Religieuse. *Mise en musique par M. Bambini.* 273
A Sylvie. 275
Retour à ma Chaumière. *Romance, mise en musique par M. Romagnési.* 276

Le Cœur n'a qu'un besoin. *Romance, mise en musique par M. Romagnési.* 277
La Mort d'Edmond. *Romance, imitée de Théodore Kœrner, jeune poëte allemand de grande espérance, né en 1791, tué dans un combat en 1813. — Cette romance a été mise en musique par M. Romagnési.* 278
Le Rêve. *Romance, mise en musique par M. Romagnési. — Madame la baronne de G***y a fait une réponse charmante, intitulée* LE RÉVEIL. 279
Tout passe. *Romance de Jacobi, poëte allemand, né en 1740, mort en 1814. — Imitée par le fils de l'auteur de ce Recueil, mise en musique par M. Rose.* 280
Adieux à mon Printemps. 282
Julie au Bocage. 283
Aline. *Romance imitée du polonais.* 284
Le Tombeau de Julie. 285
Blanche Colombe. Ritournelle. 286
A Églé. 287
Réponse d'Églé. 288
La Mélancolie d'Amour. 289
L'Hirondelle. *Par le fils de l'auteur du Recueil, témoin d'un fait semblable.* 290
L'Absence du Guerrier. 291
Le Retour du Guerrier. 292
Le Fils de Vénus. 293
Prophéties perpétuelles. 294
Fanny. 295
Les Mœurs de mon Village. Vaudeville. 297
La parfaite Indifférence. *Pièce imitée de l'italien, de Métastase.* 299
Les Symptômes d'Amour. 302
La Solitude. 303
Aux Fleurs des Champs. 304
La Palme. *Sujet emprunté de l'allemand.* 305
Brunette. *Jeanne est ma folie.* 306
Brunette. *Adolphe a su gagner mon cœur.* 307

Estelle. 309
A Aglaure. *Couplets imités de l'anglais.* 310
Couplets Bachiques. id.
L'Enfant sans conséquence. 313
Le Siècle d'Or. 314
Les Satiriques. 316
Jamais et Pourtant. 320
Betzy à sa Toilette. *Pièce imitée de l'allemand, de madame Louise Brachmann. Cette dame est célèbre dans le monde littéraire, par un grand nombre de Nouvelles en prose pleines d'intérêt, et par des poésies légères également gracieuses. Son principal ouvrage est un poëme en cinq chants, intitulé :* LE JUGEMENT DE DIEU. 322
Chanson Bachique. 324
C'est autre Chose. 325
Les Ressemblances. 327
Je ne veux pas. 328
Les Deux Glycères. 329
George et Philis. 331
A Mademoiselle Hélène. 332
Réponse de Mademoiselle Hélène. 333
Autant en emporte le vent. 334
A Ursule. 336
Les Progrès de l'Amour. 337
Histoire de Bambin. 338
L'aimable Vieille. 340
La Bagatelle. Vaudeville. 341

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Page 116, Strophe 4, au lieu de

L'abîme répondra, les cieux te parleront,
L'insecte comprendra, les oiseaux t'instruiront.

Lisez :

L'abîme répondra, les cieux rendront hommage,
L'insecte, les oiseaux, tout aura son langage.

YC132063

M212501

PQ1959
C43A6

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY